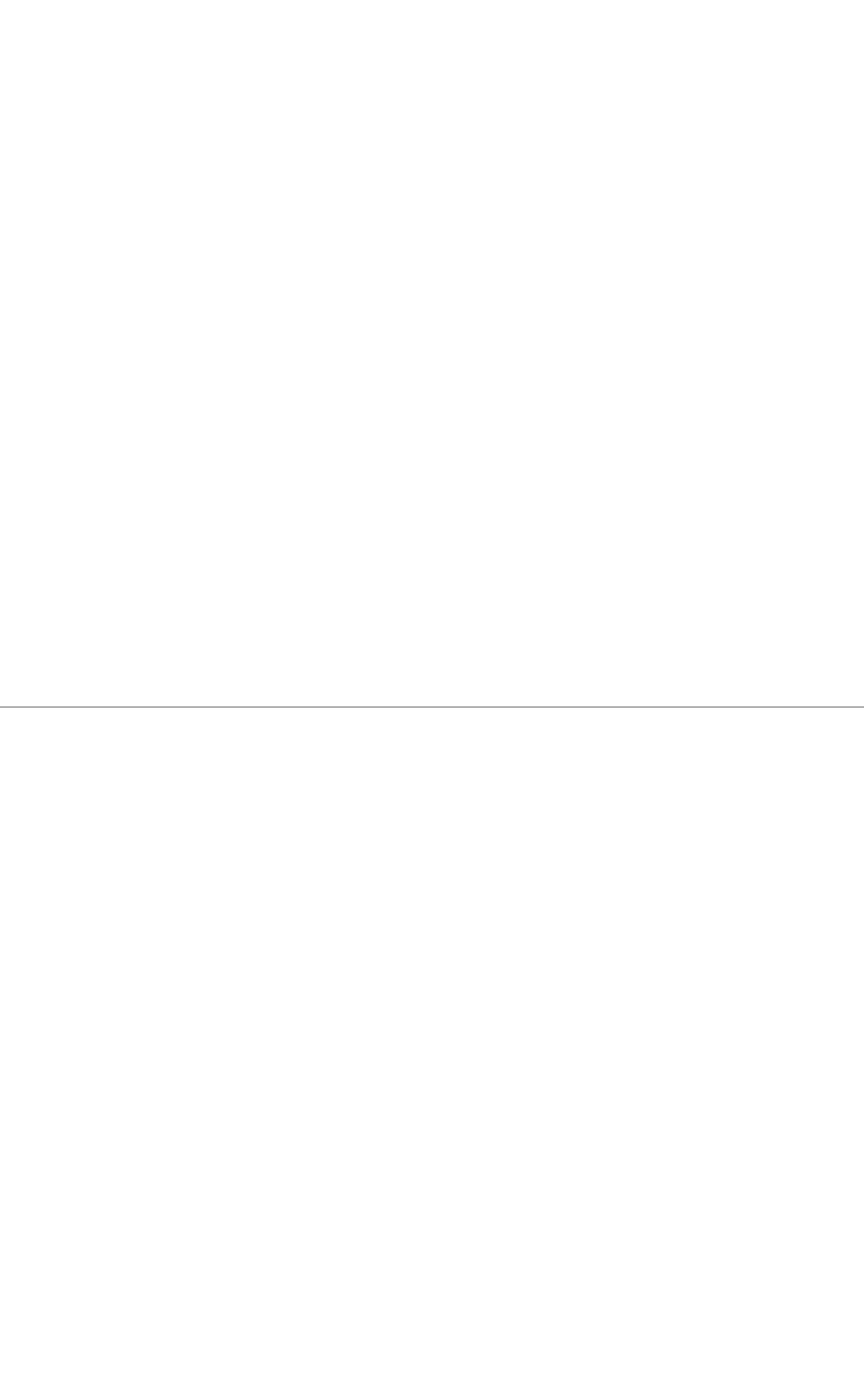


MARS 2005 N° 20

VIENT DE PARAÎTRE

LE BULLETIN DES NOUVEAUTÉS

Ministère
des Affaires étrangères
adpf •



SOMMAIRE

5	<u>AVANT-PROPOS</u>
6	<u>ARCHITECTURE</u>
6	ARCHITECTURE
8	URBANISME
8	JARDINS ET PAYSAGES
9	<u>ART DE VIVRE</u>
13	<u>ARTS</u>
23	<u>BANDE DESSINÉE</u>
26	<u>CINÉMA</u>
26	LIVRES
31	DVD
32	<u>JEUNESSE</u>
32	ALBUMS
33	COMPTINES ET POÉSIES
33	CONTES
33	DOCUMENTAIRES
35	ROMANS
37	<u>LITTÉRATURE</u>
37	BIOGRAPHIES ET ESSAIS
40	LITTÉRATURE GÉNÉRALE
45	POÉSIE
52	POLARS ET ROMANS NOIRS
54	ROMANS ET NOUVELLES
60	THÉÂTRE
63	<u>MUSIQUE (LIVRES ET DISQUES)</u>
63	JAZZ
65	MUSIQUE CLASSIQUE
67	<u>PHILOSOPHIE</u>
74	<u>SCIENCES EXACTES</u>
78	<u>SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES</u>
98	<u>SPORT</u>
100	<u>VOYAGES</u>
107	<u>INDEX</u>

SÉLECTIONNEURS

Architecture

Jean-Pierre LE DANTEC
Directeur de l'École d'architecture
de Paris-La Villette

Art de vivre

Pierre-Dominique PARENT
Critique

Arts

Michel ENAUDEAU
Critique

Gérard-Georges LEMAIRE
Écrivain, critique

Olivier MICHELON
Critique

Bande dessinée

Jean-Pierre MERCIER
Conseiller scientifique du musée
de la Bande dessinée d'Angoulême

Cinéma

Patrick BRION
Directeur du département Cinéma,
France 3

Jeunesse

IBBY-France
et LA JOIE PAR LES LIVRES

Musique classique

Jean ROY
Auteur, critique

Musique contemporaine (disques)

Richard MILLET
Écrivain

Musique Jazz

Philippe CARLES
Rédacteur en chef de *Jazz Magazine*

Philosophie

Sylvie COURTINE-DENAMY
Docteur en philosophie, Centre
d'histoire moderne et contemporaine
des Juifs, EPHE, Sorbonne

Marc-Olivier PADIS
Rédacteur en chef de la revue *Esprit*

Guy SAMAMA
Professeur agrégé de philosophie

Poésie

Marc BLANCHET
Écrivain, critique

Yves DI MANNO
Écrivain, directeur de collection

Polar et roman noir

Aurélien MASSON
Éditeur

Romans et nouvelles

François BUSNEL
Directeur de la rédaction de *Lire*

Thierry GUICHARD
Directeur du *Matricule des anges*

Louise L. LAMBRICHS
Écrivain, critique

Laure MURAT
Écrivain, critique

François de SAINT-CHÉRON
Maître de conférences
à l'université Paris IV-Sorbonne

Jean-Pierre SALGAS
Professeur, critique

Sciences exactes

Étienne GUYON
Directeur honoraire
de l'École normale supérieure

Jean-Pierre LUMINET
Astrophysicien, écrivain

Jurés du PRIX ROBERVAL

Sciences humaines et sociales

Christian DELACROIX
Professeur agrégé d'histoire,
université de Marne-la-Vallée

Yann DIENER
SIHPP, psychanalyste

François DOSSE
Professeur des universités en histoire
contemporaine, IUFM de Créteil

Patrick GARCIA
Maître de conférences en histoire
contemporaine, IUFM de Versailles

Olivier MONGIN
Directeur de la revue *Esprit*,
écrivain

Jean-Claude THIVOLLE
Maison des sciences de l'homme

Éric VIGNE
Directeur de collection

Sport

Serge LAGET
Journaliste à *L'Équipe*

Théâtre

Jean-Pierre THIBAUDAT
Écrivain, critique,
grand reporter à *Libération*

Voyages

Gilles FUMEY
Géographe, maître de conférences
à l'université Paris IV-Sorbonne

Ces sélections n'engagent
que la responsabilité
de leurs auteurs et ne représentent
pas une position officielle
du ministère des Affaires
étrangères.

AVANT-PROPOS

Dans ce nouveau numéro de *Vient de paraître*, vous retrouverez l'actualité du livre français — ses parutions depuis décembre dernier — ainsi qu'une sélection de films et de disques. Cette sélection, réalisée par les rédacteurs dans une grande liberté, et la pluralité des tons dans chacune des rubriques font de *Vient de paraître* un « bulletin trimestriel des nouveautés » indispensable pour les établissements culturels français, les maisons d'édition, les libraires, les traducteurs et, plus généralement, tous les lecteurs à l'étranger. De plus, il est toujours possible de télécharger les anciens numéros « en ligne », sur le site de l'adpf (www.adpf.asso.fr) et de nous faire part de vos remarques. Quant à *Vient de paraître* n° 21, il sortira en juin 2005.

François NEUVILLE
directeur de la publication,
directeur de l'adpf

ARCHITECTURE

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

ALBERTI Leon Battista

L'Art d'édifier

[Texte traduit du latin, présenté et annoté par Pierre Caye et Françoise Choay, Le Seuil, coll. « Sources du savoir », 600 p., 29 €, ISBN : 2-02-012164-6.]

- « Enfin ! », aurait-on envie d'écrire. Enfin, le plus important *traité* — au sens plein du terme, comme l'a montré Françoise Choay dans un essai de 1980, *La Règle et le modèle* — d'architecture et d'urbanisme occidental est disponible en français dans une traduction nouvelle et complète qui rend caduque l'adaptation de Jean Martin publiée chez Kerver en... 1553 sous le titre *L'Architecture et l'art de bien bastir*. Opus majeur de Leon Battista Alberti, figure centrale de l'humanisme du *Quattrocento* italien, qui, après avoir été attaché à la curie romaine, construisit une œuvre totale où se côtoient littérature (poèmes ou « propos de table »), en langue « vulgaire » la plupart du temps, traités artistiques (le fameux *Della Pictura*) ou d'économie domestique (*I libri della famiglia*), ainsi que des ouvrages à caractère scientifique (*Descriptio urbis Romae*, où il propose une méthode nouvelle, fondée sur la triangulation, pour lever le plan de Rome), se consacra sur le tard à l'architecture (Tempio malatestiano à Rimini, façades du palais Rucellai et de Santa Maria Novella à Florence, églises San Sebastiano et Sant'Andrea à Florence). Résumer en quelques mots le caractère magistral du *De Re Aedificatoria* est une gageure. Aussi n'insisterai-je que sur trois traits suprêmement originaux du chef-d'œuvre d'Alberti, qui le distinguent de l'ouvrage fameux de Vitruve, par exemple. En premier lieu, ses dix livres forment un tout raisonné et composé avec méthode et rigueur : un traité, donc, et non une compilation de prescriptions. En second lieu, l'ouvrage embrasse l'art d'édifier dans sa généralité : il n'y est donc pas seulement question de l'art de bâtir des édifices, mais de celui de composer les villes, les jardins...

En troisième lieu, enfin, suprême raffinement intellectuel dans un milieu (celui des architectes) qui ne jure que par les images, Alberti s'est interdit d'accompagner son texte de dessins (alors que l'ouvrage de Vitruve, lui, comportait des planches — perdues malheureusement). Qu'ajouter à ces (trop) brèves remarques ? Ceci : cette traduction nouvelle est excellente, même si l'on peut chipoter sur des détails ; et les textes d'introduction (Françoise Choay) et de postface (Pierre Caye) sont aussi érudits qu'éclairants. Ajoutons qu'on peut accompagner leur lecture de celle de l'étude de Michel Paoli : *Leon Battista Alberti, 1404-1472*, parue récemment aux Éditions de l'Imprimeur.

J.-P. L. D.

KATZ Ron et LA TOUR D'AUVERGNE (de) Arielle (photographies)

La France en Amérique. Héritage architectural

[Les Éditions du Pacifique/French Heritage Society, Paris-New York, 225 p., ill. coul., n. & b., 38 €, ISBN : 2-87868-07b-b.]

- Magnifiquement illustré, cet ouvrage s'emploie à décrire le patrimoine architectural d'inspiration française (des villas essentiellement) dans l'ex-Nouvelle-France des actuels États-Unis, ainsi que l'important legs architectural issu de l'alliance américano-française au cours de la Guerre d'indépendance (d'importants bâtiments publics, dont le Capitole et la mairie de New-York, bâtis par des architectes et/ou ingénieurs français de premier plan comme Latrobe, Ramée et L'Enfant, qui dessina le plan de Washington D.C.). À ce titre, il s'agit d'un ouvrage de référence concernant un patrimoine relativement peu connu du public français. On peut toutefois regretter que son titre laisse entendre que cette compilation est plus ou moins exhaustive. Or, le patrimoine architectural et urbain d'inspiration française aux États-Unis est loin de se limiter à celui que présente (superbement) cet ouvrage. Non seulement parce que de nombreux architectes français ont fait carrière ou œuvrent aux États-Unis

bien après les XVIII^e et XIX^e siècles (et continuent à le faire, comme Nouvel ou Portzamparc), mais encore parce que, jusqu'aux années 1930, un grand nombre d'architectes américains firent leurs études sous la direction de professeurs français ou vinrent compléter leur formation à la section d'architecture de l'École nationale supérieure des beaux-arts. On espère donc une suite.

J.-P. L. D.

PÉROUSE DE MONTCLOS Jean-Marie Jacques-Germain Soufflot

[Monum, éditions du patrimoine, 142 p., ill. N & B et coul., 43 €, ISBN: 2-85822-752-7.]

- Connus du grand public pour avoir conçu le fameux Panthéon parisien (initialement l'église Sainte-Geneviève), Soufflot (1713-1780) est l'un des architectes majeurs du XVIII^e siècle européen. Pourtant, son œuvre construite est moins abondante que celle de beaucoup de ses rivaux parisiens, au premier rang desquels Ange-Jacques Gabriel. Cette singularité, explique Jean-Marie Pérouse de Montclos, résulte de deux facteurs combinés: le fait que Gabriel, Premier architecte du Roi, a bénéficié de commandes directes de Louis XV; et le fait que Soufflot, en dépit de son vif intérêt pour l'Antiquité, était un « moderne » ayant en tête une réforme de l'architecture devant conduire à la transformation de Paris — dessein qui n'intéressait guère le monarque. Outre cette thèse novatrice, Pérouse de Montclos, l'un des plus éminents historiens français de l'architecture, insiste sur l'audace constructive de Soufflot (on sait à ce propos que l'immensité de la coupole coiffant l'église Sainte-Geneviève fut réputée si dangereuse au plan structurel — ce qui ne tenait pas à sa conception mais à certains vices de construction — qu'elle fut consolidée après la mort de Soufflot par Rondelet). Et il dresse un catalogue complété de l'œuvre de Soufflot en mettant l'accent sur sa part lyonnaise (au premier rang de laquelle l'Hôtel-Dieu) et sur ses nombreux projets non construits. Voici l'ouvrage de référence qui manquait sur cet architecte de premier plan.

J.-P. L. D.

ROUILLARD Dominique Superarchitecture. Le Futur de l'architecture 1950-1970

[Éditions de la Villette, 542 p., ill. n. & b. et coul., 45 €, ISBN: 2-903539-68-5.]

- Mûri depuis de longues années, le livre que propose aujourd'hui Dominique Rouillard est une œuvre considérable que tous les historiens de l'architecture (et de la société) attendaient avec impatience. Il s'agit de rien moins, en effet, que d'une généalogie des tendances les plus en vue de l'architecture contemporaine (déconstructivisme, supermodernisme, etc.) à partir de leurs sources de l'immédiat après-guerre (les sources formelles de celles-ci se situant elles-mêmes essentiellement — point qu'on ne peut reprocher à l'auteur de ne pas aborder compte tenu de l'ampleur de son travail — dans les expérimentations architecturales de la Russie révolutionnaire des années 1920). Alors que le fonctionnalisme le plus obtus régnait en maître dans l'« architecture » de l'Europe en reconstruction, quelques jeunes architectes « brutalistes » se mirent en tête d'inventer une architecture du futur répondant à leurs préoccupations sociales. Surgit alors une utopie machinique: la mégastructure, supposée intégrer architecture, urbanisme et infrastructures. Celle-ci, après avoir été relayée par les métabolistes japonais ou (en France) par Yona Friedman, prend un tour de plus en plus ludique avec Constant ou Archigram au cours des années pop. Mais la désillusion post-1968 voit la relève de cette utopie joyeuse par les propositions de l'architecture dite « radicale » (Superstudio, Archizoom...) qui, elles, ne se proposent plus de rédimier le monde mais de le révéler tel qu'il est (et de faire avec, bientôt, par conséquent). Ce parcours, menant du désir d'invention d'un futur radieux à un réalisme a-critique mais fascinant au plan formel, mène à Koolhaas, MVRDV et consorts: on aura compris que le livre de Dominique Rouillard est aussi le récit d'une histoire politique conduisant d'hypothèses à coloration communiste au *fresh-conservatism* actuel.

J.-P. L. D.

SCOFFIER Richard

Frédéric Borel

[Norma, 223 p., ill. n. & b. et coul.,
bilingue français-anglais, 58 €,
ISBN : 2-909283-55-0.]

- La plupart des monographies consacrées à des architectes contemporains sont des ouvrages de commande, plus ou moins financés par l'architecte lui-même à des fins promotionnelles. Aussi est-ce rarement que *Vient de paraître* signale ce genre d'ouvrages. La personnalité et l'œuvre très attachantes et très originales de Frédéric Borel, ainsi que la qualité du texte, des photographies et de la mise en page de cet ouvrage conduisent toutefois à déroger à ce principe. Jeune (il est né en 1959), Borel s'est fait remarquer dès sa première réalisation, soignée jusqu'au détail (bien qu'il se soit agi de logements sociaux) et imaginative aux plans formel et urbain : deux immeubles à Paris donnant sur la rue Ramponneau et le boulevard de Belleville (1986). Depuis, avec une audace formelle qui déroutait certains, mais dont les objets premiers restent l'usage et la lumière, Frédéric Borel poursuit une œuvre singulière qui le place, déjà, au niveau des « grands ».

J.-P. L. D.

URBANISME

Sélection par Jean-Pierre Le Dantec.

REVAULT Philippe
et SANTELLI Serge (dir.)

Harar. Une cité musulmane d'Éthiopie.

[Maisonneuve et Larose, 255 p.,
ill. coul., bilingue français-anglais, 38 €,
ISBN : 2-7068-1875-1.]

- À l'occasion de l'ouverture de la Maison Rimbaud (où le poète n'habita point) et à l'initiative de la ville natale du poète, Charleville-Mézières, cet ouvrage est conçu et dirigé par deux spécialistes de l'architecture et de l'urbanisme du Maghreb et du Proche-Orient. Il rassemble des contributions savantes consacrées à la ville où l'auteur des *Illuminations* séjourna

pendant dix ans, en alternance avec Aden, à partir de 1880. Capitale du sultanat d'Alal au XVI^e siècle puis Cité-État indépendante et florissante du XVII^e siècle à la fin du XIX^e, Harar est une magnifique exception urbaine en Éthiopie. Couleurs, matières, maisons organisées autour d'une cour et disposant d'un jeu étonnant de banquettes, mosquées, tombeaux, ruelles étroites et tortueuses... : c'est cet heureux foisonnement que nous fait découvrir ce livre abondamment illustré de belles photographies prises pour la plupart par les auteurs et, surtout (au moins pour le spécialiste), de beaux et précis relevés en plans et en coupes. Un beau travail, à tous égards.

J.-P. L. D.

JARDINS ET PAYSAGES

Sélection de Jean-Pierre Le Dantec

GUILLERME André,
LEFORT Anne-Cécile
et JIGAUDON Gérard
**Dangereux, insalubre
et incommodes.**

Paysages industriels en banlieue parisienne XIX^e-XX^e siècle

[Champ Vallon, coll. « Milieux », 350 p.,
ill. n. & b., 27 €, ISBN : 2-87673-409-5.]

- Avec la première révolution industrielle, Paris est victime d'un nouveau genre de nuisances, olfactives et visuelles : celles dues à l'apparition puis au développement des grandes manufactures. D'autant que les pouvoirs qui se succèdent au cours du XIX^e siècle ont pour ambition commune de faire de la France la première puissance économique d'Europe. Dans ces conditions, le Premier Empire invente puis généralise l'enquête, dite *commodo* et *incommodo*, préalable à toute nouvelle implantation, avant de chasser du centre de Paris les industries les plus dangereuses, qui vont s'installer dans les faubourgs pauvres de l'est. Il en résulte la création d'un nouveau type de paysage urbain qui, porté par la croissance industrielle et par un laxisme législatif qui ne s'arrête

qu'aux portes des communes résidentielles de l'ouest, deviendra celui de la banlieue du nord-est et du sud-est. Espace saturé où, dans une atmosphère polluée, se mêlent usines, anciens villages, quartiers de bicoques avec jardins, bidonvilles, dépotoirs. Le paroxysme sera atteint dans l'entre-deux guerres au xx^e siècle, avant que ce paysage typique de la banlieue parisienne, fixé au cinéma par le « réalisme poétique » des années 1930 puis par Maurice Pialat dans *L'amour existe* (1961), ne se transforme à la faveur des politiques de décentralisation et de déconcentration industrielle. C'est de l'histoire (envisagée du côté des institutions et de la législation qui l'ont rendu possible) de la naissance, du développement et du dépérissement de ce paysage, que traite cet ouvrage écrit par des spécialistes de l'histoire des techniques.

J.-P. L. D.

ART DE VIVRE

Sélection de Pierre-Dominique PARENT

Larousse du vin.

Tous les vins du monde

[Larousse, 624 p., 44,50 €, ISBN : 2-03-560340-4.]

- L'amateur de vin est aujourd'hui comblé. En effet, les ouvrages consacrés à ce breuvage se multiplient. Comme le public est de plus en plus exigeant et connaisseur, les livres superficiels sont souvent délaissés au profit d'ouvrages plus sérieux, plus pédagogiques et dont la documentation est fournie. Tel est précisément le cas du *Larousse du vin*, remis à jour et présenté d'une façon claire et agréable. Outre les indications techniques que l'ouvrage fournit sur la vinification, il apprend comment choisir et déguster les meilleurs vins de France et du monde entier. On trouvera aussi, dans cet abondant ouvrage, la liste des meilleurs domaines, producteurs et négociants pour chaque vignoble français. Sont également relevés les facteurs de qualité de différents vins peu connus provenant de régions dites « montantes » (Midi ou Languedoc, par exemple). L'amateur pourra ainsi faire d'heureuses découvertes dans la catégorie « vins de pays » et connaître des crus qui pourront rivaliser avec les meilleures appellations. Ajoutons qu'un tableau des millésimes et un index général facilitent la consultation de cet ouvrage qui se veut à la fois pratique et exhaustif. Pour en revenir aux vins étrangers, l'un des mérites du livre est d'approfondir notre connaissance des vignobles de nombreux pays « concurrents » comme, par exemple, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, mais aussi les États-Unis, le Chili, l'Australie, l'Allemagne, la Turquie ou la Hongrie. Une observation d'ordre écologique : au fil des pages, et surtout des photos qui les illustrent, on peut se rendre compte des effets bénéfiques de la vigne sur l'environnement. Là où pousse la vigne, le béton n'existe pas et rien ne vient occulter la vue des vieilles demeures ou châteaux qui font la fierté des domaines.

P.-D. P.

ALLAIN Yves-Marie

D'où viennent nos plantes ?

[Calmann-Lévy, 224 p., 45 €, ISBN: 2-7021-3444-0.]

- Dahlias, hortensias, fuchsias ornent ce coin de cour transformé en jardin parisien. À voir ces fleurs devenues citadines, il est difficile d'imaginer qu'elles dissimulent un passé d'aventurières. Yves-Marie Allain, ingénieur horticole, retrace les voyages des plantes à travers le monde. Le dahlia vient du Mexique *via* l'Espagne. Il arrive en France avec une réputation de plante potagère. On pensait que ses tubercules pouvaient concurrencer la pomme de terre. Hélas ! la saveur poivrée et aromatisée déplit et *Le Bon Jardinier* indique en 1817 que même les animaux n'en veulent pas. Le dahlia opère alors une reconversion réussie en plante ornementale. L'hortensia, originaire des régions côtières du Japon, était connu avant son arrivée en Europe en 1790 grâce aux représentations qui en existaient sur des soieries ou des papiers chinois. Le fuchsia, lui, est originaire d'Amérique du Sud, il sera introduit en Europe en 1788. Dès que l'homme a entrepris d'explorer le monde, il a préféré emporter avec lui une partie des végétaux qui constituaient sa nourriture. Ainsi, les Phéniciens, qui tentaient, quelques siècles avant l'ère chrétienne, de faire le tour de l'Afrique en bateau, ont apporté avec eux des graines de blé qu'ils semaient puis récoltaient avant de poursuivre leur voyage. Si les voyages sur ces frêles coquilles de noix étaient dangereux pour l'homme, ils étaient redoutables pour les plantes que rapportaient les navigateurs. Les arbres à pain que transportait le fameux *Bounty*, célèbre pour la férocité de son capitaine, furent tous jetés à la mer lors de la révolte de l'équipage. Même sans mutineries, ces «jardins sur l'océan» avaient beaucoup de mal à survivre aux rigueurs climatiques et au manque d'eau. Le caféier réussit à gagner la Martinique grâce au dévouement du capitaine Gabriel de Clieu, qui partagea avec lui sa ration d'eau douce. Planches de flore, paysages exotiques, marines illustrent ce beau livre réalisé par Archipel Studio.

P.-D. P.

- BOLOGNE Jean-Claude

Une de perdue, dix de retrouvées

[Larousse, coll. « Le souffle des mots », 274 p., 9,90 €, ISBN: 2-03-532277-4.]

- JOUET Jacques

À bouche que veux-tu

[Larousse, coll. « Le souffle des mots », 285 p., 9,90 €, ISBN: 2-03-532276-6.]

- VIGERIE Patricia

Quand on parle du loup

[Larousse, coll. « Le souffle des mots », 241 p., 9,90 €, ISBN: 2-03-532274-X.]

- Dans la collection « Le souffle des mots », Larousse explore la langue française : les deux volumes traitant des mots en voie de disparition et des glissements de sens ont été présentés dans le n° 19 de *Vient de paraître*. Ces trois ouvrages concernent les expressions. Le volume le plus savoureux est celui consacré aux animaux. *Quand on parle du loup* nous montre que, comme Dieu, nous avons imaginé les animaux à notre image. Pire, nous n'avons aucune recon-naissance envers les animaux domestiques qui nous ont fidèlement servis. Sur les expressions consacrées à l'âne, pas une ne célèbre ses qualités, elles stigmatisent toutes son ignorance, son entêtement, sa stupidité. On dit : « méchant comme un âne rouge » ; « têtu comme un âne » ; « crier comme un âne » ; « près des ânes l'on attrape des coups de pied »... Il y en a quarante-sept du même tonneau ! La vache, le veau, la chèvre, le cochon ne sont pas mieux servis. Mieux vaut inspirer la peur, comme le lion et le loup. *À bouche que veux-tu* regroupe un choix d'expressions évoquant le corps. C'est le plus coquin des trois, car, constate l'auteur : « L'animal y passe souvent le bout de la queue et le sexe bien sûr [...] Dans la langue, le corps est mobile, gratuit, discret, malade, festif, honteux, comique, obscène, spiritualiste, amoureux, violent, scatologique, mortel... » Relevons quelques jolies expressions, point trop crues, comme : « avoir un sourire en brin d'herbe » ; « pleurer comme une madeleine » (rien à voir avec le gâteau en forme de coquille célébré par Proust,

c'est une référence à sainte Marie-Madeleine pleurant au pied de la croix); « la fourchette du père Adam », pour désigner les doigts... L'auteur de *Une de perdue, dix de retrouvées* part du constat que « dénombrer et regrouper — l'analyse et la synthèse — sont les deux pôles entre lesquels évolue constamment la pensée humaine ». Il a donc répertorié « les expressions qui désignent un ensemble stable dont les éléments sont nettement distingués et identifiés », comme « les trois mousquetaires », « les quatre éléments », « le club des Cinq », « le groupe des Six », « les sept merveilles du monde », « les neuf Muses ». Au-delà de l'investigation linguistique, c'est tout un monde que dévoile l'auteur, aux confins de la magie, du mysticisme et de la philosophie.

P.-D. P.

DENNY Walter B.

Iznik. La céramique turque et l'art ottoman

[Citadelles et Mazenod, 240 p., 59 €, ISBN : 2-85088-210-0.]

- Ce beau livre retrace l'histoire de la céramique produite par l'empire ottoman dans la ville d'Iznik, modeste bourgade du nord-ouest de la Turquie. L'étude concerne non seulement les objets réalisés à Iznik (vases, plats, assiettes, pichets...), mais aussi les célèbres carreaux de céramique qui ornent les murs de la plupart des grands monuments de l'art musulman : mosquées d'Istanbul ou du Caire, palais de Topkapi ou de Damas. Les adeptes du style et de la technique de la céramique (aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles pour ce qui concerne l'art ottoman) seront comblés par cet ouvrage, tout comme les amateurs d'art et de merveilleux que séduiront les éblouissantes compositions présentées. L'auteur, Walter B. Denny, est un Américain spécialiste de l'art musulman, et plus particulièrement, de la Turquie. Enseignant à l'université du Massachusetts, il a travaillé notamment sur les collections islamiques du Musée national de la céramique de Sèvres. Il évoque le rôle prépondérant de deux grands styles ottomans : « la forêt enchantée » et « le jardin merveilleux ». Il est vrai que la flore,

représentée sous une multitude de formes stylisées, constitue la principale source d'inspiration de cet art, qui ne pouvait utiliser la figure humaine. Au moment où l'on parle tant de la Turquie, cet ouvrage vient à son heure. Il démontre que loin de n'être qu'un artisanat ornemental, la céramique et ses différents emplois constituent un art majeur chez les Ottomans. L'auteur souligne aussi que la céramique ottomane, concurrente de la porcelaine chinoise, a été fort prisée des Européens et des Américains, comme en témoignent les très nombreuses pièces qui sont exposées dans les musées occidentaux.

P.-D. P.

– FERRAN Pierre

Perles du courrier administratif

[Éditions Horay, 115 p., 7,50 €, ISBN : 2-7058-0411-0.]

– QUIMPER Paul

Perles parlementaires

[Éditions Horay, 110 p., 7,50 €, ISBN : 2-7058-0410-2.]

- Les échanges épistolaires entre administrations et administrés sont à la source de nombreux malentendus. Brisant le côté inhumain du formulaire à remplir, les lettres des administrés apportent un peu d'humour, de fantaisie et de poésie involontaire. Tous les événements importants de la vie donnent lieu à des courriers administratifs : la naissance, avec une mère qui recherche désespérément sa caisse d'allocations familiales : « Par suite d'un déménagement, j'ai accouché entre deux caisses »; la mort, avec ce courrier ingénue : « Est-ce que j'ai droit à un congé pour aller enterrer ma belle-mère qui est mourante ? Merci pour me faire ce plaisir ». Certains administrés s'indignent de la lenteur avec laquelle répond une administration, lenteur qu'ils prennent pour de la mauvaise volonté : « Pour arriver à avoir satisfaction avec votre caisse, c'est la proie et la tanière. » D'autres se montrent soucieux de respecter les règles : « Est-ce qu'avec mon permis je suis en règle pour le gibier d'eau et pour les gardes-chasses ? » Et si Crébillon fils a célébré *les égarements du cœur*

... *et de l'esprit*, un courrier invente les égarements postaux : « Je vous serais reconnaissante de bien vouloir prendre note de ma nouvelle adresse afin d'éviter à l'avenir des égarements entre vous et moi ». Les perles parlementaires sont une source de joie sans cesse renouvelée. Aucun élu n'est à l'abri, même Victor Hugo a réussi à en signer une : « Je vous remercie tous, mes chers confrères. Et dans le mot confrère il y a le mot frère... » Victor Hugo apprenait par cœur ses discours, le risque est donc encore plus grand pour le véritable tribun qui improvise ses allocutions. Certains parlementaires assument d'emblée ce risque : « Je suis un élu du peuple, j'ai le droit de dire n'importe quoi ! ». Certains thèmes comme la natalité donnent lieu à des envolées dangereuses : l'acrobatique « Il faut faire des enfants sur une grande échelle » est encore dans toutes les mémoires. L'agriculture apporte aussi son lot de perles, comme cette déclaration qui a un côté Perette et le pot au lait : « Grâce à la recherche, on pourra avoir des vaches avec deux veaux par an et plusieurs porcelets ». Terminons par un peu de philosophie politique, avec cette pensée à méditer : « Personne n'a le droit de prendre des mesures dangereuses pour les citoyens : c'est à la loi de le faire » !

P.-D. P.

N'DOUR Youssou

Sénégal, la cuisine de ma mère

[Éditions Minerva, 192 p., 35 €, ISBN : 2-8307-0748-6.]

- Un livre de cuisine, beau comme un souvenir d'enfance et chaleureux comme l'amour maternel. C'est ce que nous offre le chanteur Youssou N'Dour. Il nous propose les odeurs et les couleurs des marchés, l'animation joyeuse qui règne lors de la préparation des repas autour de sa mère Sokhna, secondée par ses parentes et ses voisines. La cuisine est partagée et, lorsque sa mère se lance dans la confection d'un *thiebou yap* (riz au poulet), plat qu'elle réussit mieux que personne, elle en fait pour toute la famille et remplit les nombreuses bassines que sa parentèle lui a apportées. Au fil des pages, nous découvrons les recettes d'une cuisine populaire et savoureuse :

thieboudienne (riz au poisson), *yassa poulet*, *soupou kandja*, *mafé*, *mulet farci* à la saint-louisienne, *acras*, *thiacri* (semoule de mil parfumée au lait caillé). Une mention spéciale pour les photos d'Isabelle Rozenbaum qui sont une véritable invitation au voyage.

P.-D. P.

ARTS

Sélection de Marc Blanchet, Michel ENAUDEAU, Gérard-Georges LEMAIRE, Olivier MICHELON, François de SAINT-CHÉRON, Jean-Pierre SALGAS et GUY SAMAMA

Guillaume Leblon

[FRAC Bourgogne, 80 p., 12 €, ISBN : 2-913994-13-X.]

- Situé dans l'héritage du minimalisme américain — et de ses « déviances » telles que la théâtralité et la narration —, proche d'une pratique de la sculpture qui réclame l'architecture non tant comme référence que comme un composant, le travail de Guillaume Leblon est d'une aridité toute relative.

Ses formes ont beau être sèches et dépouillées, elles n'en sont pas moins poreuses, infiltrées par le contexte que leur prête le spectateur. « Aujourd'hui, [les] artistes nés entre 1970 et 1975 préfèrent à nouveau se référer à l'abstraction picturale, l'architecture moderne, la sculpture américaine des années soixante, l'art conceptuel, le process art, le cinéma structuraliste... pour développer des approches qui, bien que formellement éloignées, proviennent d'une même conception : l'œuvre comme indice, si ténu soit-il, susceptible d'évoquer à lui seul un faisceau de références, une construction, une histoire, un univers », note d'ailleurs Marianne Lanavère dans l'essai qu'elle consacre à l'artiste dans le présent ouvrage. Publié par le Fonds régional d'art contemporain de Bourgogne — dont la directrice, Eva González Sancho, signe également un texte —, celui-ci fait la part belle au passage de l'artiste dans les murs de l'institution dijonnaise. L'an passé, Leblon avait proposé une exposition à déplier mentalement. Selon un schéma comparable à l'accordéon du *Mur barasti* — une sculpture plissée inspirée d'une toiture conçue par l'architecte égyptien Hassan Fathy — dressé par Leblon contre une paroi, le visiteur vagabondait dans l'espace en témoin d'un espace contaminé par les préoccupations qu'il lui prêtait.

O. M.

Nicolas Chardon

[Revolver, 160 p., 15 €, ISBN : 3-86588-068-1.]

- S'il s'est inscrit de lui-même dans un mouvement quasi centenaire poussant irrésistiblement vers la simplification et l'ordonnement rigoureux du tableau (appelons cela les avant-gardes constructives et leurs ramifications), Nicolas Chardon ne l'a pas fait sans humour. L'artiste, né en 1974, est allé chercher le support de son abstraction géométrique dans le vernaculaire en prenant comme support de sa peinture des tissus à carreaux (l'imprimé vichy, le plus souvent) qu'il tend sur des châssis avant de repeindre par-dessus. Ensuite, ses compositions minimales reprennent dans leurs contours hasardeux les manières de Mondrian ou de Malevitch. Mais c'est déjà une histoire ou un traitement « qui vient dans un second temps », comme il l'explique ici dans l'entretien qu'il donne à Judicaël Lavrador. « Et ce temps est véritablement un après-coup par rapport aux ambitions des avant-gardes », poursuit-il. Cette attitude « alter-moderniste », pour reprendre un terme de l'artiste, est à replacer dans un mouvement plus vaste de relecture des mouvements modernes, de leurs dérives et de leurs réactualisations par la génération actuelle. Telle est la thèse soutenue par Yann Chateigné, critique et historien de l'art, qui s'attache dans le texte « Modernista » à analyser les raisons qui poussent Chardon et ses contemporains (un cercle élargi de Xavier Veilhan à Mathieu Mercier) à « faire avec l'effondrement des modèles, déjà annoncé, contredit, banalisé alors que, littéralement, ils n'étaient pas encore nés ».

O. M.

Pierre Malphettes.

Little Odyssey 1997-2004

[Triangle France/Espace Paul Ricard/FRAC PACA/Zoo Galerie, 96 p., 14 €, ISBN : 2-9522763-0-7.]

- Né en 1970, Pierre Malphettes a entrepris ces dernières années une œuvre doucement utopique mais toujours concrète. Car « le désir de liberté, d'échappée, de débordement

... est inséparable de sa propre contrainte, et les deux doivent être contenus dans l'œuvre», comme il l'explique dans un entretien publié ici. Ce double impératif sous-tend la quasi-totalité des travaux de Malphettes. Dans ses assemblages poétiques et ludiques, le réel peut prendre le pas sur le rêve de gosse, mais il ne le nie jamais totalement. Ainsi du *Tapis volant* signé en 1999 par l'artiste et qui, bien que condamné à rester au sol, est orné du mode d'emploi de sa réalisation. Plus récemment, Pierre Malphettes a réuni pour *Le Festin* ses proches autour d'une mission rendue sous la forme d'une vidéo : remplir un buffet de vaisselle avant de le lancer du haut d'un immeuble. Publié à la suite d'une actualité récente riche — expositions à la galerie associative Triangle (Marseille), à la Zoo Galerie (Nantes) et à la Villa Arson (Nice) —, le premier catalogue rétrospectif de Pierre Malphettes reprend nombre des œuvres réalisées par l'artiste tout en indiquant par son titre (*Little Odyssey 1997-2004*) le caractère nomade de l'ensemble. « Comme à l'intérieur d'un labyrinthe, forme [que Pierre Malphettes] a utilisée à plusieurs reprises, c'est la trajectoire qui importe, davantage que la destination », note d'ailleurs François Piron dans l'essai ouvrant le livre. Constitué à partir de réflexions sur quelques travaux, ce texte est suivi d'un dialogue de l'artiste avec Sandra Patron et conclut par un lexique signé par Patrice Joly.

O. M.

Reimpré

[Fragments éditions, 192 p., 43 €, ISBN : 2-912964-47-4.]

- « Son monde pictural est un tel séisme, une peinture roulant un tel fracas de laves, de brasiers telluriques, de fusions stellaires, d'humus amazoniens, de concrétions pompéiennes, qu'on se demande si Thibaut de Reimpré ne serait pas l'otage de forces incontrôlables. » Didier Decoin, ici préfacier, a raison de faire ressortir la dimension chtonienne de l'œuvre de Reimpré. Elle confère sa force à cet ensemble de toiles, elle lui donne « une sorte d'autorité rare » (Ph. Piguët). Et « anime » littéralement

l'abstraction revendiquée de l'artiste, qui ancre ses tableaux dans leurs univers matériels (de toile ou de papier) pour mieux en faire ressortir la singularité.

Vdp

Wang Du

[Éditions Cercle d'art, 200 p., 40 €, ISBN : 2-7022-0746-4.]

- Monographie? Catalogue? On préférera « revue d'œuvres » — comme on dit « revue de presse » — pour qualifier la somme consacrée à Wang Du à l'issue de la Wang Du Parade, une série d'expositions qui a sillonné la France en 2004, des Abattoirs (Toulouse) à la Criée (Rennes) en passant par le Palais de Tokyo (Paris). Complet, l'ouvrage décrit à l'aide de larges reproductions et de courtes notices, rédigées par l'artiste lui-même, une trentaine d'œuvres réalisées ces dix dernières années. Celles-ci vont des *Reliques*, premières mises en trois dimensions de l'image photographique par Wang Du, jusqu'au *Tunnel d'espace-temps*, long boa constrictor engloutissant le spectateur dans ses entrailles de téléviseurs. Arrivé à Paris en 1990 après avoir quitté la Chine, Wang Du a plongé les deux mains dans la masse médiatique pour construire un travail contemporain du *self-media* et de l'*infoganda*. Les deux néologismes employés par Pascal Beausse — qui signe avec Jennifer Allen et Aurélie Voltz un des trois textes de l'ouvrage — montrent, outre l'ambivalence de la culture de Wang Du, le brouillage existant entre l'information, la propagande et la multiplication des voix qui donnent naissance à ce magma. « Je suis un média », « Je suis la réalité ». Les affirmations lâchées par Wang Du ne sont en rien contradictoires, elles sont justes le signal des courts-circuits entre réalité, reproduction et spectacle, à l'ère du *reality-show*. En donnant corps dans des volumes souvent délirants à des images de presse et de communication, l'artiste leur donne un statut physique orgueilleux et vaniteux, à la mesure de leur pouvoir, tout en les plombant par un arrêt sur image dans un flux jusque-là ininterrompu.

O. M.

BAILLY Jean-Christophe

Le Champ mimétique

[Le Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », ill., 320 p., 25 €, ISBN : 2-02-058724-6.]

- Dans cet essai qui a pour occasion un travail universitaire, Jean-Christophe Bailly, écrivain et homme de théâtre, s'engage à circonscrire moins l'origine de l'art ou de l'image que l'histoire et/ou les circonstances et conditions de son avènement dans la Grèce ancienne. D'ailleurs, le mot origine, quasiment absent du livre, cède la place à la notion de champ, empruntée à l'historien d'art Meyer Schapiro (le « champ iconique ») et à la physique. La thèse est qu'il y a une sorte d'homogénéité entre la constitution des espaces propres de la représentation (peinture, sculpture, écriture, scène et théâtre) et la constitution de l'espace civique et politique. À lire *Le Champ mimétique*, la conviction se forme que la seconde eût été sinon impossible sans la première, du moins son intelligibilité eût été, dans la perspective de l'auteur, considérablement restreinte, voire anecdotique. Cette position audacieuse pose un « vouloir grec de l'art », un « *Kunstwollen* » dont Bailly emprunte le concept à l'idéalisme de l'historien d'art allemand Aloïs Riegl. Mais il ne suffit pas d'emprunter pour que le discours avance. Reprenant à son compte la belle et fragile scène de l'ombre rapportée par Pline, Bailly en fait la « scène originaire du mimétique ». Les formes et leurs supports — poterie, modelage, peinture et dessin, ligne et couleur — sont examinés dans la perspective de la spécificité grecque. Ce sera en particulier le cas avec la statuaire et la sculpture, soit, pour le dire d'un mot, le passage à l'humain et à l'imitation du vivant. Puisant dans les dialogues de Platon, les textes d'Aristote et les tragiques grecs, Bailly consacre de belles pages à saisir le passage de la statuaire au *muthos*, de la sculpture au théâtre et à l'invention de la scène. L'idée-force est que le champ mimétique se forme et se déploie dans l'attention à l'espace tel qu'il est conquis par la peinture, la colonne et la statue, la langue et l'écriture. Voilà qui ouvre à l'auteur l'accès à la cité et à la communauté : l'espace de la porte, de la colonne, de l'agora, du théâtre est un

espace ouvert. Le souci de Bailly n'est, semble-t-il, pas politique, mais son désir est d'attester une cohérence ou une cohésion insues (jusqu'à quel point?) des précurseurs en idéal démocratique.

M. E.

BAYOU Hélène (dir.)

Images du monde flottant

[RMN, 400 p., 45 €, ISBN : 2-7118-4821-3.]

- Sans doute ces *Images du monde flottant* présentées au Grand Palais à Paris furent-elles l'exposition-phare de l'année 2004. Et le catalogue, pour une fois, est à la mesure de l'exposition. Il consacre une large place aux paravents qui ont été la révélation de cet événement. En effet, si la xylographie japonaise de la période d'Edo est bien connue depuis l'époque des Goncourt, de Mallarmé, de Monet (ce dernier possédait l'une des plus belles collections de son temps dans sa demeure de Giverny), les paravents exécutés dans le style de *l'ukyo-é* le sont beaucoup moins. Hélène Bayou en fait remonter l'origine à l'école Tosa (XVI^e siècle) et à l'école Kanô (milieu du XVII^e siècle). On se rend compte que cette évolution passe par une régression de plus en plus nette des influences et des codes iconographiques chinois (qui ne sont jamais tout à fait abolis) et l'émergence de sujets spécifiquement nippons. Les figures humaines, les architectures géométriques, les objets mêmes, souvent mis en scène, relèguent au second plan les paysages jusqu'alors primordiaux. Les danseuses et les courtisanes peuvent être les seuls éléments de la composition, tout comme dans les *kakemono* peints à la même époque. L'apparition et le développement de l'art de la xylographie à dix couleurs jouent un rôle majeur dans l'émergence d'une culture réellement populaire. Ces tirages ont servi d'affiches pour les théâtres ou d'illustrations pour le livre imprimé. Ils ont même servi de faire-valoir à des femmes galantes. Le miracle est que des artistes d'un immense talent se sont consacrés corps et âme à cette rude discipline et l'ont sublimé. L'art du divertissement de Tokyo prend une dimension esthétique inconcevable jusque-là, et des créateurs hors pair comme Okumura

... Toshinobu, Ishikawa Toyonobu, puis comme Suzuki Harunobu, Katsukawa Shunshō, Torii Kiyonaga, Kitagawa Utamaro ne dédaignent ni les scènes galantes ni les scènes érotiques. L'exposition se clôt au moment où s'affirme le génie d'Hokusai.

G.-G. L.

BLANC Monique
Voyages en enfer

[Citadelles et Mazenod, ill., 200 p., 49 €, ISBN : 2-85088-203-8.]

- Les voyages qu'organise Monique Blanc vont des bas-reliefs grecs à quelques manuscrits persans sans oublier le monde égyptien. Voilà pour rappeler que le thème de l'enfer existe avant le monde chrétien. Cependant, c'est lui qui fournira l'impressionnant traitement, qu'on dira par commodité artistique. Des fresques aux portails des cathédrales et aux peintures de la Renaissance, ou même dans les œuvres des peintres plus proches de nous (Delacroix, Bernard Buffet), l'enfer, si l'on peut dire, se perpétue. Faisant sienne l'exigence du grand médiéviste Jacques Le Goff de ne pas rompre le lien entre les images et les textes qui les inspirent, Monique Blanc examine d'abord les sources littéraires de l'enfer (Ancien Testament, Bible) mais aussi les poètes : Virgile, Ovide, Dante. Deux grandes époques dans l'histoire ont mis en scène l'enfer : le Moyen Âge et la Renaissance. L'art roman et l'art gothique ne donnent bien sûr pas la même accentuation à leurs représentations de l'enfer. Sur les portails, l'époque gothique accorde une prépondérance au Jugement dernier et, selon les temps, l'enfer apparaît plus ou moins terrifiant. Quant à la nudité, elle est très souvent associée à la damnation. Dans un chapitre qui ne manque pas de pittoresque, l'auteur se demande si les instruments et les manières de cuisson du Moyen Âge ont quelque incidence sur les scènes peintes par les Bosch et autres artistes. Ce livre vaut aussi par le format souvent très grand des reproductions de belle qualité. Le récit de Monique Blanc, qui restitue les travaux des historiens spécialisés, se lit et se regarde comme une

bonne introduction à une peur qui a habité avec tant de puissance l'imaginaire des populations de l'Occident chrétien.

M. E.

BRANSTÄTTER Christian
Wiener Werkstätte.
Les Ateliers viennois 1903-1932

[Hazan, 400 p., 500 ill., 39 €, ISBN : 2-85025-957-8.]

- La Sécession viennoise voit le jour en 1897 quand ses membres lancent la revue *Ver Sacrum*. Un an plus tard, le bâtiment de la Sécession, dessiné par l'architecte Joseph-Maria Olbricht, est inauguré. Il constitue un manifeste de l'esprit de ces artistes : s'ils ne tournent pas le dos à l'esprit de l'Art nouveau qui triomphe un peu partout en Europe, ils affirment non seulement leur singularité, mais aussi une esthétique qui ne repose pas sur la courbe et les formes naturelles, mais sur un idéal géométrique. Quand les *Wiener Werkstätte* voient le jour, trois ans plus tard, il apparaît clairement qu'ils puisent leur inspiration dans les *Arts & Crafts* britanniques, la rigueur d'un Mackintosh ou la *Guild of Handicraft* de Robert Ashbee, qui associe les traditions populaires et une grande simplicité de dessin. Dans cet ouvrage qui est une sorte de vademecum des arts appliqués à Vienne jusqu'aux années 1930, l'auteur nous présente les grandes orientations de ces Ateliers, dresse un portrait concis de leurs principaux protagonistes (à commencer par Joseph Hoffmann et Koloman Moser), présente leurs principales réalisations. L'intérêt de cet ouvrage est d'offrir une vue synoptique de ce qui a pu être réalisé dans tous les domaines abordés par les Ateliers. Si le mobilier et les objets d'ameublement sont bien connus (et même réédités, pour la plupart, de nos jours – il suffit de songer aux fauteuils d'Hoffmann), la typographie et les arts graphiques demeurent sans doute l'un des aspects les plus passionnants et les plus inventifs de leur activité. Et la mode est également un pôle peu connu qui mérite toute notre attention. Les créations d'Eduard Josef Wimmer-Wisgrill, d'Otto Lendicke et surtout de Dagobert Peche en ce domaine

sont remarquables car elles parviennent à concilier l'impossible: une grande extravagance et un sens prononcé de la mesure et de l'équilibre du vêtement. C'est donc une très utile introduction à un univers qui n'a été découvert en France qu'assez récemment.

G.-G. L.

COUSSEAU Henry-Claude (dir.)
Dieux et Mortels. Les thèmes homériques dans les collections de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris

[École nationale supérieure des beaux-arts, 470 p., 48 €, ISBN : 2-84056-141-7.]

- Ce magnifique catalogue, accompagnant une exposition qui s'est tenue à l'ENSBAP du 21 septembre au 28 novembre 2004, témoigne de ce que l'*Iliade*, l'*Odyssée*, puis l'*Énéide*, reprenant les épisodes des premiers dans un ordre inversé, n'ont pas été seulement l'objet de nombreuses traductions ou adaptations, non plus que l'enjeu d'une érudition de concours. À travers les œuvres exposées, peintures et sculptures du XVI^e au XIX^e siècle, un Homère souvent ironique, parfois facétieux, toujours plein de tendresse et d'humour, nous est montré: Homère rit de toutes les certitudes. Daumier met l'humour d'Homère au service de la dérision de l'art académique, et des étudiants des beaux-arts, en parodiant les « Molosses » (petit-fils et compagnons d'Achille), ont caricaturé les excès de l'académisme dans des affiches et des peintures popularisant le bal des Quat'z'arts. Trois fils se croisent ainsi: le déroulement de la guerre de Troie et des voyages d'Ulysse, l'histoire de l'enseignement de l'art à Paris, l'histoire de l'interprétation d'Homère en France. L'émulation entre les dieux et les hommes, qui est au cœur de cet ouvrage, pourrait être attribuée aux jalousies mesquines et passions humaines qu'éprouvent les dieux, ou aux folies humaines. Ce ne serait pas faux. Mais, même si les passions et les combats les plus violents existent, prédomine un sentiment de noblesse et d'humanité: la rencontre d'Hector et d'Andromaque et l'effroi de leur fils à la vue du panache

au sommet du casque, les pleurs d'Achille et de Priam, chacun des deux hommes voyant en l'autre à la fois le responsable de son deuil et l'image de celui qu'il pleure, la solitude et la douleur de l'archer Philoctète, la mort d'Achille, la reconnaissance graduée d'Ulysse revenu à Ithaque par son fils Télémaque, par sa vieille nourrice Euryclée, par son chien Argos, par son père Laërte et par son épouse Pénélope, la dignité des esclaves et des servantes opposée à la petitesse infantile des princes, tout nous parle de ce qu'il y a de plus fragile chez l'homme: ce sentiment que la vie humaine, même si elle est mortelle, est peut-être préférable à l'ennuyeuse immortalité des dieux.

G. S.

DIEUZAIDE Jean

- Une vie de photographes

[Le Temps qu'il fait, 173 p., 29 €, ISBN : 2-86853-424-4.]

- Lourdes

[Le Temps qu'il fait, 119 p., 25 €, ISBN : 2-86853-416-3.]

- Né en 1921, Jean Dieuzaide a commencé sa carrière de photographe à la fin de la seconde guerre mondiale, lors de la libération de Toulouse. Ce fut le début d'une activité photographique intense dont deux livres aux éditions Le Temps qu'il fait témoignent partiellement. Fondateur en 1974 de la galerie du château d'eau à Toulouse, Jean Dieuzaide a participé activement à la promotion d'un art qui commençait tout juste, et encore timidement, à attirer marchands et amateurs. *Une vie de photographes* n'est pas une succession de simples portraits qui pourrait n'être qu'un livre d'amitié. On y ressent une énergie, une écoute et une passion, dans l'ensemble de ces visages qui révèlent plus l'humain derrière le photographe que le contraire. Ils sont nombreux, les photographes que Jean Dieuzaide croisa sur sa route, qu'ils viennent ou non exposer au château d'eau: Brassai, Lartigue, Doisneau, Ronis, Cartier-Bresson, Riboud, Robert Franck, Koudelka, Plossu, Depardon, Newton, Gisèle Freund, Kertesz... Voici, entre autres, quelques noms d'artistes passionnés par un

... art qui nous est devenu si commun depuis. Alors que ce livre raconte l'histoire d'une vie, c'est une autre histoire, et peut-être même des visions, que Jean Dieuzaide est allé chercher à Lourdes à plusieurs reprises. Si on connaît souvent son travail, qualifié d'humaniste, sur la Turquie, le Portugal ou l'Espagne, il nous est plus qu'utile de redécouvrir l'approche des manifestations religieuses d'une ville singulière que le lauréat du prix Niepce et Nadar (seul lauréat de ce type jusqu'à présent) a saisi, dans ses excès, sa foi et son histoire. Auteur d'un million de négatifs en tout au cours de sa vie, Jean Dieuzaide a beaucoup photographié à Lourdes. La ville, dans sa consultation des archives du photographe, a retenu environ six cents instantanés, dont cent vingt photographies présentes dans ce livre. Pour la plupart inédites, ces images témoignent de la précision et de l'acuité de ce regard, de son sens raffiné de la géométrie et de l'équilibre de la prise de vue. Du rassemblement des prisonniers après la guerre à la visite du pape Jean-Paul II, en passant par le pèlerinage des gitans en 1957, c'est l'humanité dans la variété de visages pour la même confession qui avance ici entre murmures et extase.

M. B.

JOULIE Françoise

Boucher et les peintres du Nord

[RMN, 128 p., 25 €, ISBN : 2-7118-4824-8.]

- Le nom de François Boucher est généralement associé à une esthétique assez mièvre et sucrée de la fin de l'Ancien Régime. Ses scènes de galanterie l'ont rendu célèbre et lui ont même valu la postérité. Mais son œuvre a une toute autre dimension et Françoise Joulie a tenu à la mettre en valeur dans cette publication. En premier, l'auteur établit les liens étroits qui ont uni cet artistes aux artistes flamands, en particulier à Joardens, Wouverman, Bloemaert ou à Van Dyck (dont il imite *Le Jugement de Pâris*), et parfois à Rubens. En sorte que ses paysages, même ceux qu'il rapporte d'Italie, ses scènes de genre et ses rares pièces d'histoire (c'est-à-dire de mythologie) sont profondément emprunts de l'atmosphère

de la peinture nordique, qui est très légèrement francisée. Les magnifiques paysages de la fin de sa vie le prouvent avec éclat. Mais on découvre des aspects encore plus singuliers de cette fascination jamais démentie pour l'art nordique. Boucher a exécuté une étude d'Oriental assis qui, cela ne fait aucun doute, dérive de Rembrandt. Et ce n'est pas le seul exemple — une *Présentation au temple*, des études de têtes de vieillard sont également réalisées sous l'influence du maître d'Amsterdam. On sait bien que Rembrandt a eu une influence majeure sur l'art italien de cette période, mais on sait moins qu'il a eu aussi son poids chez les académiciens du Louvre. Voilà qui donne une nouvelle dimension au personnage et qui, du même coup, doit faire réviser quelques idées préconçues sur l'art français de la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'étude de Françoise Joulie allie la clarté, la simplicité et la connaissance, ce qui n'est pas pour déplaire et qui démontre qu'on peut faire un travail savant sans tomber dans les travers des « jargonnades » meurtrières d'une certaine littérature artistique.

G.-G. L.

LAVESSIERE Sylvain (dir.)

Le Sacre de Napoléon peint par David

[Louvre/5 continents, 200 p., 29 €, ISBN : 88-7439-154-4.]

- L'exposition (du 21 octobre 2004 au 17 janvier 2005) était plutôt paresseuse, le catalogue est bien plus intéressant (d'abord grâce à ses illustrations). Napoléon couronnant Joséphine à Notre-Dame devant le pape Pie VII qui vient de le sacrer, se couronne lui-même, le 2 décembre 1804. Le tableau est peint par David de 1805 à 1808, puis montré au public seulement six mois. Avec ses 146 visages, il trouvera sa place au Louvre en 1889. Deux problèmes font de cet ensemble iconographique un livre passionnant : *Le Couronnement*, devenu *Le Sacre*, est une peinture d'histoire de première importance, image de propagande comme le sont aujourd'hui les grandes icônes du pouvoir, le plus souvent photographiques (Yalta) : l'empereur se coule dans les images

du sacre de Reims et du sacre de Charlemagne à Rome. On le sait. Plus intrigant est le repentir du peintre David en 1806, dont subsistent les traces sur la toile : il abandonne l'idée de montrer l'auto-couronnement de l'empereur pour figurer le couronnement de Joséphine.

Timidement, les conservateurs en restent à une explication mondaine ou picturale (influence du peintre Gérard ou de Joséphine craignant d'être répudiée). Or, les croquis et les esquisses reproduits dans le livre de l'empereur, nu ou vêtu, se couronnant, sont mille fois plus intéressants. David (peintre révolutionnaire) semble avoir hésité devant un *tableau métaphysique* d'une dramaturgie inouïe : l'homme-dieu qui, par un geste symétrique de la décapitation de Louis XVI, prend la couronne des mains du pape, fonde l'Église interhumaine — je renvoie justement à ce que feront, avec des personnages différents (mais toujours sur fond révolutionnaire), des dramaturges aussi divers que Claudel, Brecht, Gombrowicz ou Sartre (Turelure, Galy Gay, Henri, Goetz). À regarder évidemment en lisant les volumes réédités de Paul Bénichou sur le romantisme français.

J.-P. S.

LONGHI Roberto

Le Caravage

[Traduit de l'italien par Gérard-Julien Salvy, Regard, 232 p., 38 €, ISBN : 2-84105-169-2.]

- Roberto Longhi (1890-1970) a été l'un des historiens et critiques d'art italiens les plus importants du xx^e siècle. Anti-conformiste, il rejette la tradition critique, aussi bien celle qui se rattache à l'idéalisme que celle qui revendique le positivisme. Ses travaux sur le Caravage ont été fondamentaux pour la redécouverte de cet artiste, aussi bien en Italie qu'en France. Commencés en 1926, il n'ont été publiés en France qu'en 1968, et encore de manière fragmentaire. Cette édition nous permet de comprendre la démarche de cet homme qui n'a pas eu peur d'affronter ses pairs et de remettre en cause une manière bien établie de lire l'histoire de l'art. En premier lieu, Longhi refuse de prendre pour argent

comptant la tradition de la fortune critique qui s'attache aux artistes anciens. Dans le cas du Caravage, il en revient aux documents d'époque et avec la plus grande prudence, sachant la part de partialité et parfois d'hostilité qui peut s'y manifester. Ensuite, l'auteur tient à mettre en évidence de quelle façon Michelangelo Merisi s'inscrit dans une histoire précise de la peinture italienne, plus particulièrement lombarde (et il l'analyse en relation avec les peintres français de cette période), et comment il s'y installe en y fomentant un coup de force. Longhi ne fait pas du Caravage un génie fulgurant et corrompu, alimentant une légende sulfureuse, mais il n'en fait pas non plus la cheville ouvrière d'une certaine conception de la contre-Réforme. Cette étude est absolument incontournable si l'on veut comprendre l'histoire de l'auteur du *Martyre de saint Matthieu* (église Saint-Louis-des-Français, Rome) et de la *Conversion de saint Paul* (Santa Maria del Popolo, Rome), ses engagements artistiques et sa place dans une période pour le moins troublée. Plus que le mauvais garçon, c'est le révolutionnaire qui apparaît sous sa plume, mais un révolutionnaire qui travaille dans un contexte bien précis et qui s'est fait le porte-parole d'une certaine idée de la peinture qui avait déjà fait son chemin.

G.-G. L.

MACÉ Gérard

Leçons de choses.

Dessins d'Émile Boucheron

[Gallimard, Hors collection, n. p., 19,90 €, ISBN : 2-07-074425-6.]

- Émile Boucheron n'est pas un artiste dont les livres connaissent le nom. Et pour cause. Émile Boucheron est un petit écolier. Un petit écolier dont la main talentueuse dessine ce que son instituteur, Marc Audebert, demande aux élèves de sa classe (unique?). Nous sommes avant la Grande Guerre, à l'école communale de Marcilly-sur-Maulne, en Touraine. Ce qu'on appelle le dessin d'enfant est alors inconnu, sauf de quelques pédagogues précurseurs. Et la leçon de choses ne lui ressemble guère. Elle est, au même titre que le calcul ou la récitation, une leçon.

... Leçon d'observation. Elle requiert attention, concentration de l'esprit comme de la main. L'instituteur y veille, qui commente, apprécie, complimente, évalue, note sur dix quelques-uns de ces dessins fermes et assurés. On devine le sérieux du jeune garçon que sa main talentueuse et son goût épanouissent. Gérard Macé associe ces dessins au « parti pris des choses » de Francis Ponge. Ponge, en effet, aurait pu s'emparer du boisseau, de la pelle, de la carafe ou du seau ou du broc que le jeune Émile dessine en un noir si fort qu'il en fait, remarque Macé, une couleur : voilà que l'on rêve fusains et crayons de Seurat. Plus loin, d'élégantes bottines, tracées avec la légèreté et la précision prospectives de l'esquisse, suggèrent d'autres associations. Non par facilité mais par la force et la réussite de ces dessins qui représentent le monde d'un enfant de la campagne né en 1903 et qui, à onze ans, c'est-à-dire en 1914, première année de la Grande Guerre, quitte l'école. Marc Audebert part au front et meurt à vingt-quatre ans en octobre 1914. Cinquante ans plus tard, Émile Boucheron devient maire de Marcilly, dont Marc Audebert avait animé l'école communale. Quelques dates, quelques événements — mariages, naissances, morts — portés par les dessins d'Émile, des photos et le talent de cartographe du jeune instituteur enchâssent ces deux vies qui trouvent auprès de nous leur proximité lointaine dans la prose de Gérard Macé, qui écrit que les dessins de l'écolier sont le tombeau du maître d'école en raison des objets usuels qu'on trouve dans les cinq carnets gardés par Émile Boucheron. Tombeau est aussi, si l'on songe à Baudelaire et Mallarmé, le mot de l'hommage qui dure : celui d'Émile Boucheron à son instituteur, celui de Gérard Macé à Émile Boucheron.

M. E.

MÉROT Alain (dir.)
**Histoire de l'art de l'an mil
à nos jours**

[Hazan/Fondation de France, ill., 544 p., 29,50 €, ISBN : 2-85025-966-7.]

- L'édition mise à jour de cette histoire de l'art dirigée par Alain Mérot est, du point de vue pédagogique, une réussite.

Le parti pris de clarté, de simplicité et d'efficacité, tant pour l'étudiant que pour « l'honnête homme », préside à la conception d'ensemble mais sans originalité dans le découpage temporel de ces mille ans d'art. En effet, une périodisation habituelle (roman, gothique, Renaissance, puis siècle après siècle jusqu'à « nos jours ») expose sans clivage rugueux les domaines de l'art (sculpture, peinture, dessin, etc). Chaque époque est traitée par un universitaire, historien d'art qui, dans un court texte de préambule, présente le domaine et la période qu'il retrace. Chacune d'elles est richement illustrée (couleur, noir et blanc) avec le souci de ne pas en rester, en particulier à propos de l'art roman, gothique ou de la Renaissance, à des œuvres ou des sites toujours montrés dans les livres. Le lecteur appréciera qu'en haut de chaque page figure le thème traité, d'autant que la bibliographie établie en fin de chaque partie est classée selon ces mêmes thèmes et complétée par l'indication d'ouvrages de caractère général et synthétique. Un judicieux petit lexique ainsi qu'un index achèvent de donner à ce volume sa commodité de consultation. On comprend mal pourquoi cette histoire ne retient de l'art que l'art occidental, l'art de l'Europe chrétienne et rien en dehors de lui. Seule exception : l'immixtion, au xx^e siècle, des artistes d'outre-Atlantique. Est-ce là le prix de la modestie revendiquée par Alain Mérot, qui ne veut être, dans ce travail, que le directeur d'un manuel d'histoire de l'art ? Précisons histoire de l'art « à la française », c'est-à-dire histoire de l'art emboîtant l'esprit et les pas des travaux d'Henri Focillon et André Chastel. Alain Mérot l'oppose brièvement mais clairement aux vues trop amples que nous devons aux historiens d'origine allemande, Wölfflin, Gombrich, Panofsky par exemple.

M. E.

MICHAUD Éric
**Histoire de l'art.
Une discipline à ses frontières**

[Hazan, 180 p., 14 €, ISBN : 2-85025-975-6.]

- Seuls comptent les textes, ceux des artistes, des critiques, des écrivains (Gautier, Baudelaire), des politiques, des références

obligées de l'histoire de l'art (Riegl, Wölfflin), des théoriciens (Benjamin, Adorno), beaucoup d'autres, aujourd'hui de peu d'influence, mais dont on lira avec stupéfaction, au fil des citations, ce qu'ont écrit quelques gloires nationales, tels Renan, Viollet-le-Duc ou Taine. Michaud tord le cou à l'idée de l'autonomie de l'histoire de l'art comme champ de savoir séparé. L'idée d'autonomie prospère aussi bien dans les espérances portées par les buts et les moyens de l'art (liberté, libération, disparition de l'art parce que la vie sera artiste ou l'art sera la vie réelle), les injonctions qui lui sont destinées dans la ou les fonctions qui lui sont assignées par une communauté. Les idéologies nationalistes, racistes (chez les historiens de langue allemande) et antisémites (en France dans les années 1920) se glissent ou envahissent sans vergogne les discours sur l'art. Textes ou simple phrase à l'appui, les preuves et les fines démonstrations de Michaud sont imparables. Pour lui, il s'agit là des rejetons non voulus et des avatars des doctrines (romantisme, saint-simoniens) de la puissance quasi prométhéenne de l'art capable de donner forme à l'histoire. L'art illustre le génie national, l'âme d'un peuple dans un partage spirituel et géographique (un axe Nord-Sud qui a pour frontières les Alpes) et qui, dans l'historiographie allemande des XIX^e et XX^e siècles, va opposer l'art italien à l'art germanique. Outre un convaincant chapitre sur le nationalisme et le racisme des réputés meilleurs auteurs (Wölfflin), on doit à Éric Michaud, sous un titre emprunté à Proust (« Un certain antisémitisme mondain »), un texte pas du tout mondain sur une part négligée du corpus de l'antisémitisme : les juifs et la peinture. Ont-ils ou non le sens de la couleur, celui de la forme ? Voilà aussi ce dont disputent à Paris, par revues interposées (*Comoedia*, *Mercur de France*), quelques beaux esprits dans les années 1920 et suivantes. On est ici fort loin du beau chapitre d'ouverture (« Autonomie et distraction ») consacré à Walter Benjamin et Adorno, dont Michaud n'accepte pas les instructions presque autoritaires quant à la fonction critique de l'art. Ce qui

est méconnu alors, ce sont les fonctions positives de l'image, sur lesquelles insiste beaucoup l'auteur, en particulier « la force productive de l'image ». Le livre, qui s'ouvre avec Benjamin (la distraction est un concept de Benjamin), s'achève sur l'invention de Daguerre, la photo, dont sait à quel point, avec le cinéma, elle retint l'attention du penseur, qu'il faut lire ici, sorti du ressassement de « la perte de l'aura ». Le lecteur ne perdra rien, bien au contraire.

M. E.

PONTBRIAND Chantal (dir.)

**Parachute. Essais choisis
1975-1984 et 1985-2000**

[La Lettre volée, deux vol. : 255 p.

et 277 p., 38 €, ISBN : 2-87317-253-3.]

- « Comment mieux comprendre le monde et élargir ses horizons, ouvrir son champ de vision, accueillir le changement, se laisser transformer ? Comment laisser entrer l'autre et laisser aller quelque chose de soi ? »

Pour présenter les motivations qui présidaient à la création de la revue canadienne *Parachute* en 1975, sa fondatrice et rédactrice en chef Chantal Pontbriand en appelle à l'idée d'« hospitalité » (« la culture même », pour reprendre Derrida). Vingt-cinq ans plus tard, la lecture des deux volumes regroupant une sélection de textes parus dans *Parachute* depuis 1975 montre que le trimestriel a répondu à ses ambitions. De par sa position géographique excentrée (Montréal) mais au croisement des cultures américaines et européennes, *Parachute* a en effet servi de zone franche à nombre de critiques et historiens de l'art tout en mêlant l'écrit sur l'art à d'autres méthodologies et horizons au moment de l'éclatement des grands centres géographiques de l'art. Les textes choisis rendent évidemment compte de l'émergence, ces vingt dernières années, d'une scène canadienne (« Michael Snow le transgresseur sonore » par Raymond Gervais, « Unité et fragmentation dans l'œuvre de Manet » par Jeff Wall, « Stan Douglas. *Evening* et autres œuvres » par Peggy Cale). Ils proposent aussi, par l'ouverture au cinéma et au documentaire, une lecture globale des flux identitaires contemporains (« Objets transnationaux.

... Ustensiles et déplacements post-coloniaux » par Laura U. Marks), tout en redonnant à lire quelques jalons dans la théorie contemporaine de l'art (« Gordon Matta-Clarck » par Dan Graham, « Modernisme et culture de masse » par Thomas Crow).

O. M.

RAZA Sayed Haider
et **GERMAIN-THOMAS Olivier**

Mandalas

[Albin Michel, 127 p., 42 €,
ISBN : 2-226-15436-1.]

- C'est d'abord un magnifique album dans lequel le lecteur découvrira des mandalas modernes de toute beauté. « Mandala » est un mot sanskrit qui signifie « cercle » ; il s'agit d'une représentation graphique du cosmos qui, à l'origine, a servi de support à la méditation dans l'hindouisme et le bouddhisme tibétain. Sayed Haider Raza, le peintre de ces mandalas, est né en Inde en 1922, dans l'État du Madhya Pradesh. En 1950, grâce à l'Alliance française de Mumbai (Bombay) qui lui permet d'obtenir une bourse du gouvernement français, il vient à Paris où il vit depuis lors. Dans sa présentation de Raza, Olivier Germain-Thomas note d'emblée que cet artiste « n'appartient pas au passé de l'Inde », mais qu'il « s'est imprégné de sa culture pour créer une peinture contemporaine qui ouvre des voies nouvelles ». Au début de l'ouvrage, un entretien entre les deux hommes permet de faire un peu connaissance avec Raza, qui évoque son enfance, son arrivée à Paris. Cézanne fut pour lui « un maître dans l'art de la composition ». Il parle de ses retours fréquents en Inde qui lui permirent de se ressourcer. Tout au long de l'ouvrage, de brefs textes accompagnent les reproductions des mandalas : textes de la grande tradition hindouiste, poèmes anciens et récents, réflexions de Gandhi et de Râmakrishna. Ces textes sont là pour « créer des harmoniques ». Le dernier d'entre eux est une phrase d'Andreï Tarkovski : « L'art est une prière. » Un très beau livre.

F. S.-C.

VALLES-BLED Maïté
et **HOOZEE Robert** (dir.)

D'Enser à Magritte, dans les collections du Musée de Gand

[Mazzotta, 296 p., 50 €,
ISBN : 88-202-1725-2.]

- L'exposition D'Enser à Magritte, présentée au début de l'année au musée de Lodève, présente de belles œuvres d'artistes belges bien connus en France – Enser, Spilliaert, Magritte, Delvaux — et d'artistes européens célèbres. Mais ce qui la rend passionnante est qu'elle nous permet de découvrir la richesse des générations de peintres qui ont jeté les bases de la modernité dans les Flandres. La région de Gand, en particulier le village de Saint-Martin, qui devient une colonie d'artistes au début du xx^e siècle, voit naître un groupe d'artistes postimpressionnistes avec Théo van Rysselberghe (auteur de *La Lecture d'Émile Verhaeren* en 1903), Léon de Smet, Émile Claus, Anna de Weert, Adrien-Joseph Hymans. Ils ne tardent pas à être suivis par un petit cercle de créateurs qui s'inscrivent dans l'esprit de l'expressionnisme germanique (mais avec une grande liberté et en s'inspirant aussi du cubisme et d'autres formes de l'avant-garde d'alors), en y insinuant une tonalité et un esprit spécifiquement flamands, absolument inimitables, comme l'ont fait Constant Permeke, Gustave de Smet, Fritz Van der Berghe, Gustave Van de Wolstyne. Ces noms sont généralement méconnus. Et pourtant, ces artistes font preuve d'une originalité sans pareille. Cette exposition a aussi permis de remettre à plat une histoire qu'on a singulièrement schématisée du point de vue français. Cette belle publication, de conception classique, permet, à travers les belles œuvres de cette très riche collection du musée de Gand, d'apprécier la valeur véritable de l'art moderne en Flandres, qui mériterait une plus ample présentation dans notre pays.

G.-G. L.

ZABUNYAN Elvan

Black is a Color. Une histoire de l'art africain-américain contemporain

[Dis voir, 288 p., 29 €, ISBN : 2-914-563-18-3.]

- En proposant avec *Black is a Color* une « *histoire de l'art africain-américain* », Elvan Zabunyan a su choisir l'histoire qu'il importait aujourd'hui de démêler, tant en termes artistiques qu'intellectuels. L'historienne s'est en effet bien gardée de prendre comme critère la couleur de peau et la nationalité au profit d'une sélection d'« artistes qui avaient articulé, à différentes périodes chronologiques, leur pratique avec le contexte historique de sa production ». Émerge donc une chronologie qui va de Romare Bearden, Melvin Edwards et Faith Ringgold à Renée Green ou Gary Simmons en passant par Senga Nengudi. Un choix qui vaut autant pour l'intérêt que l'historienne porte à la position « contextualiste » — théorisée en 1978 par les critiques Linda Goode-Bryant et Marcy S. Phillips au sujet d'artistes comme David Hammond et Adrian Piper, qui entendent « se définir eux-mêmes et déterminer leurs positions relatives et contextuelles vis-à-vis de la réalité » — que par le regard lancé, d'un bout à l'autre de sa recherche, sur l'histoire des arts visuels. Dès lors, l'intérêt de l'ouvrage est double : il donne une vision générale de l'art afro-américain en le situant par rapport aux bouleversements artistiques des années 1960 et 1970 (la sculpture post-minimale, la performance, la photographie...) et des décennies suivantes, tout en introduisant dans le paysage de l'histoire de l'art français la méthodologie proposée par les *Cultural Studies* anglo-saxonnes. Une option qui permet à Elvan Zabunyan d'aborder des aspects sociologiques en notant dans le même temps les glissements intellectuels et politiques opérés entre le militantisme des années 1960 et la pensée post-coloniale des années 1980 et 1990.

o. m.

BANDE DESSINÉE

Sélection de Yves di MANNO et Jean-Pierre MERCIER

BARU

L'Enragé

[Dupuis, coll. « Aire libre », 72 p., coul., 12,95 €, ISBN : 2-80013543-3.]

- Anton Witkowski veut de toutes ses forces échapper à sa condition de « jeune des banlieues sans avenir ». Il y parviendra grâce à ses poings. Boxeur aux dons prodigieux, il accède rapidement à ce qu'il croit être le tiercé gagnant de la réussite : fortune, célébrité et amour. Et puisque l'album s'ouvre par la comparution au tribunal du héros vieilli, on comprend vite que la suite ne sera pas allée, pour lui, comme sur des roulettes. Dans ce tome inaugural construit sur une savante suite de *flash back*, Baru reste fidèle à ses thèmes (la banlieue, des personnages révoltés et véhéments, la noblesse parfois butée de certains ouvriers) et à sa manière : un découpage fluide qui alterne plans serrés et grandes cases, des dialogues abondants mais bien sentis. À rapprocher du *Chemin de l'Amérique* du même Baru, paru il y a quinze ans, dont la boxe était également le thème central.

J.-P. M.

GOSELIN Thomas

L'Humanité moins un

[L'an II, 64 p., n. & b., 14 €, ISBN : 2-84856027-4.]

- « On tira-z-à la courte paille... »

Tout le monde connaît la chanson, dont la problématique est au cœur du récit de Thomas Gosselin. Entrelaçant six trames narratives, il met en scène des groupes sommés de trouver en leur sein celui ou celle qui paiera pour une faute, vénielle ou capitale, commise par un membre du groupe qu'il est impossible d'identifier et d'isoler. Le procédé peut faire craindre le pensum et la confusion, mais le résultat est un récit captivant qui oscille entre supputations philosophiques et considérations morales sur la liberté individuelle face aux règles de la vie en société. Gosselin fait même au lecteur le cadeau bienvenu d'une

... approche drôle et parfois caustique. Une première œuvre graphiquement imparfaite mais d'une constante intelligence.

J.-P. M.

JARRY Grégory

L'Os du gigot

[Ego comme x, 78 p., coul., 18 €, ISBN : 2-910946-43-6.]

- « Il faut se méfier des images », tel est le message implicite de ce recueil de courtes bandes dessinées qui utilisent des photographies au lieu de dessins. Comment en effet croire ces « interviews » frontales de personnages anodins qui se présentent comme secrétaires, agriculteurs, médecins, enseignants, quand ils sont joués par un « casting » réduit d'hommes et de femmes qu'on retrouve d'une anecdote à l'autre ? La courte introduction de Jean Teulé (lui-même adepte dans le passé de la « bande dessinée photo ») reflète assez bien l'amusement et la perplexité du lecteur : où est la vérité dans ces histoires farfelues ? Et cela a-t-il d'ailleurs de l'importance ? Grégory Jarry est un habile faussaire du réel et un jeune auteur à suivre.

J.-P. M.

LE FLOC'H

Trois éclats blancs

[Delcourt, 96 p., coul., 14,95 €, ISBN : 2-84789289-3.]

- Ce récit en couleur est fort dépaysant, ce qu'on n'attendrait pas forcément d'une trame qui peut se résumer ainsi : dans les années 1910, un jeune ingénieur parisien est expédié en Bretagne afin d'y superviser la construction d'un phare. La réussite de Le Floc'h (qui avait déjà situé son premier album dans la Bretagne d'avant la première guerre mondiale) est de faire sentir la dureté mais aussi la beauté d'un pays encore à l'écart des influences « modernes ». L'auteur place son lecteur aux côtés du jeune ingénieur, d'abord rebuté par une population imperméable aux bienfaits du progrès puis finalement séduit par leur âpre noblesse. Si romantisme il y a dans ce récit qui fonctionne comme un récit initiatique, il est moins à chercher dans la suspecte exaltation d'une

Bretagne éternelle que dans une transposition réussie de certains grands thèmes du western hollywoodien. On peut voir la mer comme une prairie, le héros comme un pied-tendre et les autochtones comme des pionniers d'une autre « dernière frontière ». Après tout, il n'y a rien d'illogique à considérer la Bretagne comme le « Far West » français...

J.-P. M.

MANDRYKA

Le Concombre masqué.

L'Intégrale des années Pilote

[Dargaud, 312 p., 49 €, ISBN : 2-205-056859.]

- Lorsque la bande dessinée commença d'échapper à la sphère enfantine, au tournant des années 1970, un certain nombre de séries atypiques incarnèrent tout particulièrement l'évolution d'un genre soucieux d'échapper aux seuls récits d'évasion. *Les Aventures potagères du Concombre masqué* resteront sans doute comme l'un des projets les plus étranges de cette époque (opaque) et ceux qui les ont lues au moment de leur parution se souviennent encore de leur poésie loufoque et de leur grand pouvoir perturbateur au sein des magazines qui les accueillait. Créée en 1967 pour *Pif-Gadget*, où elle paraissait à raison d'une planche hebdomadaire, la série passa ensuite à *Pilote*, avec quelques incursions dans *L'Écho des savanes*, que Mandryka avait fondé en 1974 avec Gotlib et Claire Brétécher (« Le jardin zen », petit chef-d'œuvre repris dans le présent volume, était ainsi paru dans le premier numéro de *L'Écho*). Dans les méandres de son cactus-blockhaus érigé au bord du monde, au sein d'un décor crépusculaire, le fabuleux légume et son ami Chourave vivent des aventures immobiles qui sont d'abord prétexte à une invention graphique et verbale délirante : les éléphants s'accumulent dans les baignoires, le soleil cherche le sommeil et les réveils somnolent... Sans parler des petites créatures et des objets anthropomorphes qui prolifèrent au détour des cases — tout cela ponctué par les « Bretzel liquide ! », « Mercadet Poissonnière ! » et autres interjections incongrues dont le Concombre a le secret. C'est évidemment une excellente

idée d'avoir réédité en un seul volume les six titres parus autrefois chez Dargaud, ne serait-ce que parce qu'ils étaient introuvables depuis des années. On peut regretter que n'y figurent pas les planches parues antérieurement dans *Pif*, qui sont sans doute parmi les plus inventives de la série. Mais l'essentiel, c'est qu'une nouvelle génération de lecteurs puisse découvrir ces petites merveilles de délire et de non-sens que sont « Une araignée dans le plafond », « Rêves de sable » ou « Tous dans le bain ». En attendant un nouveau volume ? « Dermophile indien ! »

Y. d. M.

NADJA (d'après Henry James)

Le menteur

[Denoël Graphic, 86 p., n. & b., 20 €, ISBN : 2-20725632-4.]

- Dans le monde de la littérature enfantine, la réputation de Nadja n'est plus à faire. Les lecteurs de bandes dessinées découvrent à leur tour l'originalité de son talent, puisqu'elle s'est depuis quelques mois convertie aux joies du neuvième art. Deux courts albums hilarants ont paru chez Cornélius, avant que Denoël Graphic (nouveau label de l'édition BD) ne publie récemment *Le menteur*, d'une tonalité sensiblement différente. Adaptée librement d'une nouvelle d'Henry James, elle conte la complète déconfiture d'un artiste amoureux d'une femme elle-même éprise d'un homme que sa mythomanie pousse à préférer sans cesse d'énormes mensonges. L'amoureux transi tentera de confondre le menteur pour que la femme, découvrant la médiocrité de son amant, le rejette et se tourne enfin vers lui. Ses plans naïfs seront contredits par la réaction de l'amoureuse... Nadja ne respecte pas à la lettre l'écriture de James (les dialogues sont d'un relâchement très contemporain), mais l'implacable cruauté de l'ensemble, étrangement renforcé par l'atmosphère douce d'un traitement au lavis et la transposition dans un univers animalier, touche le lecteur au cœur.

J.-P. M.

SAPIN Mathieu

Salade de fluits

[Les Requins marteaux, 48 p., coul., 12,50 €, ISBN : 2-84961009-7.]

- Prenez un citadin qui rêve de faire du surf dans les mers australes, un lutteur de foire doux comme un agneau, une belle vahiné séduite puis abandonnée par un savant fou qui parvient à animer une créature exclusivement constituée de déjections humaines. Mélangez tout ça (et quelques autres comparses) en séquences qui se croisent selon une logique temporelle improbable, et vous obtiendrez cette salade aussi amusante que déroutante. Mathieu Sapin, déjà créateur de *Supermurgeman*, montre une fois encore comme il est obsédé par les fluides corporels. On aime ou on déteste ce digne héritier de Willem, Charlie Schlingo et Pierre la Police.

J.-P. M.

SATRAPI Marjane

Poulet aux prunes

[L'Association, 88 p., n. & b., 14 €, ISBN : 2-84414159-5.]

- Avec *Poulet aux prunes*, récompensé en janvier dernier par le Festival d'Angoulême, Marjane Satrapi poursuit ses chroniques très personnelles de la culture iranienne. Elle raconte cette fois l'histoire authentique d'un oncle musicien décidé à se laisser mourir après que sa femme ait détruit l'instrument traditionnel qui était toute sa passion. En sept jours, il brasse de nombreux souvenirs, tandis que les membres de sa famille et ses amis lui rendent visite et tentent, pour certains, de le dissuader de mourir. Le charme indéniable de cet ouvrage dessiné simplement tient à ce que, derrière le destin d'un individu singulier, le lecteur perçoit les singularités de la civilisation iranienne. Comme dans *Persépolis*, la mélancolie mêlée d'humour et de tendresse pour les protagonistes opère comme un charme puissant.

J.-P. M.

TED Benoît et AYROLES François
(d'après Raymond Chandler)

Playback

[Denoël Graphic, 114 p., n. & b., 20 €, ISBN : 2-20725614-6.]

- De son passage dans les studios hollywoodiens, Raymond Chandler avait conservé quelques scénarios policiers jamais exploités sur grand écran. Ted Benoît a repris le plus abouti, en a fait une adaptation pour la bande dessinée, puis en a confié l'exécution graphique à François Ayroles. Connu pour ses minces recueils expérimentaux (il fait partie de l'OuBaPo) et quelques récits mêlant goût de la dérive et humour laconique, ce dernier s'acquitte de cette tâche délicate avec une belle aisance. Les dialogues ramassés de Chandler sont mis en scène sans esbroufe, avec une constante exigence de clarté et d'efficacité. Le noir et blanc d'Ayroles, qui rappelle José Muñoz et l'Alberto Breccia des années 1970, sied parfaitement à ce roman graphique (l'expression est ici pleinement justifiée). Une introduction de Philippe Garnier, fin et prolix connaisseur du cinéma et de la littérature noire américaine, constitue l'idéal contrepoint d'un récit de bout en bout captivant.

J.-P. M.

CINÉMA – LIVRES

Sélection de Marc BLANCHET, Patrick BRION
et Jean-Pierre SALGAS

BRION Patrick

Martin Scorsese

[Éditions La Martinière, 487 p., 45 €, ISBN : 2-7324-3108-7.]

- « Il y a des musiques qui travaillent en moi et quelques films qui reviennent sans cesse dans ma tête : *Citizen Kane*, *Les Chaussons rouges*, *Le Guépard*, *Huit et demi*, *La Prisonnière du désert*. Ce sont mes points de repère. Ils me rassurent. Et c'est grâce à eux que naissent mes images » : ces quelques paroles tirées d'un entretien permettent de mesurer que l'œuvre cinématographique de Martin Scorsese est l'histoire d'un héritage qui ne veut ni imiter ni répéter. D'où cette filmographie hybride, sans notion péjorative, qui s'impose aujourd'hui de manière attachante par son approche de l'humain et du destin, et de manière déroutante par sa nature polymorphe. Le livre que Patrick Brion consacre à ce cinéaste né en 1942 est d'une énormité qui ne rebute pas : on plonge avec délectation dans ce livre d'images, remarquablement introduit par des considérations inspirées sur ce cinéma. Patrick Brion témoigne avec une grande justesse d'une œuvre marquée par le sentiment religieux, avec un enfant cinéphile côtoyant les prêtres comme les gangsters de la *Little Italy*. Les pages biographiques qui succèdent à cette approche sont d'une précision qui donne le vertige et permettent de voir comment ce parcours impose film après film un univers avec de secrètes, et souvent saillantes, correspondances. Chaque film est analysé, après un résumé de l'histoire, ou plutôt le suivi attentif de celle-ci. Faisant se raccorder scènes ou personnages avec une méditation sur cette œuvre parfois inégale, Patrick Brion mesure ses enthousiasmes pour que le plus beau de l'œuvre soit visible. Riche de citations venant de conférences, d'entretiens à la télévision ou dans la presse écrite, Patrick Brion nous met aussi en face de la parole et de la pensée de l'auteur de *Mean Streets*, *Raging Bull*, *Taxi Driver*, *Casino*, *New York New York*, *Gangs*

of *New York* et du récent *Aviator*, avec Leonardo di Caprio, qui après Robert de Niro semble devenir le nouveau jeune acteur de Scorsese. Avec une iconographie qui fait défiler sous nos yeux une bonne partie du cinéma américain de ces trente dernières années, Patrick Brion nous propose une somme complète et quasi définitive sur un des cinéastes américains les plus amoureux du cinéma.

M. B.

CALEF Maria et ESNAULT Philippe **Henri Calef. Cinéma sans étoile**

[Pilote 24 Édition, 224 p., 23 €, ISBN : 2-912347-34-3.]

- Henri Calef a réalisé douze films entre 1945 et 1947, ses deux derniers films, tournés durant les années 1960 n'ayant pas bénéficié pour diverses raisons d'une sortie. On le connaît surtout pour *Jéricho* (1945) et *Les Chouans* (1946), avec Jean Marais. Son œuvre ne possède pas — à juste titre — la notoriété de celle d'un Jean Renoir ou d'un Julien Duvivier, mais l'intérêt de ce livre est autre. En effet, dès 1933, Henri Calef sera assistant réalisateur notamment de Pierre Chenal, Henri Diamant-Berger, André Berthomieu, Serge de Poligny et Jacques de Baroncelli ; et ses souvenirs, recueillis par Philippe Esnault, qui forment la base du livre, offrent une vision très instructive du cinéma français de l'époque. Ancien journaliste à *Paris-Midi* et à *Paris-Soir*, où il a connu Pierre Lazareff et Jean Prouvost, admirateur de Chaplin, Calef parle avec lucidité de Jules Berry, Michel Simon et Raimu, racontant de multiples souvenirs et anecdotes : comment il avait obtenu que Viviane Romance, son interprète de *La Maison sous la mer*, ne porte aucun maquillage ou comment il a fait débiter dans ce même film une jeune adolescente nommée Anouk Aimée. Le manque d'ambition du cinéma français de l'après-guerre est sans doute responsable de l'impossibilité de mettre en scène — comme Calef le voulait — *Le Château* de Kafka avec Jean-Louis Barrault, *L'Assommoir* ou *Thérèse Desqueyroux*, le contraignant souvent à réaliser des films moins ambitieux. Au fil de ces pages, on apprend ainsi que, devant tourner avec

Pierre Chenal une vie de Jean Jaurès, l'aide souhaitée ne fut jamais apportée de la part de la Coopérative des métiers d'art, l'organe cinématographique du Parti socialiste d'alors : en 1937, on ne devait plus évoquer la Commune, ni les grèves ou les occupations d'usine... La franchise de Calef lui fait dire que *Le Corbeau* d'Henri-Georges Clouzot est bien un « film politique », ajoutant à propos de Sacha Guitry et de Marcel Pagnol : « Ce n'est pas du cinéma et leurs films sont toujours aussi bavards », reconnaissant que les accords Blum-Byrnes « ont été exploités politiquement par le Parti communiste, uniquement par lui » et n'hésitant pas à avouer qu'à la commission de censure, il avait voté contre *Et Dieu créa la femme* de Roger Vadim avec Brigitte Bardot, se refusant à accepter ce type d'érotisme cinématographique. Le livre est par ailleurs un document très intéressant touchant à la France de l'Occupation et les conséquences sur le cinéma de l'époque. D'origine juive, Henri Calef se souvient aussi bien de ceux qui l'ont aidé que de certains délateurs. Son œuvre, qui met volontiers en scène des mineurs et des marinières, est à son image.

P. B.

DAUMAL René **Chroniques cinématographiques**

[Au signe de la Licorne, 110 p., 20 €, ISBN : 2-913034-06-3.]

- Membre du groupe appelé Le Grand Jeu, René Daumal a écrit dix-huit chroniques cinématographiques pour *Aujourd'hui* entre janvier et mars 1934, c'est-à-dire durant l'éphémère vie de ce journal. Ces chroniques, avec quelques autres publiées dans d'autres revues, forment l'ensemble de ce petit livre intéressant à plus d'un titre. On y découvre ainsi le style de la critique cinématographique d'alors — celle des années 1930 — qui ne voyait souvent le cinéma qu'à travers le prisme de l'adaptation littéraire et non comme un art à part entière. René Daumal écrit, à propos du *Madame Bovary* de Jean Renoir : « Une heureuse surprise du film, ce fut d'entendre souvent, dans la bouche des acteurs, les paroles textuelles de Flaubert : on ne soupçonnait guère, en lisant le roman, que les dialogues étaient tellement du vrai

... langage parlé, et le film nous montre, après coup, qu'il y avait, dans le roman, beaucoup moins d'artifices littéraires qu'on aurait pu le croire. » Plus loin, l'auteur consacre un article entier à *Brennendes Geheimnis* de Robert Siodmak : « Un film allemand, avec toutes les qualités et les quelques défauts que cela sous-entend. » Non sans raison, Daumal s'interroge : « Qui est l'auteur d'un film ? À cette question, je propose une réponse ; tous ceux qui ont souffert pour sa réalisation. » Il termine plus tard sa critique de *Night Flight* de Clarence Brown, dans lequel il oppose les scènes aériennes aux séquences « à terre », par un commentaire superbe : « Les plus belles scènes sont celles qui se rapprochent le plus de l'inhumain : la volonté calme et fatale des monts, des vents, des eaux et de la foudre, conjurés contre un homme. Mais pourquoi l'inhumain seul aurait droit à la beauté ? » Ce petit ouvrage est donc une curiosité et on aurait tort à son propos de minimiser l'attitude de l'auteur qui s'attache à *Liliom* de Fritz Lang et s'émerveille du travail effectué par Alexandre Alexeïeff et Claire Parker à partir de leur écran d'épingles, visiblement fasciné et étonné par cet art nouveau qui ne parle que depuis quelques années.

P. B.

ESQUENAZI Jean-Pierre
**Godard et la société française
 des années 1960**

[Armand Colin, 293 p., 25 €,
 ISBN : 2-200-34034-6.]

- « Nous ne pouvons vous pardonner de n'avoir jamais filmé des filles comme nous les aimons, des garçons comme nous les croisons tous les jours, des parents comme nous les méprisons ou les admirons, des enfants comme ils nous étonnent ou nous laissent indifférents, bref, les choses telles qu'elles sont. » C'est ainsi qu'en 1959, Jean-Luc Godard s'adressait aux représentants du « cinéma français de qualité ». L'intérêt du livre est justement de montrer comment Godard va s'intégrer aux mouvements culturels et économiques du cinéma français. Il analyse le « déconcertant film populaire »

que fut *À bout de souffle*, connu même avant sa sortie, succès à la fois critique et public, « émanation de la vie quotidienne moderne, de ses décors et de ses passions ». Ce sera ensuite l'échec du *Petit Soldat*, à propos duquel Godard avouait dans *L'Express* : « Comme je suis sentimental, je serais plutôt à gauche. Surtout par rapport à mes meilleurs amis qui eux sont nettement à droite. » Pour l'auteur du livre, les films de Godard sont comme des « expressions du champ culturel tel qu'il a été senti, pensé, traversé, par le cinéaste ». *Les Carabiniers* témoignera ainsi d'une influence brechtienne, *Une femme mariée* de celle du structuralisme et *Alphaville* d'un certain goût pour l'heroic fantasy sans oublier l'influence de Vertov pour *Loin du Vietnam*. D'*À bout de souffle* à *La Chinoise*, via *Pierrot le fou* ou *Le Mépris*, le cinéma de Godard va en même temps osciller entre des films difficiles, rejetés par le public, et des films qui obtiennent un relatif succès populaire, alors même que le cinéaste tourne le dos au cinéma hollywoodien qu'il admirait tant. Jean-Pierre Esquenazi souligne avec raison la manière dont agissent Godard et ses amis : « À partir de 1955, le groupe multiplie ses entreprises, mais dans une seule direction : à l'heure où l'on se mobilise contre la guerre d'Algérie, où l'on se révolte contre l'irruption des chars soviétiques à Budapest, où l'on conspue les gouvernements socialistes, radicaux, etc., qui se succèdent, les Jeunes Turcs ne pensent qu'à la défense de leur conception du cinéma et aux courts métrages qu'ils mettent en chantier. » Quelques années plus tard, la politique aura séparé une partie de ces amis, une polémique ayant opposé notamment Truffaut à Godard. Replaçant en permanence Godard à l'intérieur de la société française — en mouvement — de l'époque, analysant le rôle de la presse, les détracteurs étant parfois aussi nombreux que les inconditionnels, l'auteur peut ajouter à propos de Godard : « Il adopte la posture du maître qui refuse toute compromission avec un peuple corrompu et qui ne parle plus qu'à ses partisans, leur offrant des leçons de société et des leçons de cinéma. » Une étude passionnante.

P. B.

ROSSEL-KIRSCHEN André

Pathé-Natan. La véritable histoire

[Pilote 24 Édition, 304 p., 23 €, ISBN : 2-912347-40-8.]

- Né en Roumanie en 1886, Nuham Tanenzapf sera quelques années plus tard, sous le nom de Bernard Natan, le patron de la firme Pathé. À ce titre, on lui doit des films aussi intéressants que *Les Croix de bois* et *Les Misérables*, avec Harry Baur et Charles Vanel, deux films de Raymond Bernard, *Justin de Marseille* de Maurice Tourneur, *L'Équipage* d'Anatole Litvak et *Le Dernier milliardaire* de René Clair. Sa vie n'aurait pu être que celle d'un — brillant — producteur français ayant fait de la compagnie qu'il dirigeait un exemple réussi de trust intégré, de la production à l'exploitation *via* la distribution. La mort de Natan, en novembre 1942 à Auschwitz, et les circonstances qui l'ont précédée en font une affaire souvent ténébreuse sur laquelle l'auteur a voulu faire définitivement le point. Le lecteur découvre alors une succession d'épisodes qui rappellent l'affaire Stavisky et où l'on voit passer Marthe Hanau, « la banquière », Paul Morand et Georges Simenon, « Candide » et Lucien Rebatet, le Crédit du Nord et Pierre Laval. Les fils semblent impossibles à démêler, mais André Rossel-Kirschen a bénéficié d'archives familiales de première main et, grâce à lui, la vérité finit par se faire jour. L'auteur pose ainsi de multiples questions sur la gestion de Pathé, la manière dont Charles Pathé aurait vendu une « coquille vide » et, surtout, sur l'intérêt qu'auraient eu de nombreuses personnes à faire disparaître Natan, d'abord incarcéré à Fresnes puis livré aux Allemands. Que Natan ait été déjà en prison pour avoir été mêlé à un film grivois en fait notamment un bouc émissaire tout désigné. C'est dire que le livre se lit comme un véritable roman policier. On y voit Charles Pathé déclarer, non sans cynisme : « Nous ne mettions pas tout dans les rapports du Conseil, nous en mettions le moins possible ! Quand nous mettions 50 F de bénéfice, c'est que nous en avions gagné au moins 200... ou même 300 ». Le plus étonnant, c'est de découvrir avec quelle hargne le bureau de la Fédération nationale technique de la production

cinématographique s'adresse au ministère de l'Intérieur pour stigmatiser — dès 1938! — « l'envahissement du marché du film français par des techniciens étrangers » et sur la manière dont certains de ces immigrés « obtiennent leur naturalisation avec une facilité que certains faits récents semblent prouver et qui causent une légitime émotion dans nos milieux ». Parlant notamment de cinéastes allemands tels que Erich von Stroheim, Max Ophuls, Robert Siodmak et G.W. Pabst, le même texte n'hésite pas à dire : « Ils risquent de faire perdre au film français, sur le marché mondial, les avantages que lui ont valu son élégance, sa légèreté, son ingéniosité et son charme... ». On comprend donc que ce livre est non seulement un document passionnant sur l'aventure de Pathé-Natan mais aussi une contribution importante à la connaissance de l'histoire du cinéma français.

P. B.

VIRMAUX Alain et Odette

Colette et le cinéma

[Fayard, 552 p., 28 €, ISBN : 35-2270-3.]

- Il s'agit ici d'une réédition, largement augmentée, de *Colette au cinéma*, publié en 1975 par les éditions Flammarion. Comme l'indiquent les auteurs, « la justification de notre entreprise ne tient pas dans l'intérêt que le cinéma a pu porter à Colette, mais bien plutôt dans l'intérêt que Colette elle-même a manifesté pour le cinéma, et de toutes les façons ». On peut en effet considérer trois périodes : la période dite « Musidora » (1914-19), la période 1931-35, qui voit Colette écrire les sous-titres de *Jeunes Filles en uniforme* de Léontine Sagan, les dialogues du *Lac aux dames* d'après Vicki Baum et, enfin, signer le scénario de *Divine* de Max Ophuls. À partir de 1947, ce sera la troisième période, celle des adaptations des œuvres de Colette, de *Gigi* au *Blé en herbe*, de *Chéri* à *Mitsou*. Colette déclarait elle-même : « J'ai vu naître le cinéma. Il était tout petit au fond d'une boîte noire. Un mécanisme se mettait en route, et l'image minuscule d'une danseuse recevait le don de la vie et dansait... » L'ouvrage contient les scénarios complets de *Gigi* (version Jacqueline Audry), de *Divine* et du *Lac aux dames*, ainsi

... que de multiples chroniques cinématographiques au cours desquelles, au gré de son goût, Colette parle de Simone Simon et de Mae West, de Bette Davis et de Greta Garbo. Délaissant toute rigueur critique — il n'est pas question dans ce cas de le lui reprocher —, elle laisse vagabonder ses mots en circulant à travers ce septième art qui la surprend et l'inquiète à la fois, risquant d'y être trahie lorsqu'il s'agira d'adapter ses romans. Ces petits articles sont ainsi de véritables bijoux, ciselés avec élégance : « Qu'elles ne viennent pas trop vite, ces couleurs que le film cherche et qu'il appelle les couleurs de la vie. Le blanc, le noir, leurs combinaisons et leurs contrastes infinis nous démontrent, chaque jour, qu'ils acceptent admirablement l'arbitraire, c'est-à-dire l'intervention de l'art humain. »

P. B.

ZAGDANSKI Stéphane

La Mort dans l'œil.

Critique du cinéma comme vision, domination, falsification, éradication, fascination, manipulation, dévastation, usurpation

[Maren Sell, 390 p., 20 €, ISBN : 2-35004-007-0.]

- « L'image, aujourd'hui, est comparable au Bourgeois du temps de Baudelaire et Flaubert. » *Pauvre de Gaulle!* déjà faisait écho à Baudelaire et à son *Pauvre Belgique!* Cette fois-ci, Zagdanski l'iconoclaste prend appui sur le *Salon de 1859* contre les ravages du daguerréotype, dont il étire les intuitions en amont autant qu'il les déplie en aval. En amont ? « L'idée du cinéma exista avant de naître. » Zagdanski se fait l'archéologue de vingt-trois siècles de théorie : de Platon — le commentaire des traductions du *Timée* occupe bien le tiers du livre — au zoo humain ; en aval : au multimédia, à la télé-réalité, au monde de *Matrix* et du clonage humain. Le cinéma n'est au total qu'un tout petit épisode dans la *longue durée* de l'asservissement du Verbe au Voir. *La Mort dans l'œil* est dédié à Antonin Artaud, qui, en 1933 (*sic*), abandonne le cinéma (« La vieillesse précocité du cinéma », texte reproduit intégralement),

inspiré de Heidegger, de Debord et de son contre-cinéma (absent inattendu, Walter Benjamin et son texte de 1933 sur la reproductibilité, contradictoirement *contre-tout contre* la photo et *pour-tout pour* le cinéma). « Il n'y a de caméra que de surveillance et d'image qu'amnésiante » : il allait de soi que la cible d'une telle charge devait être Jean-Luc Godard (« pauvre Godard » qui est *le cinéma personnellement*, « le principal représentant de l'imposture cinéphilique »). Une cible évidente : depuis ses débuts « écrivain contrarié » (ce qui explose dans les *Histoires du cinéma*, ce que Zagdanski analyse cruellement et magnifiquement) et qui depuis longtemps ne cesse de faire de la maïeutique en roue libre, sans Idée (« pas d'Image juste, juste des images »). Lequel Godard s'est d'ailleurs empressé de légitimer l'auteur de *La Mort dans l'œil* en interlocuteur valable — sur France-Culture le 18 novembre 2004 : « Ça m'a rappelé les affrontements entre Cocteau et Mauriac ou la façon terrible dont les surréalistes parlaient d'Anatole France. Les injures de *Positif* aussi. » Plus passionnant en tout cas que les bibliothèques mélancoliques et pieuses, bien faibles contrepoids à la promo généralisée : Stéphane Zagdanski ou l'anti-*Trafic* pourrait-on dire injustement ; qui a le mérite d'affronter, « à coups de marteau » ontologiques, Élie Faure et Gilles Deleuze, André Bazin ou Serge Daney... Mais qui se gâche lui-même par ses dissertations — « de tous temps, l'homme »... façon *Vie et mort de l'Image* (Debray) ou *Testament de Dieu* (Lévy) —, sa théorie du « parfait génie » pour classe terminale (l'auteur adossé à son mur de Pléiades) et ses raccourcis potaches faussement provoquant, (du *Timée* au nazisme ou d'Hitler à Deleuze)... Un essai excitant empli de pages lumineuses (sur Platon autant que sur Rouch et l'Afrique, sur le porno, sur Faulkner ou Nabokov, sur les premiers Godard...) dans la ligne à la fois du *Laocoon* de Lessing et du *Contre les poètes* de Gombrowicz... À signaler en passant une étude de Jean-Pierre Esquenazi : *Godard et la société française des années 60* (Armand Colin). Intéressant, malgré ses maladresses (ses schémas, des erreurs) : aux antipodes de la critique qui,

depuis les *Histoires du cinéma*, accompagne religieusement le retour de «J-LG» au «grand art», une tentative d'interprétation des années-Cahiers et des années-Karina (déjà prises dans un réseau paratextuel mouvant considérable) dans le champ culturel de la décennie 1959-1968 : comme un «fait social total».

J.-P. S.

CINÉMA — DVD

Sélection de Patrick BRION

BARRATIER Christophe

Les Choristes

[Pathé, 92 min, 26 €, EDV 113/DIV 297.]

- *Les Choristes* ont été l'une des grandes surprises cinématographiques de l'année 2004. Délaissé par TF1, qui n'a pas souhaité le produire, refusé par la majorité des grands groupes de cinéma, le film de Christophe Barratier a dépassé huit millions d'entrée en salles, son DVD a été vendu à plus d'un million et demi d'exemplaires. Personne ne semblait pourtant s'attendre à un tel succès de la part de ce remake de *La Cage aux rossignols*, réalisé par Jean Dréville en 1944 avec Noël-Noël et les Petits Chanteurs à la croix de bois. Le DVD comporte comme bonus le court métrage réalisé précédemment par Christophe Barratier, *Les Tombales*, adapté de la nouvelle de Guy de Maupassant et interprété par Lambert Wilson et Carole Weiss. On y découvre une très curieuse histoire qui commence au cimetière du Père-Lachaise, où le héros rencontre une mystérieuse jeune femme, veuve, et qui saura se consoler avec lui d'abord et avec d'autres ensuite. Barratier s'y affirme un cinéaste habile — ce que confirme le commentaire audio qui accompagne ici la totalité des *Choristes*. Le cinéaste y explique, scène après scène, comment il a réalisé le film, insistant aussi bien sur les aspects techniques que sur le jeu des comédiens. On apprend ainsi que le film, tourné au château de Ravel, en Auvergne, l'a été en plein été — alors que l'histoire se déroule essentiellement l'hiver! — et que le casting a mobilisé plus de trois mille enfants de la région. Barratier explique

toutes les modifications subies par le château, la manière dont les murs extérieurs ont été «reverdis» et le fait que, au fur et à mesure du tournage, les enfants retenus ont appris comment se réalisait un film et ce qu'est un «regard caméra». On découvre aussi que Barratier a préféré garder une prise dans laquelle Gérard Jugnot battait la mesure à contretemps à partir du moment où les jeunes enfants étaient, quant à eux, absolument parfaits. C'est sans la moindre prétention mais toujours avec un souci évident du détail que le cinéaste se confie ici. Grâce à lui, le jeu de Gérard Jugnot ou celui de François Berléand prennent une nouvelle dimension et tous ceux qui ont apprécié le film le redécouvriront en partie ici. Christophe Barratier ne s'interroge pas pour autant sur les raisons de ce triomphe commercial, dans lequel il faut sans doute voir le retour à la «tradition de qualité» tant décriée par les Jeunes Turcs de la Nouvelle Vague.

P. B.

BERNARD Raymond

Les Otages

[Les Documents cinématographiques, 100 min, 25 €, EDV 147.]

- C'est en 1938 que Raymond Bernard réalise *Les Otages*, trop souvent oublié dans les histoires du cinéma. Le tournage commence avant les accords de Munich et se terminera après. La France croit encore pouvoir échapper à la guerre et le film relate l'histoire d'un groupe de Français pris en otage par des soldats allemands en août 1914. L'assassinat d'un officier allemand leur fait risquer la mort, mais la fin les verra libres et fêtés. Comme si le danger intérieur — et extérieur! — avait disparu. Souvent réputé perdu, le film a été reconstitué à partir de deux copies dont une d'origine suisse et sous-titrée en allemand. On découvre alors que l'œuvre de Raymond Bernard a été victime de multiples coupes de censure, aussi bien par les Allemands que par l'administration française, même s'il ne s'agit pas des mêmes scènes. Les auteurs de ce DVD se sont attachés à analyser le pourquoi de ces coupes. Il manque ainsi, dans la première copie, la mort de l'officier allemand et des scènes de brutalités commises

... par l'occupant, mais la copie de 1945 voit curieusement disparaître la séquence où les otages sont portés en triomphe ainsi que leur marche vers les habitants du village. On peut se demander quelles étaient les raisons de ces dernières coupes. Sinon d'y constater que la vision des armées allemandes d'occupation peut changer selon les décennies et la politique de l'époque. Inspiré par la statue de Rodin représentant les bourgeois de Calais, *Les Otages* bénéficie d'une interprétation volontairement de second plan, Raymond Bernard ayant préféré privilégier le choix d'acteurs tels que Saturnin Fabre, Pierre Larquey, Charpin et Marcel Pérès plutôt que de faire appel à de grandes vedettes peut-être trop facilement identifiées. L'affiche du film est elle-même une source d'interrogation puisqu'on y voit les otages heureux et libres — d'un coup, tout le suspense du film est supprimé. Raymond Bernard a lui-même expliqué ce qu'il souhaitait : « Dans un village qui soit typiquement français, placer six individus qui soient six types de Français. Montrer leurs petites vies, leurs petits soucis, leurs petites haines, leurs petites ambitions. Et puis faire passer sur eux le grand drame collectif de la guerre. Voilà ce que j'ai voulu faire avec *Les Otages*. »

P. B.

JEUNESSE

ALBUMS

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

BENAMEUR Jeanne
et **COUPRIE** Katy (ill.)

Prince de naissance, attentif de nature

[Thierry Magnier, 18 €, ISBN : 2-84420-319-1.]

- Ce jeune prince est né attentif ; il ne veut marcher sur la traîne de la reine sa mère, ni écraser les fourmis, alors il regarde là où il pose ses pieds. Mais vient le temps pour lui d'être roi, on lui demande de porter loin son regard, surtout pour mener les batailles. Mais peut-on vivre en contrariant sa nature profonde ? Ne peut-on gouverner qu'en oubliant l'attention que l'on porte aux gens et aux choses ? Cette belle fable nous est contée sobrement, dans une belle musique des mots. La traduction en images qu'en fait Katy Couprie est formidablement bien adaptée aux propos : ce grand livre s'ouvre sur des pages de garde où l'on voit le petit prince découpé dans du carton au milieu des pastels et des crayons. Les personnages ainsi découpés sont ensuite placés dans la nature et photographiés. Ils se détachent de ce décor naturel, renforçant l'intemporalité et l'universalité de la fable.

À partir de 6 ans

I.-F.

FORTIER Natali

Lili Plume

[Albin Michel Jeunesse, 14,90 €,

ISBN : 2-226-1513-6.]

- Mademoiselle Lili Plume est responsable du bureau des objets perdus. Elle est débordée, car c'est fou tout ce qu'on peut perdre : sa taille de guêpe, ses clés, sa voix, sa tête, son parapluie... Quant aux peines, il y en a tant que le local où elle entrepose les bocaux de larmes est archi plein. Heureusement, un homme politique inconsolable d'avoir perdu trop de voix aux élections découvre là une nouvelle vocation. Il sera l'assistant de la jeune femme. Lili Plume pourra prendre quelques jours de vacances au bord de la mer et profiter du voyage pour vider quelques bocaux. À la fantaisie du texte, poétique,

tendre, un brin nostalgique, répondent les illustrations dans la douceur des tons pastel qui montrent, dans ce fatras, chaque objet comme portant sa propre histoire. Une belle ode à ce qui est perdu.

À partir de 6 ans

I.-F.

RIFF Hélène

Papa se met en quatre

[Albin Michel Jeunesse, 17,50 €,

ISBN : 2-226-15296-2.]

Les albums d'Hélène Riff sont rares, tout simplement parce qu'ils sont travaillés et retravaillés, mûris. Cela donne des livres totalement personnels, originaux, sans le moindre gratuité. L'auteur nous permet d'entrer dans le théâtre du quotidien d'une famille avec humour et tendresse, mais sans en évacuer les tensions, les angoisses. La trame de l'histoire est simple : la maison semble isolée dans la campagne et la mère doit s'absenter pour aller chez le dentiste. Elle ne reviendra que le lendemain matin. Elle semble emporter avec elle la sécurité et la douceur. Le père, pas très doué ni pour l'éducation ni pour les tâches domestiques, voudrait être à la hauteur. Les enfants craignent un peu l'autorité du père, mais ne le prennent pas complètement au sérieux. Tous ces sentiments mêlés sont rendus par des illustrations éclatées sur tout l'espace des doubles pages, des gris qui foncent ou qui s'éclaircissent, et par une belle écriture qui suggère. Un univers à explorer absolument.

À partir de 5 ans

I.-F.

STEHR Frédéric

Un cochon chez les loups

[L'École des loisirs, 12 €,

ISBN : 2-211-07718-8.]

- Cochonnet en a assez ; être le dernier d'une famille de sept enfants l'expose à la brimade de ses frères, à ce que ses sœurs le prennent pour un jouet et, en plus, il faudrait obéir aux parents. Il décide de partir à la recherche d'une autre famille. Il rencontre Loupinette, qui l'entraîne dans sa famille de loups. Loupinette n'y est pas heureuse car elle adore les desserts et

les loups n'en mangent pas. La conversation entre les deux protagonistes est écrite avec beaucoup d'humour, mettant en avant leur point de vue plein de naïveté. Le zozotement de la petite louve renforce la connivence qui s'installe entre le lecteur et les personnages puisqu'il oblige à prendre leurs voix.

L'illustration, relativement dépouillée, se focalise sur les attitudes et les expressions des membres des familles Cochon et Loup, dans une joyeuse efficacité.

À partir de 3 ans

I.-F.

COMPTINES ET POÉSIES

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

FRIOT Bernard

et **LOUIS Catherine** (ill.)

Pour vivre, presque poèmes

[La Martinière, 14,50 €,

ISBN : 2-7324-3227-X.]

- Rien n'est laissé au hasard dans ce très beau recueil de poèmes : une couverture faite dans un carton épais, brut, qui donne un aspect artisanal, le ruban vieux rose qui évoque le journal intime, la simplicité de la composition, qui joue essentiellement sur la disposition du texte dans la page de façon à faire écho au texte. Les illustrations, toujours abstraites, sont des jeux sur les couleurs, des effets de matière qui dans chaque double page se mêlent aux mots pour les éclairer. Les poèmes, enfin, vont du coup de poing à la caresse, du mal d'être à l'ode à l'amour, dans la recherche éperdue des mots pour dire au plus juste. Une grande réussite à partager entre adultes et adolescents.

À partir de 13 ans

I.-F.

GROSLEZIAT Chantal

et **CORVAISIER Laurent** (ill.)

À l'ombre du flamboyant.

29 comptines créoles

[Didier Jeunesse, avec 1 CD, 23,50 €,

ISBN : 2-27805486-4.]

- C'est toujours avec un grand plaisir que nous découvrons chaque nouveau volume de cette collection de livres accompagnés

... d'un cd. Ce répertoire de comptines créoles a été collecté dans la banlieue parisienne parmi les gens originaires d'Haïti, de la Guadeloupe, de la Martinique et de la Réunion. Ces mélodies à la fois entraînantes et teintées de nostalgie, comme *P'tit fleur fanée*, nous transportent dans ces îles tropicales comme le font aussi les belles illustrations aux aplats de couleurs franches, pleines de lumière. Une belle façon aussi de goûter les saveurs de la langue créole.
À partir de 2 ans
 I.-F.

CONTES

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

FDIDA Jean-Jacques
 et FRONTY Aurélia (ill.)

Contes en partage

[Didier Jeunesse/Partage, 15 €, ISBN : 2-278054597.]

- Ce recueil regroupe dix-sept contes qui ont été collectés aux quatre coins du monde auprès d'associations soutenues par Partage, un organisme dont le but est de venir en aide aux enfants démunis, en favorisant leur éducation, en essayant de leur redonner sourire et quiétude. Ces contes viennent des pays où l'association travaille, et les versions qui en sont données les renouvellent pour notre plus grand plaisir. Le conteur accroche le lecteur par un style énergique et plein de vie. Des proverbes introduisent ou ponctuent les contes. Les illustrations, assez naïves, donnent les tonalités de chaque pays. La mise en pages est soignée. À noter qu'une partie des droits sera reversée à Partage.
 I.-F.

MALONE Vincent (d'après les frères Grimm), CORNALBA Jean-Louis
 et SADOON Chloé (ill.)

Cochon-Neige ou les Tribulations d'un petit cochon trop mignon

[Le Seuil Jeunesse, 11,50 €, ISBN : 2-02-078634-6.]

- Voilà un auteur qui s'amuse beaucoup à détourner un conte et qui sait admirablement faire partager son plaisir. Comment va-t-il

s'en sortir avec ce petit Cochon-Neige, le plus mignon des petits cochons pris au piège de la jalousie de la Reine? Le conte de Grimm n'est jamais loin et sa trame rend le lecteur complice. L'aspect physique du livre joue aussi avec les clichés; il est faussement à l'ancienne avec sa jaquette rose pâle, son ruban marque-page rouge, la forme d'une reliure en cuir sur la couverture, la typo, les lettrines... Les illustrations tranchent en donnant une représentation plus moderne. Les notes critiques de bas de page donnent des explications tellement drôles qu'il ne faut pas les rater. Le livre se ferme sur un inventaire du matériel de magie de la reine qui fait rêver à d'autres variations. Pour goûter pleinement aux subtilités de ce récit, il faut bien connaître la trame de Blanche-Neige. À recommander aussi dans le cadre de l'étude du conte à l'école.

À partir de 8 ans

I.-F.

DOCUMENTAIRES

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

Picasso en un trait

[Palette, 16 €, ISBN : 2-915710-04-X.]

- Un petit livre assez précieux, avec sa jaquette sur fond blanc, peu de couleurs mais bien choisies, une belle introduction ponctuée de photos de l'artiste pour nous présenter enfin la main par laquelle va être tracé ce trait virtuose qui, sans s'interrompre, donnera vie à des arlequins, des minotaures, des animaux, des amants. Les séries de dessins sont ponctuées par des citations de Picasso qui font à la fois sourire et réfléchir sur l'art: « Dans chaque enfant il y a un artiste. Le problème est de savoir comment rester un artiste en grandissant », ou encore: « Un tableau ne vit que par celui qui le regarde ».

À partir de 5 ans

I.-F.

DEDIEU Thierry

Jeanne

[Le Seuil Jeunesse, 13 €, ISBN : 2-02- 068686-4.]

- La notice sur ce magnifique grand livre pourrait aussi bien prendre place parmi les albums ; si nous choisissons d'en parler dans la rubrique des documentaires, c'est parce que l'exercice qui consiste à présenter un personnage historique dans un récit avec l'utilisation d'une illustration qui prend en charge les atmosphères et les émotions est rarement une réussite. Ici, on ne fait que suggérer les décors pour mieux permettre aux personnages de prendre vie en se détachant des aplats de couleurs intenses. Chaque page a sa propre tonalité et on suit ainsi une Jeanne d'Arc fragile et seule mais déterminée à affronter son destin.

Le texte est sobre et beau.

À partir de 7 ans

I.-F.

MADEC Philippe

L'Architecture

[Autrement Jeunesse / Scérén CNDP, coll. « Autrement Junior / Série Arts », 10 €, ISBN : 2-7467-0519-2.]

- L'architecture nous entoure sans que nous en ayons toujours pleinement conscience. Ce livre aiguïsera sans doute les regards grâce à une iconographie riche. Prenant des exemples dans le monde entier, il montre bien l'importance de l'architecture, toujours à la croisée des arts et des sciences. Elle constitue une part importante du patrimoine de l'humanité. Ce volume présente enfin les différents métiers qui interviennent lors de la construction d'un édifice.

À partir de 11 ans

I.-F.

MAZOYER Marcel

et ROUDART Laurence

Agricultures du monde.

Du néolithique à nos jours

[Autrement Jeunesse, coll. « Autrement Junior / Série Histoire », 9 €, ISBN : 2-7467-0578-8.]

- Aujourd'hui encore près de la moitié de la population de notre planète travaille la terre.

Mais saviez-vous que seuls 2 % des agriculteurs possèdent un tracteur ? On comprend la domestication des plantes, l'évolution des modes de culture à travers le temps grâce à des exemples précis et bien documentés. Cet ouvrage donne à réfléchir, à l'échelle du monde, à une des activités essentielles à la survie de l'humanité. L'ouvrage, dense et sérieux, s'adresse aux plus grands, à partir du collège.

À partir de 12 ans

I.-F.

PANAFIEU Jean-Baptiste (de)

et DESPLANCHE Vincent (ill.)

Sur les traces de... Charles Darwin

[Gallimard Jeunesse, coll. « Sur les traces de... », 10 €, ISBN : 2-07-050864-1.]

- Comme tous les titres de cette très intéressante collection, ce livre est le récit linéaire de la vie de Darwin, entrecoupé par des doubles pages purement documentaires qui permettent de préciser des notions scientifiques illustrées par une iconographie riche et variée. Et la vie de Darwin est un passionnant roman. Il n'a que vingt-deux ans et est passionné par les sciences de la nature quand on lui propose une expédition scientifique, le tour du monde sur le *Beagle*. Les idées transformistes de Lamarck le séduisent et ce voyage, étape par étape, va lui permettre d'ébaucher sa théorie des espèces et de leur évolution. Le lecteur suit et comprend d'une façon très pratique l'importance de cette découverte et les réactions violentes qu'elles ont suscitées, particulièrement au sein de l'Église.

I.-F.

ROMANS

Sélection de IBBY-France
et LA JOIE PAR LES LIVRES

BENAMEUR Jeanne

Une heure, une vie

[Éditions Thierry Magnier, coll. « Romans », 7 €, ISBN : 2-84420-286-1.]

- Sur un thème déjà bien souvent abordé, la séparation des parents, Jeanne Benameur réussit un récit original et sensible. Ce

... qu'Aurélié, la narratrice, ne peut pas supporter dans le divorce sans drame et sans raison apparente de ses parents, c'est le sentiment d'avoir été trompée par eux : se sont-ils jamais aimés ? Alors, qu'est-ce que l'amour, que peut-elle en attendre ? Mais le plus terrible encore, c'est que cette situation ne lui laisse aucune place pour dire sa peine. Ce n'est qu'en s'inventant les destins tragiques qu'elle raconte à ses compagnons de voyage, dans le train qui la ramène de chez son père, qu'elle pourra déverser les torrents de larmes qui l'étouffent. Jusqu'au jour où elle trouvera quelqu'un à qui elle pourra parler, vraiment.

I.-F.

CHABAS Jean-François

Le Porteur de pierres

[Casterman, coll. « Romans Junior », 6,50 €, ISBN : 2-203-13028-8.]

- C'est un vieil homme qui se penche sur ses souvenirs. Il est né en 1910 dans une Irlande qui appartenait encore entièrement à la couronne britannique, et l'histoire personnelle de tous les habitants de l'île sera marquée par les événements liés au partage, à la guerre terrible entre catholiques et protestants. Mais la vie du narrateur est d'abord perturbée par l'arrivée d'un petit frère, le huitième enfant de la famille. Seamus est beau et doux, mais son intelligence restera toujours celle d'un enfant. Sa force est incroyable ; il peut soulever des pierres énormes que personne ne peut même bouger. En plus, il a sur les femmes un pouvoir de séduction qui évince totalement son frère. Le destin va les mener malgré eux dans la violence qui déchire leur pays. Un récit sobre, sensible, bouleversant.

À partir de 11 ans

I.-F.

COUSSEAU Alex

Poisson Lune

[Éditions du Rouergue, coll. « doAdo », 7,50 €, ISBN : 2-84156-578-5.]

- Une belle réussite que ce roman qui est raconté par Marius, qu'on surnomme Miro, pas à cause du peintre, non, mais parce qu'il est aveugle de naissance. L'écriture

nous fait appréhender le monde avec les moyens de Miro. Or la parole, dont il abuse un peu, avoue-t-il, est pour lui une façon de combler son manque. Le texte, vivant, rythmé, sensible, est fait de ses paroles qui sont à la fois monologue et paroles adressées à un « tu », son chien qui, bien sûr, peut tout entendre sans jamais répondre. On s'attache aux personnages, aux copains, à Paluche, le vieux pêcheur, et à Lune, la douce voisine.

À partir de 11 ans

I.-F.

MATHIS

Cinq, six bonheurs

[Thierry Magnier, coll. « Petite poche », 5 €, ISBN : 2-84420-324-8.]

- Comme devoir pour les vacances de Noël, l'instituteur donne à ses élèves de CM2 une rédaction dont le sujet est le bonheur. Théophile, le narrateur, sèche désespérément. Alors, il va interroger sa mère, son père, son petit frère et sa grand-mère. Chacun à sa façon apporte une réponse très liée aux circonstances et cela fournit la matière de la rédaction qu'il conclura sur sa propre définition : « Le bonheur, c'est d'avoir fini sa rédaction. » Il sera libre alors pour goûter de tout son être un grand bonheur, celui de « l'hiver de mes dix ans, un dimanche matin sous la neige ». Un texte court, comme le veut la collection, mais plein de tendresse pour les personnages et une belle invitation à goûter, chacun à sa façon, les petits bonheurs de la vie.

À partir de 8 ans

I.-F.

ROGER Marie-Sabine

Le Quatrième Soupierail

[Éditions Thierry Magnier, coll. « Roman », 7 €, ISBN : 2-84420-331-0.]

- Le quatrième soupierail, c'est celui par lequel Pablo pouvait apercevoir, parfois, la cellule dans laquelle on avait enfermé et torturé son père. De retour sur ces lieux quelque part en Amérique latine, bien des années après, ces terribles jours de répression menés par une junte lui reviennent à l'esprit. Il avait seize ans, vivait avec son père et, bien normalement, s'opposait à lui.

Il ne comprenait pas sa lutte pour la liberté et ne croyait pas qu'on pouvait se battre avec les mots des poètes. Les événements le pousseront à s'engager. Le récit est sobre et prenant, ponctué par des poèmes d'Octavio Paz, de Reverdy, de Tardieu (dont les références sont données en fin de volume).

À partir de 13 ans

I.-F.

BIOGRAPHIES ET ESSAIS

Sélection de Gérard-Georges LEMAIRE,
François de SAINT-CHÉRON et Jean-Pierre SALGAS

BÉNICHOU Paul

Romantismes français I et II

[Gallimard, coll. « Quarto », 1008 et 1120 p.,
24 € chacun, ISBN : 2-07-076846-5
et 2-07-077244-6.]

- En deux volumes, voici donc réunis les étapes d'une œuvre majeure publiée de 1973 à 1992 : *Le Sacre de l'écrivain* (des Lumières à 1830), *Le Temps des prophètes* (libéralisme, néocatholicisme, utopie scientifique, humanitarisme), *Les Mages romantiques* (Lamartine, Vigny, Hugo), *L'École du désenchantement* (Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier) — au passage, pourquoi ne pas avoir inclus comme un épilogue *Selon Mallarmé* (1995), d'autant que Bénichou insiste sur le fait qu'il est venu au Premier Romantisme pour comprendre le Second —, ainsi qu'une biographie minimale de l'auteur qui rendrait intelligible le cahier de photos (1908-2001)? Juif algérien, Paul Bénichou passe la guerre en Argentine (il côtoie Caillois et Borges), publie *Morales du Grand Siècle* en 1948, enseigne à Harvard de 1958 à 1979, se fait également l'éditeur de romances judéo-espagnoles... Paul Bénichou, ou l'historien (« sociologue des œuvres » plus qu'historien des idées) qui a su replacer, contre le « marxisme » autant que contre le « Lagarde et Michard », la littérature française dans l'événement nommé « mort de Dieu », qui ne concerne pas seulement la Russie et l'Allemagne (à lire comme Fumaroli avec Barthes ou Bourdieu plutôt qu'en opposition avec eux). De 1760 à 1850, s'élabore un pouvoir spirituel laïque : « La mission de l'écrivain, loin d'être un thème adventice, une fantaisie rhétorique à écarter pour saisir l'essentiel, est l'idée vive selon laquelle les autres s'ordonnent. » On assiste à une sorte de restauration dans la révolution ; résultat : une « demi-religion » progressiste, le poète-penseur comme prêtre laïque. Bénichou dresse ni plus ni moins que la *généalogie* de toute la littérature française à compter du *Génie du christianisme* (de la Révolution), qui donc rend intelligibles ceux qui suivent :

... les poètes maudits puis les écrivains célibataires d'après 1848, contemporains du Second Empire, qu'on leur oppose un peu vite (façon Philippe Muray et son *XIX^e siècle à travers les âges*) quand ils sont leurs héritiers noirs (de ce point de vue, il serait intéressant de relire « le dispositif Maldoror-Poésies », son recto-verso, à la lumière de Bénichou, ou leur dialogue à tous avec Hugo qui meurt seulement en 1885). Et évidemment (après la séparation de l'Église et de l'État), les « intellectuels », de Zola à Sartre *via* Barrès et Gide, autant que les « saints » Bataille, Blanchot, Genet ou Klossowski. Une œuvre « française » qui éclaire d'autre part ce qui advient au même moment en Italie ou en Pologne, au Portugal, en Irlande, en Finlande, etc., les pays ou nations en voie de constitution ou à la temporalité différente (de 1789-1905), où la littérature sert à constituer l'idée de nation, voire en tient lieu.

J.-P. S.

– GAUTHIER Michel

Olivier Cadiot, le facteur vitesse

[Presses du Réel, 128 p., 8,50 €, ISBN : 2-84066-130-6.]

– PRIGENT Christian

L'Incontenable

[POL, 270 p., 21 €, ISBN : 2-84682-038-4.]

– KOTIN MORTIMER Armine

Paradis, une métaphysique de l'infini

[Gallimard, revue *L'Infini* 89, 128 p., 14,50 €, ISBN 2-07077-318-3.]

- 1988 : avec *L'Art poétic'*, Olivier Cadiot faisait irruption dans la littérature française. Deux numéros de la *Revue de littérature générale*, conçue avec Pierre Alferi, firent également date (1995 et 1996). C'était l'époque des *Noces d'or* de Jean-Patrick Manchette avec le « code Stéphane » (Mallarmé)... Depuis, dans un champ littéraire dominé par la Restauration et le Spectacle, Olivier Cadiot n'a cessé de se déplacer en nouant d'autres alliances, avec des musiciens classiques (Dusapin) ou rock (Burger ou Bashung) et du côté du théâtre (mise

en scène de ses romans par Ludovic Lagarde et Gilles Grand, avec Laurent Poitrenaux, récemment à Avignon à l'été 2004 avec *Oui c'est pour un très jeune homme* de Gertrude Stein : Pierre Alferi est passé, lui, au cinéma (plasticien). Le livre de Michel Gauthier, qui vient du monde de l'art contemporain, est le premier livre sur Olivier Cadiot : décryptage du *Retour définitif et durable de l'être aimé* (2002), « objet littéraire non identifié », comme comédie du remariage entre poésie et roman — c'est la poésie l'être aimé, « la poésie, art de la mémoire de la prose ». Gauthier remonte au romantisme allemand et analyse les stratégies de Robison bricoleur de Cadiot (ses usages de Dostoïevski, Miller, Eichendorff, Dickens ou Cadiot, et du cinéma). Sur Olivier Cadiot, le premier à écrire fut sûrement Christian Prigent dans *Ceux qui merdrent* (1991), bien avant Marc Alizart (dans sa revue *M.U.L.*), Anna Boschetti, et aujourd'hui, donc, Michel Gauthier : son quatrième recueil d'essais ordonne des « scènes de la vie en rythme, en prose : Sade, Jarry, Gadda, en langues : Zanzotto, Pastior, Brisset, Biely, Novarina, civique : la pornographie, le FN, le 11 septembre ». Il n'est pas impossible de lire chez Prigent une interrogation « telquelienne » maintenue sur la « révolution du langage poétique » (Kristeva). Michel Gauthier, de son côté, montre qu'Olivier Cadiot n'ignore rien de *Paradis* (1978). Depuis quelques années, Philippe Sollers, dans une ligne romantique allemande (Novalis-Heidegger), insiste polémiquement sur la « poésie » de son principal livre — dont il ne cesse depuis de gérer figurativement la matière condensée, concentrée... À l'heure ou le Sollers exotérique publiée, façon Paul Morand, un *Dictionnaire amoureux de Venise* chez Plon, directeur de *L'Infini*, il consacre la dernière livraison de sa revue tout entière à un essai sur *Paradis* dû à une universitaire de l'Illinois (qui a déjà publié *La Clôture narrative* chez Corti). Là encore, un décryptage du volume à partir de la trinité Dante-Rimbaud-Joyce.

J.-P. S.

GODARD Henri

Giono. Le roman, un divertissement de roi

[Gallimard, coll. « Découvertes », 128 p., 11,60 €, ISBN: 2-07-031543-6.]

- Cette remarquable présentation de Jean Giono évoque les parents de l'écrivain (notamment la figure, si importante pour lui, de son père), l'expérience de la guerre de 1914-18, ses premiers livres, l'amitié inattendue d'André Gide. Henri Godard rappelle que, contrairement à un malentendu tenace, Giono a revendiqué « pour territoire de son œuvre, non la Provence mais un "Sud imaginaire" analogue à celui qu'avait créé Faulkner à partir des lieux et des mœurs du Mississippi ». À partir de 1935, c'est l'expérience du Contadour puis l'engagement pacifiste. Injustement soupçonné de collaboration, Giono sera incarcéré en septembre 1944 et libéré à la fin de janvier 1945. Henri Godard parle longuement de l'extraordinaire « cycle du Hussard » qui occupera Giono pendant une douzaine d'années, de 1945 à 1957 environ. L'importance qu'eut pour Giono l'Italie — ses paysages, son histoire, Machiavel — est clairement signalée, de même que sa fascination pour les « passions noires de l'homme » (voir *Un roi sans divertissement* ou *Les Âmes fortes*) et son intérêt pour le cinéma. On admirera les photos en noir et blanc illustrant l'ouvrage, tout particulièrement, dans les premières pages, Giono en chemise blanche trempant sa plume dans un encrier ; plus loin, Giono avec sa fille Sylvie encore bébé, ou Giono marchant à côté de sa mère âgée qu'il recoiffe d'un geste plein de tendresse.

F. S.-C.

SIMON Yves

Lou Andreas-Salomé

[Mengès, coll. « Destins », 192 p., 25 €, ISBN: 2-8562-0443-0.]

- Cette biographie n'apporte pas de révélations fracassantes sur l'existence de cette femme peu ordinaire qui s'est insinuée dans l'histoire des idées à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. L'auteur a plutôt souhaité mettre l'accent sur son

étrange propension à n'avoir pour amis et pour amants que des hommes d'exception — Paul Rée, Friedrich Nietzsche, Rainer Maria Rilke, avec qui elle eut une liaison passionnée mais aussi frustrante pour le jeune poète pragois — et sur sa vie intellectuelle, qui dérive essentiellement de cette expérience. Tout chez elle est placé à l'enseigne de l'insolite. Cette fille de général russe quitte Saint-Petersbourg pour s'éloigner de son précepteur, le pasteur Hendrik Gillot, qui est tombé éperdument amoureux d'elle. Elle part à Zurich avec sa mère et voyage à Rome, où elle fait la connaissance du philosophe Paul Rée, qui lui présente Nietzsche (ce dernier est en train d'écrire *Le Gai Savoir*). Ils forment un étrange mariage à trois et elle partage un appartement avec Paul Rée à Berlin. Mais, contre toute attente, elle épouse Friedrich-Carl Andreas, un savant bien plus âgé qu'elle, à condition que le mariage ne soit pas consommé ! Elle a déjà commencé à publier des livres — le premier, *Une lutte pour dieu* obtenant un certain succès. Il sera suivi par un roman, *Ruth*, et par un essai sur Nietzsche en 1894. Femme libre, Lou a des amants, à commencer par le député socialiste viennois Georges Ledebour. Mais c'est Rilke qui va tenir une place déterminante dans sa vie affective à partir de 1897. Elle effectue un voyage avec lui en 1899 (ils y rencontrent Tolstoï). Mais, lors d'une seconde période, elle rejoint sa famille en Finlande et laisse seul l'auteur du *Livre des heures* dans l'ancienne capitale des tsars. Leurs relations se détériorent. Rilke décide de se marier. Quant à Lou, elle prend un jeune médecin pour amant. En 1911, sa vie connaît un tournant décisif : elle est présente à la réunion de l'Association psychanalytique internationale à Weimar et demande à Freud de l'accepter comme « élève ». C'est ainsi qu'elle devient psychanalyste à son tour et exerce dans sa maison de Göttingen. Quand le parti nazi prend le pouvoir, elle ne bouge pas. Elle adhère même à l'Association des écrivains du Reich. Elle va jusqu'à écrire *Mon adhésion à l'Allemagne d'aujourd'hui*, qu'elle décide de ne pas publier au dernier moment. C'est une fin triste pour une femme aussi indépendante d'esprit. Cette biographie se lit

... comme un roman. Bien illustrée, elle respecte l'essentiel de ce qui fait de Lou Andreas-Salomé une femme si singulière.
G.-G. L.

TANNERY Claude

L'Héritage spirituel de Malraux

[Arléa, 111 p., 15 €, ISBN : 2-86959-682-0.]

- Vingt ans après son *Malraux, l'agnostique absolu* (Gallimard, 1985), Claude Tannery nous propose cette nouvelle réflexion sur l'œuvre et la pensée de Malraux. Une réflexion très personnelle qui, prévient d'emblée l'auteur, « s'intéresse aux interrogations spirituelles de Malraux et n'aborde pas d'autres aspects de sa pensée ». Le chapitre intitulé « La vie, aussi forte que les ténèbres et aussi forte que la mort » (une citation des *Noyers de l'Altenburg*) met l'accent sur un aspect capital et trop souvent négligé de l'œuvre de Malraux. Claude Tannery a raison d'affirmer que « la vie et l'œuvre de Malraux ont été consacrés à l'approfondissement du mystère de la vie » et que « tous ses romans, sauf un, se terminent par un hymne à la vie ». Dans le chapitre suivant, l'auteur écrit qu'en 1965, Malraux remit en cause sa conception de l'art comme « antidestin ». Plusieurs citations, fort bien choisies, étayaient son interprétation — qui peut cependant laisser perplexe. Il est bien vrai que Malraux a écrit : « L'art ne légitime ni le destin ni la mort », mais il écrira encore dans *L'Intemporel*, donc après 1965 : « L'art est un antidestin ». Dans *Le Miroir des limbes*, il précisera : « Il le restera tant que durera cette civilisation ». Est-ce à dire que dans son esprit il ne l'était déjà plus ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, Claude Tannery a raison d'ajouter qu'aux yeux de Malraux, la survie et la présence des œuvres d'art étaient devenues « interrogatives ». Il rappelle et souligne l'importance du thème de l'« aléatoire » sur lequel Malraux a réfléchi dans *L'Homme précaire*, son dernier livre. Enfin, dans le chapitre qu'il intitule « L'étonnement », Claude Tannery qualifie d'apocryphe le « trop célèbre aphorisme » attribué à Malraux (« Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas. »). Sa mise au point sur ce sujet est particulièrement opportune. Singulier, stimulant, cet *Héritage spirituel*

apparaît comme une synthèse et un approfondissement de *Malraux, l'agnostique absolu*, et comme un nouveau témoignage de la fécondité de l'œuvre d'André Malraux. L'essai de Claude Tannery est suivi d'un entretien qu'il eut avec l'écrivain (dont l'on croirait entendre la voix) en janvier 1972.
F. S.-C.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sélection de Yann DIENER, Thierry GUICHARD, Louise L. LAMBRICHS, Aurélien MASSON, Laure MURAT et Jean-Pierre SALGAS

Pierre Jean-Jouve, psychanalyste et écrivain ?

[Revue *Europe*, n° 907-908, nov.-déc. 2004, 332 p., 18,30 €, ISBN : 2-91081-487-4.]

- Le poète Pierre Jean-Jouve était particulièrement concerné par la psychanalyse. Il était marié à une pionnière de la psychanalyse en France, Blanche Reverchon-Jouve, qui avait fait la première traduction des *Trois essais sur la sexualité* de Freud. En lui racontant des cures, elle alimentait les poèmes de Jouve, lequel participait ainsi à la diffusion des concepts freudiens. Dans *Hécate*, publié la même année que *Nadja* d'André Breton, Jouve décrit le cas d'une femme dépressive qu'il nomme Catherine Crachat. Trois ans plus tard, dans *Vagadu*, Jouve envoie la même héroïne sur un divan. C'est aussi parce que Jouve est un des rares poètes à évoquer directement sa sexualité que son œuvre devient inséparable de la psychanalyse. Tout en se démarquant des surréalistes, Jouve a tenté de saisir poétiquement les thèmes de l'expérience analytique : l'inconscient, la libido, la faute, la mort, les symboles. La revue *Europe*, « revue littéraire mensuelle », produit ici un riche recueil d'études et de témoignages sur Jouve. À noter la contribution de Christiane Blot-Labarrère, qui croise les destins de Jouve et de Pasolini, et qui montre leur cruelle actualité. Le deuxième dossier de cette livraison de la revue *Europe* est consacré à la question : « Psychanalyste et écrivain ? », avec des contributions de psychanalystes de divers horizons institutionnels, comme Henry Bauchau, Jean-Pierre Winter ou Jacqueline Rousseau-

Dujardin, ou encore Pierre Bayard, lequel affirme qu'il n'est pas plus utile d'appliquer la littérature à la psychanalyse que d'appliquer la psychanalyse à la littérature.

Y. D.

ANCORRE Delphine

Pistaches

[Le Passage, 83 p., 12 €, ISBN : 2-84742-060-6.]

- On aimerait citer chaque passage de ce petit livre jubilatoire. Le premier donne le ton : « Le feu cherche parfois à vous rendre visite. Voici quelques tuyaux pour l'éconduire : 1- Le feu frappe à la porte. Vous le reconnaîtrez sans mal : six petits coups sourds et réguliers. C'est simple : ne répondez pas. En général il fait demi-tour, ou essaie la porte à côté. » Au dixième et dernier « tuyau », les choses se sont évidemment compliquées, car lorsque le feu a une idée en tête, il ne la lâche pas comme ça : « 10- Le feu, dans un suprême effort, a dominé son trouble. Le voilà qui repart de plus belle, il charge dans tous les coins. Plus qu'une seule chose à faire : le prendre de vitesse. Allongez-vous par terre et faites le mort. Le feu vous croit dans l'autre monde et n'a donc plus aucune raison de faire le feu. Il reballe toutes ses flammes et s'en va satisfait. Vous pouvez alors retirer la casserole qui vous tenait lieu de casque de pompier. » On l'aura compris, voici donc un livre essentiel, riche en conseils pratiques et vues philosophiques pour vous aider à traverser la vie. Vous apprendrez ainsi que l'escargot n'attend pas grand-chose des progrès de l'informatique (ce qui ne doit pas être le cas de la souris), comment réussir un beau bronzage nocturne ou un Noël avec sapin finlandais — que vous pourrez fêter autour d'un sanglier au genièvre dont l'auteur nous livre la recette. Le tout entrelardé de petites annonces savoureuses et utiles, d'éclairages sur l'usage du mot « couple » et les errements du genre, sans compter les exercices de calcul et les versions actualisées de « La cigale et la fourmi » ou « Le corbeau et le renard », par un surprenant retour aux sources de La Fontaine. Brillant, ce livre est surtout d'une efficacité déconcertante dans tous les

moments de la journée. Ouvrez-le à n'importe quelle page, lisez un petit chapitre et vous sentirez à quel point se vérifie cet adage de Delphine Ancorre : « La pesanteur aspire à trois minutes de relâche. » La quatrième de couverture nous indique seulement que Delphine Ancorre a tenu la rubrique mots croisés de *L'Écho du Val* (le talent diabolique qu'elle déploie dans cet exercice éclate d'ailleurs à la dernière page du livre) et qu'elle tient désormais la barre de *L'Éclaircur solognot*. À quand le prochain opus de cette courriériste trop méconnue, dont le patronyme, par homophonie, nous laisse cependant quelque espoir ?

L. M.

BOUILLAGUET Annick

et ROGERS Brian G. (dir.)

Dictionnaire Marcel Proust

[Honoré Champion, 1098 p., 100 €, ISBN : 2-7453-0956-0.]

- Si Marcel Proust ne marqua jamais de prédilection particulière pour les dictionnaires, il n'était pas hostile à l'idée qu'existât un jour un dictionnaire des personnages de la *Recherche*. Celui que nous offrent aujourd'hui les éditions Champion est bien mieux que cela : un voyage à travers l'univers proustien, ses concepts-clés, ses lieux, ses sources d'inspiration et ses personnages totémiques bien sûr, réels ou fictifs, qui condense tout le savoir scientifique actuel sur l'œuvre du romancier, d'« À la recherche du temps perdu », heureux choix pour une première entrée, à « Zola (Émile) » qui ferme le bal. Magnifiquement édité, cet ouvrage désormais indispensable réserve des surprises : on découvre avec profit des entrées inattendues, comme « Digestion », « Erreur » ou « Lune », quand des thèmes canoniques où l'on espérait une synthèse dynamique (comme « Snobisme » ou « Homosexualité », divisée en « féminine » et « masculine ») déçoivent un peu. Parmi les points forts, l'histoire si complexe de l'élaboration de la *Recherche* (de « cahiers » en « placards » et de « paperoles » en « béquets » — ce dernier terme n'ayant curieusement pas d'entrée) et de ses différentes éditions bénéficie de la simplicité d'emploi de cet ouvrage, qui autorise enfin une vision claire et condensée du problème. Par ailleurs,

... les titres des articles de Proust en revues sont recensés, ce qui ménage de petites découvertes comme « Éphémère efficacité du chagrin » logée entre « Enquête » et « Ephrussi (Charles) ». Les points faibles sont ceux, inévitables, de n'importe quel dictionnaire : on pourra toujours regretter telle absence ou pointer de petites contradictions, comme sur « Paperoles » : « Il faut l'écrire avec un seul l comme faisait Proust », annonce ladite entrée ; quant à celle de « Albaret (Céleste) », on apprend que Proust n'a jamais employé ce terme... Mis à part ces remarques négligeables, reste que ce dictionnaire brasse une quantité d'informations souvent inaccessibles, ce qui en fait un outil à la fois efficace et d'une lecture passionnante grâce au système conventionnel des renvois, qui permet au lecteur, néophyte ou spécialisé, de rebondir sans fin dans ce labyrinthe interactif.

L. M.

GRAN Iegor

Jeanne d'Arc fait tic-tac

[POL, 341 p., 21 €, ISBN : 2-84682-051-1.]

- Tout jeune, Wolf passait déjà ses journées et ses soirées au café du village à écouter les histoires extraordinaires d'Oncle Guillaume. Le vieux savait si bien parler de *Là-bas*, ce grand pays-continent qui fait face à la France, cette nation belliqueuse et vorace qui ne cherche qu'à avaler les cultures et les civilisations qui l'entourent. Il évoquait brillamment le peuple des dollars et leurs inventions insidieuses : le remplaceur qui change les mots français en équivalents anglais, ou encore ces chaussures de sport qui vous lobotomisent par le bas et vous conduisent tout droit au fast-food rouge et or, sans oublier les lunettes magiques qui projettent, sur le front de ceux que vous observez, le montant de leurs revenus annuels. Bien sûr, à force de se faire peur, bercé de légendes paranoïaques, ce qui doit arriver arrive : la France déclare la guerre aux États-Unis. Wolf et une bande de soldats partent libérer les Américains de l'emprise du dollar et débarquent sur la pointe sud de la Floride... Iegor Gran est un écrivain poil à gratter qui manie la polémique avec humour et loufoquerie. Distingué avec *Spécimen*

mâle, qui s'interrogeait sur les rapports de sexe à travers le tableau d'un Paris d'où les femmes auraient soudainement disparu, puis avec *ONG!*, qui traitait du phénomène humanitaire avec une grille de lecture marketing, Gran s'amuse ici à décrire notre relation amour-haine avec l'Amérique. La première partie du livre rassemble les fameuses histoires d'Oncle Guillaume, des petites paraboles drolatiques qui touchent juste et illustrent parfaitement l'hégémonie culturelle et économique américaine mais également les chimères paranoïaques de l'inconscient français. Le portrait de ces Français aigris et inquiets, repliés sur eux-mêmes, n'est guère reluisant. Chacun en prend ici pour son compte et le débarquement des Français en terre ennemie ressemble plus aux péripéties de Tartarin de Tarascon qu'à l'opération Overlord. Servi par une langue nerveuse, pleine de trouvailles, d'images inattendues et poétiques (comme ce verre qui s'échappe de la main d'un serveur et décide de se suicider sur le carrelage), *Jeanne d'Arc fait tic-tac* est un livre féroce et caustique qui risque de faire parler de lui...

A. M.

LARTIGUE Pierre

Rose Sélavy, et caetera

[Le Passage, 168 p., 16 €,

ISBN : 2-84742-043-6.]

- Construit par échos, par enchaînements et associations, ce petit livre au titre intrigant procède, métaphoriquement parlant, comme dans la ritournelle : « Marabout, bout de ficelle, selle de cheval, cheval de trait, etc. » — ce qu'en poésie, on nomme « vers fraternisés ». Un nom, une image, une musique, et les idées, les impressions s'emboîtent, comme liées par un fil de la Vierge, ténu et invisible, encerclant trois figures que Pierre Lartigue, poète, essayiste et romancier, aime à imaginer ensemble : Robert Desnos, Marcel Duchamp et John Cage. Bien mieux qu'un exercice d'hommage, ce livre parvient à nous introduire dans un rêve littéraire éveillé où Desnos croise Nerval rue Saint-Martin, où l'on traverse le *Grand Verre* en passant de l'autre côté du miroir, où l'on comprend le rôle de la botanique, du silence et de Joyce

chez John Cage, dans un livre où les lieux, les figures et les lectures se répondent. Exercice poétique donc, que l'on suit comme au fil de l'eau et à celui d'une plume lumineuse et économe qui ne dissocie jamais la littérature de la « vraie vie », le destin des poètes de celui de leurs lecteurs. Ce faisant, Pierre Lartigue fait aussi office de voyant et de passeur, comme en témoigne ce passage : « Chaque soir, j'allais chercher mes filles à l'autre extrémité de la ville [Compiègne] et je patientais devant la grille du lycée, avec un livre. Je me souviens que c'était, ce soir-là, *Picardie*, de Pierre Mac Orlan. Un homme s'approcha. Il connaissait Mac Orlan et cela l'amusait de me voir lire debout. Il ajouta en riant qu'il avait également connu Robert Desnos, au camp, et qu'il gardait de lui des manuscrits. [...] Une heure plus tard, nous étions chez lui, à Pronleroy, dans un château dont on avait déménagé les meubles. Il me montra son trésor. » Pierre Lartigue montra ces textes à Aragon et publia deux poèmes inédits dans *Les Lettres françaises*. Il n'y a pas de hasard. Ajoutons que, dans sa clairvoyance, le jury du Petit Gaillon a récemment couronné ce livre.

L. M.

MODIANO Patrick

Un pedigree

[Gallimard, 122 p., 12,90 €, ISBN : 2-07-077333-7.]

NEMIROVSKY Irène

Suite française

[Denoël, 430 p., 22 €, ISBN : 2-207-25645-6.]

- « Je me souviens » de Patrick Modiano : de *La Place de l'étoile* (en 1968) à *Dora Bruder*, il est l'auteur d'une grande œuvre sans « grand livre », d'une boucle qui mit vingt ans à (ne pas) se boucler (vivement la Pléiade qui donnera la mesure de cette autre *Recherche*). *Un pedigree* marque un nouveau départ après trois livres de transition. Sous un titre qui évoque Georges Simenon, Modiano, « né le 30 juillet 1945 à Boulogne-Billancourt », qui a perdu son frère Rudy en février 1957, nous donne ses *Mots*, aux antipodes de ceux de Sartre : « Les périodes de haute turbulence provoquent souvent des rencontres hasardeuses, si bien que je ne

me suis jamais senti un fils légitime, encore moins un héritier [...] Je suis un chien qui fait semblant d'avoir un pedigree. » Les vingt et une premières années d'« une vie qui n'était pas la mienne » (laquelle commence avec l'écriture). Forme élue : des effets de réel agglutinés, agglomérés, accélérés (de plus en plus) à la manière d'un *flip-book* où l'on retrouve toute la matière de l'œuvre. De ces « détails », Jacques Roubaud fait « peréquieusement » la liste dans *Les Inrockuptibles* du 5 janvier — par rubriques (son papier est la meilleure critique du livre) : pays, gares, villes, plages, villages, hôtels, noms connus, inconnus, reconnus, ramassés, exhumés, exhibés, livres lus, non lus, ouverts, fermés, oubliés, retrouvés, pièces, films, rues. Quelques repères dans ces sables mouvants : « la fausse Mylène Demongeot », maîtresse du père, et l'adresse « 15 quai de Conti ». Et, de temps à autre, un clignotant que je dirai *lazaréen* : « L'Affiche rouge », « Georges Mandel », « notre Joseph Roth »... Patrick Modiano, en effet, ou l'écrivain *lazaréen* (Jean Cayrol) par excellence, qui, il y a quelques années, écrivait que, comme naguère à l'état civil, l'écrivain doit se mesurer au *Mémorial de la déportation des juifs de France* de Serge Klarsfeld. Pour mesurer son écart de fond, on peut lire (se forcer à lire) le téléroman de Pierre Assouline *Lutetia*, publié à l'occasion des commémorations du soixantième anniversaire de la libération d'Auschwitz, farci comme il se doit de personnages « modianesques »... « Je découvre à treize ans les images des camps d'extermination », écrit Patrick Modiano. Le mémorial de Serge Klarsfeld est désormais inscrit dans la pierre rue Geoffroy-L'Asnier à Paris, à l'occasion de celles-ci. C'est l'occasion de redire la divine surprise du prix Renaudot 2004 : Irène Nemirovsky (1903-1942) pour *Suite française* (deux des cinq parties envisagées lors de sa déportation, un manuscrit préservé par sa fille). La dislocation de la France de 1940 racontée en temps réel dans une écriture que cette dislocation a rendue impossible... Par un écrivain alors célèbre d'origine russe blanche et juive, qui donc revient ; on trouve de nouveau en librairie : *David Golder* (1929), *Le Bal* (1929), *Les Mouches d'automne* (1931), *L'Affaire Courilof* (1933)

... chez Grasset, *Le Vin de solitude*, *Les Chiens et loups* (1940), *La Vie de Tchekhov* (1946) chez Albin Michel. Stock publie des nouvelles écrites pour des magazines : *Dimanche et autres nouvelles* et remet en vente le livre de sa fille, Elisabeth Gilles : *Le Mirador*. En mars, une biographie d'Irène Nemirovsky par Jonathan Weiss sort aux éditions du Félin. « Mon Dieu ! Que me fait ce pays ? », écrivait-elle dans son carnet quelques mois avant d'être arrêtée, puis assassinée.

J.-P. S.

PROUST Marcel

Lettres

[Plon, 1355 p., 35 €, ISBN : 2-259-18505-3.]

- Beaucoup prétendent avoir lu *À la recherche du temps perdu*. Mais moins nombreux sont ceux qui auraient le front de déclarer avoir lu dans son intégralité la *Correspondance* de Proust — 21 forts volumes, édités par Philip Kolb, qui estimait, au terme d'une enquête qui dura toute sa vie, avoir réuni environ un vingtième des lettres que Proust avait dû écrire... De cette édition canonique, certains volumes sont épuisés et ne seront sans doute jamais réimprimés — reconnaissons que seuls quelques proustiens acharnés (dont je suis) le regrettent. L'anthologie de 627 lettres aujourd'hui présentée par Françoise Leriche, qui fut l'assistante de Kolb, offre ainsi de multiples avantages : moins encombrante (malgré l'épaisseur intimidante du volume), elle propose surtout une sélection rigoureuse et équilibrée qui autorise — on serait tenté de dire : enfin — une « vision globale » de la personnalité de Proust, de ses rapports à autrui et de ses idées-force sur la littérature. Ajoutons que ce volume ne se contente pas de reprendre le travail de Kolb : de nombreuses lettres bénéficient d'attributions ou de datations plus précises, d'autres sont complétées par des passages retrouvés ou entièrement inédites, l'ensemble étant encadré par une introduction éclairante et des notices biographiques des correspondants. De ce travail titanesque, Marcel Proust, on en conviendra, ne ressort pas grandi : flagorneur, misogynne, hypocondriaque, obsédé par ses « matières » (ses scelles), hypocrite, intéressé... Les lettres à « Binibuls »

(Reynaldo Hahn), son amant, et à quelques autres parviennent néanmoins à donner un autre éclairage sur un personnage dont la tendresse et l'humour sont aussi proverbiaux. Mais là n'est sans doute pas l'essentiel : Marcel Proust nous a suffisamment appris à ne pas confondre l'auteur et le narrateur, le personnage et son modèle (il faut à cet égard se reporter à la lettre à Laure Hayman pour mesurer les contorsions de Proust destinées à la convaincre qu'elle « n'est pas » Odette de Crécy, comme la comtesse Greffulhe « n'est pas » la duchesse de Guermantes ou Robert de Montesquiou, Charlus). Car ce que l'on trouvera dans ce volume, mieux qu'un portrait psychologique, c'est une introduction aux coulisses de la création, une formidable contribution à l'histoire littéraire et à la genèse, la gestation d'une des plus grandes œuvres du xx^e siècle. Et comme une critique assoit toujours la légitimité d'un éloge, attribuons un mauvais point — à l'éditeur seulement : un tel ouvrage méritait mieux que de la mauvaise colle, qui oblige à mille précautions pour que, le livre ouvert, les pages ne se détachent.

L. M.

ROBERT-GUÉDON Danielle

Les Vivants, les morts et les marins

[Joca Seria, 117 p., 13 €,

ISBN : 2-84809-041-3.]

- Il y a quelque chose de musical, dans ce récit autobiographique, qui prend, dans ses méandres, le deuil de chers disparus et le sème, comme cendres, au gré des voyages. Venue à Lisbonne chercher « une explication aux titres vertigineux qu'António Lobo Antunes donne à ses livres », la narratrice y apprend l'alphabet géographique du port nostalgique, rencontre un António qui n'est pas l'écrivain, mais un Nantais comme elle, qui aime la pénombre et les cabarets où des chanteurs de fado pleurent la nuit. Elle le suit dans la ténèbre lisboète sans que ni elle ni lui n'abandonnent la dépouille de leurs solitudes. C'est qu'elle porte en elle des deuils qui feraient de ses voyages des dérives longues, s'il n'y avait pas la littérature, l'amour des livres et cette célébration, qui s'écrit ici, de ceux qui

ne sont plus. Danielle Robert-Guédon évoque la figure de l'écrivain et artiste Bernard Lamarche-Vadel auquel elle avait consacré, avant qu'il ne se suicide, son premier roman, *Le Désespoir du singe* (Balland, 1997).

Elle revient sur la disparition d'un prince des bars, le photographe Magdi Senadji, dont la mémoire la conduit de Paris à Prague. Et enfin le souvenir d'Anne, disparue alors que la romancière se trouvait à Rio, comme si les ports, Nantes, Lisbonne et Rio ouvraient leurs eaux au monde des morts. Il y a trois sortes d'hommes, disait Platon, « les vivants, les morts et ceux qui vont sur l'eau ».

Danielle Robert-Guédon invente ici une manière tendre de réunir, sous son encre, les uns, les autres, et nous avec eux.

T. G.

VIOLET Lydie et DESPLÉCHIN Marie

La Vie sauve

[Le Seuil, 130 p., 12 €, ISBN : 2-02-079450-0.]

- À première vue, on pourrait penser que l'une — l'écrivain Marie Despléchin — a prêté sa plume à l'autre — Lydie Violet — pour raconter son histoire: celle d'une jeune femme de quarante ans dont brusquement la vie bascule à cause d'une tumeur cérébrale aussi rare qu'incurable. Ce serait compter sans les ambiguïtés de l'écriture, sans la finesse et la générosité de l'une et de l'autre, sans l'histoire même du projet, né d'une proposition de Marie — proposition aussi spontanée qu'aventureuse. Qui est le « je » qui parle ici? Lydie? Marie? Un « nous » déguisé, les représentant toutes deux? Ou ni l'une ni l'autre — mais alors, qui? La romancière, pas tout à fait dupe, joue le jeu à cœur ouvert. Fiction ou réalité? Elle ne sait trop — peut-être tout simplement l'essence même de la fiction, qui donne sens au réel pour le faire parler vrai. Étrange et belle chimère que ce texte, où l'on reconnaît le ton Despléchin et la voix de Lydie et où, avec un art de la formule qui parfois fait sourire, parfois fait monter les larmes aux yeux, elles racontent le trajet de Lydie après le coup de tonnerre de la première crise révélatrice, sa rage de savoir et de vivre pleinement, sa rage d'aimer aussi, envers et contre tout, malgré le temps peu

de chagrin. En partage et lisibles à tous les coins de phrase, elles ont la pudeur et l'humour, et font le choix de ne pas tout dire, pas tout de l'horreur — ni celle des traitements, ni celle des autres, de la société qui exclut, de l'administration qui vous enterre avant l'heure —, mais il suffit d'un peu d'expérience et d'imagination pour entendre. *La Vie sauve* se lit d'un trait, comme Lydie boit la vie, funambule, tête haute, entre rire et larmes.

L. L. L.

POÉSIE

Sélection de Marc BLANCHET, LOUISE L. LAMBRICHS, Yves DI MANO et François de SAINT-CHÉRON

Fin n° 20

[Pierre Brullé éditeur, 72 p., 12 €, ISBN : 2-913274-35-8.]

- Fondée en 1999 par le poète et romancier Jean Daive, publiée par la galerie Pierre Brullé à raison de trois ou quatre livraisons par an, la revue *Fin* témoigne d'une démarche aussi rigoureuse qu'atypique dans le paysage présent. Ouverte aux arts plastiques (chaque numéro accueille un artiste différent), elle reproduit avec une sobriété revendiquée travaux et entretiens. La volonté de montrer des « chantiers » d'écriture est tout aussi manifeste: on a ainsi pu y découvrir en fac-similé des manuscrits de Roger Giroux ou d'Anne-Marie Albiach, des extraits du « Daybook » de George Oppen, des portraits de Danielle Collobert (et de Marcel Duchamp)... Quant aux poètes publiés par la revue, ils forment une phalange étroite mais d'une indéniable homogénéité. Certains se retrouvaient déjà dans les années 1970 sous la bannière d'Orange Export Ltd, tels Alain Veinstein et Claude Royet-Journoud (qui publie en « feuilleton » dans *Fin* les pages détachées d'un livre en cours), ou sont simplement de passage, comme Jacques Roubaud ou Philippe Beck; d'autres enfin sont presque inconnus, à l'image de Dominique Rouche ou de Jean-Luc Caizergues. Mais tous travaillent avec des armes diverses à une fin similaire: la résolution d'une « énigme » dont l'écriture serait l'objet, à travers une manière

... d'enquête, criminelle et formelle. Plusieurs longs entretiens, au fil des numéros, et une chronique régulière de Francis Cohen nous livrent ainsi les pièces d'un dossier qu'il faudra bien rouvrir un jour et constituent en tout cas un document de première main sur cette conception exigeante du poème contemporain. Le dernier numéro en date est à la fois très représentatif de la « ligne » esthétique de la revue — et d'une vraie diversité. On peut y découvrir (par ordre d'apparition) des haïkus concrets de Jean-François Bory, des poèmes troublants de Marie-Louise Chapelle (dont *Fin* nous a fait découvrir le travail), des photos (par Jean Daive) du peintre Rémy Zaugg dans son atelier, une suite inédite de Charles Racine, poète mort à Zurich en 1995, un extrait de la collaboration en cours entre Franck André Jamme et Virgile Novarina, deux lettres de Bettina von Arnim à Katherine von Günderode, quelques reproductions de Langlands & Bell et, enfin, avant la « Chronique du carré », un poème manuscrit de Pierre Reverdy reproduit en fac-similé qui pourrait servir d'emblème à la revue — et au projet de son directeur, qui a réussi à en faire une partie intégrante de son œuvre : paysage mental en filigrane du travail d'autrui et cherchant à éclairer la part de nuit d'où le poème émerge, comme « tout ce qui vit ailleurs/Immuable et trop réel dans la matière », ainsi que l'inscrit ici Reverdy lui-même.

Y. d. M.

AYRES Didier

Le Livre du double hiver

[Arfuyen, 107 p., 13,50 €,

ISBN : 2-84590-058-9.]

- On sent de recueil en recueil la sensibilité du poète Didier Ayres gagner en maturité, en finesse et en personnalité. Après *Nous* (William Blake and co) et *Comme un jour accompli* (Arfuyen), voici chez ce même éditeur un opus plus volumineux qui confirme une nature à l'inspiration mystique déployant davantage de formes, de visions et de respirations. C'est la richesse de Didier Ayres auquel on reprochera peut-être quelques formules trop empruntées de philosophie, qui font perdre de la spontanéité à son écriture,

comme s'il avait encore besoin d'une certaine sécurité et n'avait pas encore totalement nu dans ses « inventions » (le titre du livre, « vin obscur de ce néant », « dans le mitan de solitude », pour citer trois exemples que j'exprime ici avec la plus grande nuance).

Le Livre du double hiver rassemble stances, odes brèves, chuchotements et écriture aphoristique. Aucun aspect sentencieux : Didier Ayres fait l'expérience sincère d'un émerveillement qui le rapproche des mystiques flamands, de poètes comme Rilke, Novalis et, plus près de nous, Guez Ricord ou Jean-Pierre Duprey : bref, des grands. Avec un émerveillement et, surtout, un amour dont ce poète fait preuve dans son approche du monde et dont il est à la fois l'objet et la victime. Si une vérité agit ici, c'est celle d'une authentique souffrance : « Ton visage est notre feuillée/amoureux en quoi ton visage/tu es inépuisée au regard/laisse-moi attraper l'esprit/fille de dimanche », ou : « L'abîme de cette chose/comme amour à la robe/je tremble à ce passage ». À ces épisodes brefs d'une passion du monde se mêlent d'autres élans, comme ce début enivrant de poème : « J'ai besoin de cette fleur brûlante/un soleil gisant au-dedans de mon esprit/Je suis bercé comme un cheval d'or qui tombe au milieu des fleurs éternelles de cette inquiétude/je meurs donc deux fois/ penché au seuil d'ombre/ j'avais grande nudité/ je prenais là la barque d'origine [...] ». Ne cesse de respirer dans ces pages une sensualité que le monde consent de partager avec celui que le poème a élu : « Été oiseau brûlant/et encore de hautes herbes rouges/rossignol été de la chambre/dans la nue demeure/comme enfant de la demeure/jeune aimée de l'âme d'aimer/abeille au milieu de l'amoureux. »

M. B.

BÉNÉZET Mathieu

Médée

[Flammarion, 88 p., 15 €,

ISBN : 2-0806-8780-8.]

- Quoi de plus terrible qu'une mère mettant fin aux jours de ses enfants ? La tension induite par cette situation et le conflit intime poignant qu'elle présuppose sont pour beaucoup dans l'éternelle jeunesse de la pièce

d'Euripide, *Médée*. Ce drame magnifique est aussi une inépuisable source d'inspiration pour les auteurs ; Mathieu Bénézet se réapproprie ainsi le texte pour en livrer une vision personnelle et déchirée, où la réécriture ne se confond pourtant pas avec l'anachronisme ou la provocation facile. La dureté de la parole, l'importance des enjeux qu'elle véhicule font de *Médée* une œuvre propre à rejoindre l'Intemporel.

Vdp

CLUNY Claude Michel

L'Autre Visage

[La Différence, 79 p., 13 €, ISBN : 2-7291-1523-4.]

- Nous avons à plusieurs reprises parlé en ces pages de l'œuvre poétique de Claude Michel Cluny, auquel la Chaire de littérature comparée de la Sorbonne consacra prochainement un colloque. Parallèlement à la publication en cours de plusieurs tomes de son Journal (*L'Invention du temps*), son éditeur, La Différence, publie un nouveau recueil de poèmes : *L'Autre Visage*, composé de trois parties. *Prête-moi ton visage que j'apprenne à voir* nous offre une première partie méditative où les vers de Cluny agissent en échos et correspondances subtiles : « Comment innocenter notre faute de vivre/ sinon par le scandale/de l'introuvable bonheur/: fragile aurore dans les décombres?// Il restera quelque temps pour personne/ statues et profils brisés au sol/tessons et certitudes non répertoriés/Nos ombres disparues, vous : Amyntas/Charmide?/ pourraient là sans masque se reconnaître/ haleine du vent chimères d'orages// À mesure que les lampes s'allument/ célébrant l'éradication de la race/toute la jeunesse mourant ensemble/du même souffle que les dieux/enfin/Nos visages s'effacent/L'absence aura transfiguré la Nuit. » Le deuxième temps de ce livre : *Nous, indignes élèves de Thot*, regarde vers le monde égyptien et porte en mémoire le passé jusqu'à atteindre dans sa prose fluide une troublante atemporalité, entre apprentissage et avenir : « La jeunesse imagine la vie. L'homme âgé invente le vécu. La beauté demeure, et la promesse du silence. » Cette suite de poèmes en prose

confie à la fin : « Qu'es-tu devenu, toi qui ne te saurais jurer reflet fidèle de celui que tu as été, ni digne de celui que tu voulais être ? L'heure est venue d'accepter la changeante immobilité. » À ce rapport entre maître et élève succède *Un jour à Durban*, où Cluny regarde cette fois-ci vers Alexander Search, et donc Fernando Pessoa. Initialement paru seul, ce long poème témoigne encore du rythme fécond de cette écriture, qui, de méditation en ode, de confiance en joie, atteint là encore un de ses sommets : « Plus tendre la proie, plus dur le feu/qu'attise la beauté aux yeux de sel/Tu ne l'as pu méconnaître/au seuil nu de ta recherche/— toi, aveugle de trop visible. »

M. B.

ELIRAZ Israël

Dîner avec Spinoza et des amis

[José Corti, 110 p., 14 €, ISBN : 2-7143-0879-1.]

- La suite poétique que propose ici Israël Eliraz est une méditation — « métaphysique » si l'on y tient — dont le *Court Traité de Dieu, de l'homme et de la santé de son âme* de Baruch Spinoza est le fil conducteur. La scène en est une cuisine, les principaux éléments du décor sont des bols, une table, de la terre, des poches (ni vides ni pleines), quelques fruits et légumes. Une voix parle, mais la pièce semble vide et les hôtes absents. Il y a aussi un au-dehors, redoutable et redouté, auquel la parole oppose son inquiète lucidité : « Le dîner nous protégera de l'invisible/qui s'entasse dehors// dans la stupeur ». Ou, plus loin : « Dehors c'est l'adoration des rats, dans/une ville de terre cuite ». C'est donc au partage des mots que sont conviés les invités (les lecteurs?) de ce *Dîner*, à une réflexion silencieuse autour de quelques objets, ingrédients et ustensiles qui semblent la métaphore — toujours allusive, et comme effacée — d'une lumière fuyante que l'écriture cherche à capter. Non sans une discrète ironie de la part de celui qui commente plus qu'il ne la décrit la difficulté de la « sagesse » à s'incarner *ailleurs* que dans les mots : « à part des poèmes/il ne se passe pas/grand chose »... La qualité du texte tient à cette

... distance, qui allège le poème de ses scories « religieuses » (pour être bref), leur préférant des saillies dont l'humour n'est pas absent (« il est temps que je dise une chose/sur l'immatérialité des bols »). Comme Oppen, à qui il fait parfois penser, Eliraz reste toujours du côté du poème, son attrait pour la langue et ses paradoxes est au service d'une interrogation répudiant toute certitude, toute conviction extérieure à elle. La parole s'insinue ou prend feu dans cet interstice : et même lorsqu'elle pointe une inquiétude (« quelqu'un joue dans la pièce voisine de celle où/quelqu'un joue »), la matérialité de l'écriture l'emporte toujours sur la « vision ». Notons enfin que quelques amis du poète ont également été conviés à ce *Dîner* : Michel Deguy et Esther Tellermand, Ariane Dreyfus, J. B. Para et J. J. Guglielmi, qui ont collaboré avec l'auteur à la version française de l'ouvrage. Attendu la qualité du résultat, c'est un bel exemple de ce que peut encore la poésie lorsque chacun s'y confond — et s'y oublie.

Y. d. M.

GRAF Marion

et TAPPY José-Flore (dir.)

La Poésie en Suisse romande

[Seghers, 309 p., 20 €, ISBN: 2-232-12259- X.]

- Jean Starobinski indique dans sa préface à *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau que « sur le plan du langage, rien ne sépare la Suisse romande de la France — sinon quelques provincialismes dont on trouve les équivalents partout à l'intérieur de l'Hexagone » : c'est de ce constat, cité dans la préface de l'anthologie *La Poésie en Suisse romande depuis Blaise Cendrars*, qu'il nous faut partir. La France, et le milieu critique en témoigne encore aujourd'hui, n'a cessé d'exclure ou de regarder certains auteurs étrangers avec condescendance depuis des siècles, ne s'ouvrant que fort peu à la poésie francophone, pour ne considérer comme « véritables » poètes français que ceux qui en prennent la nationalité (sans oublier le mépris devant les Bretons, les Provençaux ou, plus largement, les Occitans). On pourrait faire aujourd'hui une anthologie de taille concernant les poètes de langue étrangère

qui ont choisi de s'exprimer en français, tout comme on ne peut que se réjouir du beau travail de José-Flore Tappy et de Marion Graf, connue pour ses remarquables traductions de Robert Walser aux éditions Zoé.

En sous-titrant ce panorama de poésie suisse romande sur un siècle « Depuis Blaise Cendrars », un clin d'œil est fait en direction de la France : ne remarque-t-on pas, encore une fois, qu'à côté de cet auteur figurent Philippe Jaccottet ou Valère Novarina ? C'est le signe d'une poésie inventive, souvent en présence d'une nature forte, sensible aussi à un rythme, un sens de la mélodie qui lui fait rechercher plutôt un écoulement mélodique sensuel qu'un goût du formel ou de l'expérimental. Un des auteurs présents dans cette anthologie en témoigne : son écoute, sa langue cherchent la justesse d'un détachement, voire d'une transparence, qui ne sacrifie rien aux acquis les plus divers de la poésie contemporaine : il s'agit de Pierre Chappuis, par ailleurs essayiste et lecteur attentif. « Une sourde rupture/ (rien du fracas de la chute)/ déchire l'air, le sol// S'approfondit// Rien : un vide// Rien de plus, après toi, qu'un écho », peut-on lire de ce poète après Anne Perrier murmurant : « Moi l'envolée/J'ai perdu dans les airs la trace des oiseaux// Moi l'écoulée/ En dormant j'ai perdu la voix des passeurs d'eau// Je suis le chant qui s'en va tout seul/Entre terre et ciel. » Comprenant des auteurs aussi divers que Ramuz, Bouvier, Dupuis, Haldas, Roud, Cingria, Chappaz, Wandelère, Tappy ou Roman, accompagné de textes informateurs et de notices biographiques et bibliographiques, ce livre de référence permettra de véritables découvertes.

M. B.

GUGLIELMI Joseph Julien

Faut suivre

[Farrago, coll. « Biennale internationale des poètes en Val-de-Marne », 96 p., 12 €, ISBN : 2-84490-163-8]

- Depuis *Travelogue* (POL, 2000), Joseph Julien Guglielmi n'avait pas publié de livre, indice d'une coupure ou d'un suspens nécessaire dans son trajet que ce nouveau

recueil, lapidièrement, confirme. Délaissant en effet les longues laisses scandées, truffées de citations et ouvertes au grand vent des langues étrangères, qui ont longtemps caractérisé sa « manière », Guglielmi nous offre ici une séquence verticale, élaguée — on aimerait dire: désossée, tant elle semble vouloir attaquer *au couteau* la matière poétique et la laisser exsangue, dans un resserrement quasi minimaliste de la syntaxe et des vers. Le thème est un dialogue tendu, âpre, charnel avec une femme désirée — l'union des corps se confondant ici avec l'élan de l'écriture et le « mouvement de la mort », pour reprendre un titre ancien de l'auteur. Cette épure prosodique, l'alternance de strophes extrêmement crues et d'épiphanies intérieures, d'emportement verbal et de regards posés sur le ciel, donnent à *Faut suivre* une couleur un peu acide, un déséquilibre syncopé, mais aussi une lucidité proche du déchirement: « sans couture/le/ciel // tunique/celle qui/touche// à/même la peau// quand// la main de l'homme/remplace/la main de dieu. » Il y a dans ces pages comme une volonté d'épuisement — des corps, du langage, des images qu'ils mélangent et des vers qu'ils nourrissent, déroulant en accéléré un poème qui parvient étrangement à capter, du même coup, la fuite et l'immobilité du temps. On pense parfois — dans un registre formel très différent — au trouble qui empreint certaines pages de Jouve: « Il titrait/la nuit/le silence// du monde/ la mère et/l'enfant// [...] pire que le chien/ l'amant/sans amour// le père meurtrier. » On ne sait si ce beau livre tragique, au sens noble du terme, inaugure un tournant durable dans l'œuvre de Guglielmi. On doit en tout cas le lire comme il a été écrit: sans vaciller, les yeux grands ouverts face au désordre des chairs et à l'impassibilité du monde: « J'imagine/cette/page// entre/vos/mains// la chambre/depuis/ les parois// étrangères// toutes/ les chambres/quittées. »

Y. d. M.

LÈBRE Jacques

La Mort lumineuse

[L'Escampette, 110 p., 15 €, ISBN: 2-914387-49-0.]

- D'abord un premier poème, extrait de ce nouveau recueil, intitulé *Par où chante*: « Je ne comprends pas bien, dis-moi, c'est quoi/ l'amour, pour toi? C'est comme on va acheter/une baguette à la boulangerie et comme on rentre/à la maison après? Vraiment, ce n'est pas plus que cela?// Peut-on s'en défaire par simple volonté ou décision?/ Je ne comprends pas bien, je ne comprends plus bien./ Toutes les plumes du désir arrachées de ma peau,/ me voici comme un oiseau de basse-cour sur un étal,// j'en frissonne, ô Seigneur, j'en ai la chair de poule,/ et c'est tragique un peu, pour ne pas dire comique./ J'en tremble et voici que soudain les os se dessoudent// les uns des autres dans la secousse d'un grand fou rire,/ car si la chair fait défaut, les os deviennent flûtes/par où chante toute l'inanité d'une existence. » Jacques Lèbre est-il un de nos grands lyriques? On peut à ce terme accoler celui de « quotidien », tant l'auteur ne déploie son souffle que pour le ramener à une mesure humaine qui est plus une humilité bienvenue qu'un quelconque goût contemporain pour la misère. N'empêche: aussi terrestre soit cette poésie, elle regarde vers l'éternité, qui a ici le visage des petites étoiles qui clignent de nuit dans le ciel, et surtout celui de tous ces instants où notre cœur s'emballe devant l'amour et la beauté. Un second poème, *Comment allez-vous?*: « Comment allez-vous? Moi? J'ai accroché une boule de graisse,/ posé sur un biscuit sur le rebord extérieur et ainsi,/ ce matin, les mésanges égayent la fenêtre de l'hiver. » Cette poésie montre les vanités humaines sans nous déposséder de nos plaisirs simples. Lèbre nous apprend à distiller nos prétentions pour insuffler avec leur mémoire l'émotion qui manquait à nos journées. Dans de longs vers qui avancent au rythme complice de la prose, le poète dresse l'inventaire impossible de ce qui fuit, nous ressemble et se laisse perdre comme des cailloux en chemin — est-il d'ailleurs besoin d'un retour?

M. B.

MACÉ Gérard

Illusions sur mesure

[Gallimard, 144 p., 13 €, ISBN : 2-07-077187-3.]

- « Il faut soigner les livres et même leur parler à voix basse, il faut les ouvrir avec délicatesse, les feuilleter comme on caresse un corps, mais on n'est pas obligé de répondre à toutes les questions qu'ils posent. » Ainsi Gérard Macé parcourt-il le monde, voyageur curieux et soucieux d'en traduire les étrangetés, pour les faire partager. Du Liban au Yémen et de l'Éthiopie au Japon, Macé parcourt l'espace comme le temps, un jardin japonais le ramenant aussi sûrement à son enfance que le théâtre d'ombres à la caverne de Platon. Le monde, pour le poète, est-il autre chose qu'un livre ? une « illusion sur mesure » et plus vive, peut-être, que la vie même ? À lire Macé, à épouser le mouvement subtil et caressant de sa prose, on se demande si le plaisir de traduire l'émotion ne surpasse pas, chez lui, le plaisir engendré par l'émotion même. Comme si seule l'écriture avait le pouvoir de donner à la vie sa vraie mesure. « ... on n'a pas besoin de croire en Dieu pour faire... des phrases qui font renaître un univers. » Tel est le livre : aussi miraculeux que ces coquillages que l'on porte à l'oreille et qui, soudain, font résonner l'immensité des mers.

L. L. L.

MALRIEU Jean

Libre comme une maison en flammes.

Œuvre poétique 1935-1976

[Le Cherche-Midi, 512 p., 25 €, ISBN : 2-74910-319-3.]

- Né en 1915 à Montauban, mort en 1976 à Penne-de-Tarn, dans la vallée de l'Aveyron, après avoir passé l'essentiel de sa vie comme instituteur à Marseille, Jean Malrieu a voulu inscrire son œuvre dans le cadre d'une culture qui remontait pour lui à la tradition cathare. Il a également été l'un des animateurs de la vie poétique qui se redéfinissait dans le paysage de l'après-guerre, notamment autour des *Cahiers du Sud*. Fondateur en 1950, avec son ami Gérald Neveu, du groupe

de l'Action poétique, dont il s'éloignera au début des années 60 avant de créer la revue *Sud*, il est l'auteur d'une œuvre poétique abondante, dont la décantation aura été longue et qui ne deviendra vraiment visible (et encore...) que dans les dernières années de sa vie — grâce, notamment, aux éditions P.J. Oswald. Malgré un premier rassemblement posthume en 1983, qui révélait en outre de nombreux inédits, les poèmes de Malrieu n'étaient plus disponibles en librairie depuis plusieurs années. Leur réédition au Cherche-Midi, sous la houlette de Pierre Dhainaut, permet à chacun de les (re)lire aujourd'hui dans leur chronologie. L'œuvre se scinde schématiquement en deux périodes.

La première, qui couvre l'après-guerre et les années 1950, est dominée par l'engagement communiste mais surtout (ce n'était guère compatible à l'époque) par l'influence surréaliste qui imprègne profondément les premiers recueils (*Préface à l'amour, Hectares de soleil*) : le « stupéfiant-image » y règne en maître, dans un lyrisme désordonné qui n'évite pas toujours l'emphase, même si le flot ininterrompu des métaphores charrie d'intrigantes pépites (« la fermeture de l'éclair comme un lézard sur l'épaule ») et si les amples versets où s'incarne le mieux sa parole à cette époque ont le charme un peu baroque des laisses de Saint-Pol-Roux. Mais, par la suite, dans les poèmes qui vont peu à peu composer *Le Nom secret* et *La Vallée des rois*, Malrieu épure considérablement son registre. Occupée à contempler l'énigme du réel, l'écriture se fait plus sèche, plus précise, plus secrète : « Une chaise se tait./ Le silence est de pierre./ S'assied./ La carafe retient/ une vague. » Le recueil posthume *L'Emprise magique* propose même une étonnante et superbe suite de poèmes archéologiques, dans la mouvance des *Villes ouvertes* de Jean Tortel (dont Malrieu était proche, comme il l'avait été de Breton). Dans les textes des dernières années — *Possible imaginaire* en marque l'apogée —, la méditation se fait plus distanciée, moins virulente, sans rien perdre de cette déchirure qui fonde l'écriture de Malrieu, sa « fournaise obscure » pour citer son ami Neveu. « Mais une autre saison dans l'âme brûle et l'air est dense./ Et je tremble

comme un paysage qui se brouille», écrivait-il dès les années 1950. Et sur le tard : « Le passant m'apportera l'éclair./ Et même celui qui porte le malheur/M'enrichit. » Un regret, peut-être, concernant cette édition : qu'une introduction plus substantielle (et des notes plus détaillées) ne remette pas mieux en perspective la singularité de ce trajet, par-delà les clivages traditionnels.
Y. d. M.

RAY Lionel

**- Comme un château défait
suivi de Syllabes de sable**

[Gallimard, coll. « Poésie », 327 p., 8,10 €, ISBN : 2-07-031660-2.]

**- Matière de nuit
suivi de Éloge de l'éphémère**

[Gallimard, 177 p., 15 €, ISBN : 2-07-077122-9.]

- Ce sont des poèmes graves : « Ces morts successives, celles-là qui font ce que nous sommes et qui nous hantent, [...] j'ai tenté de les reconstituer selon une construction fragile comme d'un château de cartes. » Précieuse clé de lecture donnée par le poète lui-même. La tonalité de *Comme un château défait* est celle du deuil, en effet : « Ni la terre nouvelle ni l'oubli/ ne guérissent l'irréparable blessure. » « Tu as trouvé refuge dans l'absence/et moi, tout assiégé de nuit. » Deuil traversé quelquefois par la fulguration d'images consolatrices : « le blason des nuages », la « Pierre./ gloire immobile de l'ici-bas », des « pays purs qui sentent l'aube et la feuille ». Dans *Matière de nuit*, l'angoisse, la mélancolie ne se sont guère évanouies : « Nuit du solstice ou d'équinoxe/Nuit de Noël nuit des Rois/ Ne change en rien/Leur signification nulle./ Mais nous les aimons/À cause du noir/ Et des clartés errantes. » Un peu de douceur cependant semble apaiser le poète quand l'atteint le souvenir de « collines jadis aimées », de framboisiers « tout éclairés de l'intérieur ». Au terme de ce livre, le poète nous apparaît, selon ses propres termes, « Comme un qui cherche entre les feuilles un visage/Presque éteint [...] comme un dans l'œil énorme de la nuit/Dans le livre bleu des solitudes dans les syllabes du sel/Étincelant,

qui cherche ce qu'il est dans ce qu'il cache ». Poème du temps qui passe, de la cendre et de « l'hivernale Nuit », *Matière de nuit* dit l'angoisse de son auteur en un chant fragile et pénétrant. Un chant que Lionel Ray, comme tant de poètes et d'écrivains, chante « pour respirer devant un horizon plus ouvert et plus clair, pour ne pas désespérer ».

F. S.-C.

VENAILLE Franck

Pierre Jean Jouve, l'homme grave

[Jean-Michel Place, 122 p., 11 €, ISBN : 2-85893-792-3.]

- Il y a un vieil homme dans Franck Venaille. Il s'appelle Pierre Jean Jouve. Il ne pèse pas comme un père factice ni comme un jumeau troublant. C'est plutôt l'un de ces proches qui, à travers la création littéraire, viennent nous hanter de leur amitié, faite de ressemblances et de dissonances. C'est surtout cet homme grave dont Franck Venaille dans son essai, son approche plutôt, suivie d'une anthologie et accompagnée d'une belle iconographie, nous dessine le portrait : « Cet homme est grave. Pourquoi est-il si grave ? Cet homme porte en lui plusieurs mélancolies. Il sourit peu. Son humeur est inégale. Il existe de la brusquerie dans son comportement et peut-être moins d'attention aux autres qu'il veut le laisser croire. » S'ébauche avec cette lente narration amoureuse un portrait qui va se diviser pour prendre l'apparence de tous les miroirs qui le composent. Dans chaque partie de ces miroirs se reflète Franck Venaille, qu'il s'agisse de sa vision fine de l'œuvre poétique de Pierre Jean Jouve, d'une intuition devant les apparitions féminines essentielles dans la vie du poète ou de son désir de nous porter au plus près de l'étonnement d'un vers, de l'obsession d'un thème. Dès lors, les mélodies de Mozart ou les rumeurs de Berg se font entendre dans ce « portrait opéra », dont l'intimité voulue déverse parfois sur de profonds passages de cris et de douleurs, le murmure n'empêchant pas de faire entendre les soubresauts d'une musique symphonique : « Tout cela nécessite des déplacements de mots, des éclairages changeant d'intensité, des exercices périlleux de langage. J'aime qu'un poète balaie

... de la main les habitudes de la ponctuation — d'ailleurs très rare chez Jouve —, juxtapose les difficultés et les risques, par exemple dans l'utilisation d'enjambements à la brusquerie visible. » Toute la force de ce magnifique texte de Venaille est là : d'avoir uni sens du destin et hasards d'une vie, méditation d'une écriture et confrontations au style, d'avoir su montrer l'amour devant l'épreuve du sexe, une solitude devant l'Histoire. Venaille nous livre un de ses livres essentiels, qui, interrogeant la poésie de Jouve, interroge l'humain dans ses vanités et ses passions, ses vérités et ses abîmes.

M. B.

POLARS ET ROMANS NOIRS

Sélection d'Aurélien MASSON

DOA

La Ligne de sang

[Fleuve Noir, 472 p., 17 €, ISBN : 2-265-07917-0.]

- Avec son deuxième livre publié en moins d'un an, Doa s'affirme comme une étoile montante du roman noir français. *La Ligne de sang* commence de manière anodine : à la suite d'un accident de la circulation, un motard tombe dans le coma avant d'être transféré à l'hôpital. Très rapidement, Priscille Mer et Marc Launay, les officiers de police chargés de prévenir les proches, découvrent que la petite amie de l'accidenté s'est mystérieusement envolée le jour même de l'accident. Alors que des perquisitions dans l'appartement de la disparue mettent en évidence la présence de substances organiques étranges semblant tout droit sortir d'un grimoire de sorcellerie, le comateux connaît des réactions neurologiques violentes qui obligent le personnel de l'hôpital à le mettre en isolement. Ce qui commençait comme un simple fait divers va rapidement se transformer en une enquête ténébreuse et diabolique qui va mettre en jeu la rationalité des deux enquêteurs... Secoué sur près de 500 pages, le lecteur de *La Ligne de sang* ne peut qu'être impressionné par la maîtrise de ce jeune auteur encore inconnu il y a un

an. La force et l'originalité de Doa est de parvenir à faire cohabiter au sein d'un même livre une dimension ultra-réaliste à travers une enquête policière minutieuse (un réalisme procédurier et technique qui n'est pas sans nous rappeler le Joncquet des *Orpailleurs* ou de *Moloch*) et une dimension fantastique et surnaturelle qui n'a, d'habitude, pas sa place dans les romans policiers. L'intrigue est parfaitement agencée et, comme des poupées russes, les différentes pistes s'imbriquent les unes dans les autres ; nous sommes manipulés jusqu'aux dernières pages du livre. Surtout, *La Ligne de sang* est servi par un style extrêmement visuel et accrocheur. Comme si l'histoire se déroulait devant nos yeux. Précis, descriptif, Doa nous laisse nous approprier son histoire et nous place aux côtés de ses inspecteurs. Ce parti pris stylistique est une totale réussite et renforce le sentiment d'angoisse que l'enquête génère en nous. Pas de doute, Doa est un auteur à surveiller de très près...

A. M.

MAJAN Raphaël

Les Japonais

[POL, 196 p., 12 €, ISBN : 2-8468-2033-3.]

- Le commissaire Wallance n'est pas un flic ordinaire ; si vous croisez son chemin, vous feriez mieux de changer de trottoir. L'homme possède une vision bien à lui du rôle de la police. Comme il l'écrit lui-même dans l'un de ses carnets : « Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait pas de crime impuni et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population. » Pour Wallance, que ses collègues surnomment Liberty en hommage au film de John Ford, le boulot consiste non pas à trouver des coupables mais des victimes anonymes. Un matin, le commissaire se réveille avec une idée fixe : la prochaine de ses victimes doit être un Japonais, il n'a jamais tué de Nippons et cette lacune à son tableau de chasse l'obsède... Quatrième volet des aventures du commissaire Liberty, *Les Japonais* assoie cette série policière décalée, apparue au printemps dernier chez POL. Avec Raphaël Majan, le lecteur traditionnel de roman

policier est projeté dans la quatrième dimension. Tous les archétypes du genre sont au rendez-vous : les crimes sanglants, la ville, les scènes nocturnes, la tableau d'une équipe de police et des relations qui unissent les différents membres (comme le benêt Larvaud, l'adjoint du commissaire, qui se réjouit de la troisième grossesse de sa femme, dont Wallance se demande s'il n'est pas l'auteur). Pourtant, le lecteur évolue vite dans un monde en négatif aux valeurs inversées, où la recherche de la victime est finalement plus importante que celle du coupable, où l'on ne mène pas des enquêtes mais plutôt des « contre-enquêtes ». Ici, la logique de la prévention est poussée jusqu'à ses limites les plus absurdes : on tue et on arrête des innocents, l'essentiel étant que le crime soit puni et que les vrais criminels, eux, tremblent et jettent l'éponge. Avec Liberty Wallance, Majan a su créer un anti-héros flamboyant, un homme vivant par-delà le cynisme, à faire pâlir l'inspecteur Harry et autres ripoux. À mesure que les livres se suivent, l'univers grinçant de Majan prend de la densité et s'affirme comme une création spécifique et détonante dans le paysage policier français. À quand la suite ?

A. M.

MALTE Marcus

Intérieur nord

[Zulma, coll. « Quatre-bis/romans noirs », 125 p., 12 €, ISBN : 2-84304-310-7.]

- On connaissait Marcus Malte pour ses polars hallucinés et musclés aux saveurs métaphysiques, comme *Carnage constellation* ou *La Part du chien*. Avec ce recueil de quatre nouvelles, l'auteur nous décrit des histoires d'amour tragiques, des destins fauchés en plein vol, des vies marquées par la misère sentimentale et affective, des êtres transis de froid et de solitude, livrés à eux-mêmes tels des chiens affamés. Nous suivons un père rongé par la mort de son fils victime d'un de ces vulgaires faits divers, comme on en voit des dizaines à la télévision. Nous assistons aux retrouvailles d'un fils abandonné et de sa mère, alcoolique pathétique accrochée à son bar de province comme une moule à son rocher... Grâce

à un style parfaitement maîtrisé, tout en retenue et en finesse, une langue simple, parlée, scandée qui projette le lecteur au cœur de ces âmes tourmentées, l'auteur parvient à magnifier ces existences tristement ordinaires. Les personnages nous touchent, par leurs failles, leurs faiblesses et, malgré tout, cette volonté de se tenir debout, de témoigner. Cet art de l'épure sauve le texte des pièges d'une esthétique glauque et complaisante. Au contraire, ce dépouillement nous fait toucher au plus près l'universalité des situations vécues par les héros malheureux de ce recueil. *Intérieur nord* regarde plus du côté de la tragédie grecque que du simple polar social. Un livre bref, vif et tranchant comme un coup de couteau, qui vous hante bien après la lecture.

A. M.

ROUX Annelise

Ici reposent

[Gallimard, coll. « Série Noire », 224 p., 9 €, ISBN : 2-07-031587-8.]

- Avec *Ici reposent*, troisième roman publié dans la Série Noire, Annelise Roux signe un livre ambitieux et reprend à son compte un procédé littéraire, utilisé notamment par Faulkner (*Tandis que j'agonise*), qui consiste à raconter une histoire à travers une succession de chapitres qui font entendre les voix de chacun des protagonistes. L'auteur nous décrit ici la dégringolade de Pascal Diaz, jeune homme pauvre, rebelle et terriblement séduisant, que son désir d'argent, de reconnaissance sociale et d'amour poussera irrémédiablement vers une mort tragique. À travers les points de vue croisés de ses amis, des membres de sa famille et de sa petite amie, nous découvrons le parcours de ce jeune homme aussi sombre que solaire. Par touches, comme dans un tableau impressionniste, le personnage de Pascal prend vie. Nous découvrons un amoureux du merveilleux, de l'exceptionnel, qui brûlait sa vie comme on craque une allumette, un idéaliste plein de contradictions, mélange détonnant de grandeur et de petitesse. Les témoignages des uns et des autres s'entrecroisent pour former une toile d'araignée complexe qui accroche le lecteur autant qu'elle l'impressionne. Ce qui marque, à la lecture

... d'*Ici reposent*, c'est la pureté du style d'Annelise Roux et la richesse de son analyse psychologique. Elle nous jette avec justesse et simplicité dans le monde de ces « post-adolescents » qui n'arrivent pas à grandir et refusent de se confronter à la réalité du monde social. Nous avons tous connu des Pascal Diaz. Le récit est habilement construit et nous fait progressivement plonger dans un drame qui se dessine sous nos yeux et dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'il s'est soldé par la mort de Pascal. Très vite, les souvenirs de ses proches se colorent d'une noirceur crépusculaire de plus en plus prégnante et étouffante à mesure que nous avançons dans le livre. Drame psychologique sensible et intelligent, *Ici reposent* est un livre d'une étonnante maturité.

A. M.

ROMANS ET NOUVELLES

Sélection de GILLES FUMEY, Thierry GUICHARD, Louise L. LAMBRICHS, Gérard-Georges LEMAIRE, Aurélien MASSON et Jean-Pierre SALGAS

– ANGOT Christine

Les Désaxés

[Stock, 210 p., 18 €, ISBN : 2-234-05703-5.]

Une partie du cœur

[Stock, 90 p., 10 €, ISBN 2-234-05757-4.]

– NOGUEZ Dominique

L'Embaumeur

[Fayard, 260 p., 20 €, ISBN : 2-21362127-6.]

- Il y a un côté Dogma chez Christine Angot, la croyance comme chez Lars Von Trier qu'une sorte d'*état de nature* (oral) de la littérature va dire un monde en *état de nature*... qui a fait sa gloire dès 2001 (après sept livres en dix ans) sous le nom d'« autofiction » : après la trilogie (*L'Inceste*, combattu, *Quitter la ville*, l'inceste littéraire empêché, *Pourquoi le Brésil ?*, le premier pardonné et le second consommé...), *Les Désaxés*, à la rentrée littéraire 2004, devaient marquer une nouvelle étape dans la trajectoire du « sujet Angot », désormais admise dans le monde intellectuel. Un « vrai roman », au titre emprunté à Arthur Miller, pour une autopsie du couple en France en 2004 : l'ennui est que « tout le monde » (entre Marais et Saint-Germain-

des-Prés, tout le monde *qui crée les créateurs*, dirait Bourdieu) a reconnu les personnages du critique lacanien devenu cinéaste et de son épouse, que le livre est apparu comme « à clés ». Angot fut assassinée par ses thuriféraires même... L'erreur — paradoxale — est de ne pas avoir *donné les noms*, l'autofiction *qui les donne* l'aurait protégée ; mauvais dosage du contrat de lecture, et en prime, dans la polémique qui s'en est suivie, embardée politique et sociale de l'auteur (ripostant aux *Inrockuptibles* qui lui opposent le bon François Bon, voulant combattre le populisme, Christine Angot s'en prend violemment à la France désormais dite d'« en bas »).

- « J'étais en pleurs sur le divan de mon analyste : je ne suis pas amoureuse de quelqu'un mais de la littérature » : monologue psychanalytique de cent petites pages, *Une partie du cœur* constitue la contre-attaque de la romancière (« en compagnie de Jérôme Beaujour », qui collabora avec Duras) : « Je ne faisais pas de roman à clés. » Elle repart de « Je est un autre » et « Madame Bovary c'est moi ». Au cœur de cette plaquette tourmentée, la déclinaison du nom d'Angot : agneau, gangue... À l'arrivée, une *imitation de Marguerite Duras* dernière période (après *L'Amant*), disant la vérité sans le savoir et incarnant la Loi contre les lois (son approbation du juge d'Outreau ou de Marie L.). Contrepoint : paru lui aussi en septembre, *L'Embaumeur* de Dominique Noguez, dans la continuité des *Derniers Jours du monde* (1991), fait de la littérature sur la littérature aux antipodes de la mise en abyme moderne : des personnages d'écrivains-médiens y font de la figuration dans une intrigue de roman de province à l'ancienne ; avec Sollers et Houellebecq, « la fille de Monsieur Angot » lit *L'Inceste* au stade d'Auxerre. Noguez (qui joue une fois de plus son rôle d'homme de lettres témoin de ses contemporains) *donne les noms* et leur prête des aventures fictives. Aucune protestation bien sûr, des sourires et à vrai dire beaucoup de silence... Dommage, car ces livres, lus ensemble, reflètent (et réfléchissent un peu) la mutation en cours (restauration-spectacle) du champ littéraire hexagonal.

J.-P. S.

BATAILLE Georges

Romans et récits

[Édition publiée sous la direction de Jean-François Louette, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1410 p., 65 €, ISBN : 2-07-011598-4.]

- Georges Bataille est mort en 1962. Dix ans plus tard, les romans et récits sont passés du pseudonyme (Lord Auch, Louis Trente, Pierre Angélique) et du manteau de la clandestinité (Jean-Jacques Pauvert) au livre de poche 10-18 et aux Œuvres complètes : douze volumes à partir de 1970, préfacés par Michel Foucault. Acmé de cette métamorphose, le colloque *Artaud-Bataille. Vers une révolution culturelle* de Cerisy, en 1973, dû à Philippe Sollers et *Tel quel*. Et des livres majeurs : Denis Hollier, Lucette Finas. Nouvelle étape aujourd'hui : après Sade, alors qu'Antonin Artaud entre en « Quarto », Bataille le « grand transgresseur » se retrouve « pléiadé », comme disait Céline cité par Jean-François Louette dans son introduction. Alors que, du côté de l'évolution sexuelle, Michel Houellebecq est le plus exact « historien du désir » contemporain, aux antipodes de l'arc-en-ciel qui se met en place en 1928 (*Histoire de l'œil*, *Le con d'Irène*, *Recherches sur la sexualité* des surréalistes). Alors que l'évolution littéraire, la conjonction restauration-spectacle, exige belles phrases et bons sentiments. Bataille est très vite devenu un classique (les « guenilles » d'Edwarda ont connu un destin proche de *L'Origine du monde*), un monument historique — dans tous les sens du terme... Dans sa préface, Denis Hollier justifie le choix très discutable (ce sont les douze volumes qu'il eût fallu reprendre) d'avoir extrait d'une œuvre « trans-genres » les diamants romanesques et trace une trajectoire du narrateur, de Huysmans et du premier Barrès au fantôme de Proust dans *L'abbé C*. Quant à Jean-François Louette, il déclare : « On ne lit Bataille que si on vit Bataille. » Et, hors l'érotisme XVIII^e siècle, il *historicise* fort peu ce que pourtant le dernier Foucault (*La Volonté de savoir*) eût permis. Ne parvenant pas, par ailleurs, à regarder en face le catholicisme de ce « culte du cul » (c'est avec Pascal autant qu'avec Nietzsche

qu'il faut lire Bataille...), il lance un appel à la permanence du « sacré ». Les romans, démontre-t-il en revanche, justement, viennent relayer la théorie quand elle s'effondre ; par exemple, *Le Bleu du ciel*, un essai interrompu sur le fascisme et la France. Passés ces deux essais qui ne convainquent pas (d'une « pléiadisation » aussi restreinte), une chronologie scrupuleuse et impeccable due à Marina Galetti, beaucoup d'inédits (le projet *Divinus Deus*) et un appareil critique exemplaire rendent cette édition utile. Après tout, « on ne vit Bataille que si on lit Bataille ».

J.-P. S.

GARCIN Christian

- La Jubilation des hasards

[Gallimard, 147 p., 12 €, ISBN : 2-07-031536-3.]

- La neige gelée ne permettait que de tout petits pas

[Verdier, 88 p., 12,50 €, ISBN : 2-86432-433-4.]

- On retrouve dans *La Jubilation des hasards* le journaliste marseillais Eugenio Tramonti, qui menait en Chine l'enquête du *Vol du pigeon voyageur*. Cette fois, c'est vers l'ouest qu'il s'envole, direction New York. Son patron lui a confié un reportage sur l'après-11 septembre. Mais ce n'est pas cela, vraiment, qui l'a décidé à faire le voyage. C'est qu'Eugenio a reçu, après deux rêves au goût prémonitoire, la visite d'une vieille dame qui, tout de go, lui a annoncé avoir rencontré son père, mort il y a quarante ans. La jubilation de ce roman vient de la manière avec laquelle Christian Garcin joue des récits qui vont, telles des poupées gigognes, s'emboîter les uns dans les autres. La voix d'Eugenio prend en charge les autres voix, celle de Choisy-Legrand, son patron, auquel il a déjà raconté ce qu'il nous narre, celle de Mariana, sa deuxième interlocutrice. On entre dans le récit comme dans un labyrinthe borgésien, les yeux écarquillés pour essayer de s'y retrouver, de se retrouver, dans cet univers frôlé par les ombres. Les morts, parfois, a expliqué la vieille dame, sont « des consciences sans corps » souffrant de n'être pas en paix. Ils s'incarnent alors

... dans des corps inconsolables. C'est avec la conscience de son père qu'Eugenio a rendez-vous, autant dire : avec lui-même. Les nouvelles de *La neige gelée*... pointent ce moment où un destin se joue dans une suspension du temps. Ici, un représentant décide de ne plus rentrer chez lui et s'enferme dans sa voiture sous le regard inquiet de sa femme, là, une mère de famille descend d'un train dans lequel elle voyageait avec son mari pour tenter de vivre une autre vie. Ce sont ces interstices du destin dans lesquels la fuite semble la seule façon, enfin, d'être soi-même.

T. G.

HOLDER Éric

Les Sentiers délicats

[Le Dilettante, 149 p., 13,50 €, ISBN : 2-84263-097-1.]

- C'est sur les routes, plus souvent des départementales, que nous entraînent les huit nouvelles de ce recueil. On suit d'abord la jeunesse du narrateur, sous le ciel de la Provence : épaulé par André, un charpentier de marine, il découvre la littérature des bourlingueurs, Kerouac en tête. Ça suffit parfois, quand on s'ennuie au lycée, pour faire son baluchon et prendre la route. La fugue de l'adolescent dure assez longtemps pour nourrir une ribambelle de souvenirs : la lumière de l'aube, les petits boulots, les rencontres s'accrochent en grappes mûres aux pages des *Fleurs du mal* emporté comme vade-mecum. C'est tout Holder qui est là : un désir de voir du monde, un attachement aux détails, et cette langue pesée au trébuchet de la littérature qui vous fait sentir la limpidité de l'air. On croise Jean Rolin, croqué ici en un portrait amoureux : dans un studio de radio, les phrases qu'il prononce laissent « apercevoir l'appareil étincelant de la syntaxe, qui est en nickel chromé ». Alors, puisqu'on prend des taxis, un camion, qu'on roule à moto (un beau texte vraiment sur l'art d'être motard), qu'une voiture rouge traverse « l'éclat rose, le ciel bleu » de la Corse, et qu'on sait qu'Holder est du genre à se pencher sur un livre pour en écouter le ronron impeccable du moteur, disons tout de go que *Les Sentiers délicats* possède cette mécanique intime qui

ressemble à de la musique. Dont l'ultime note, au final d'un voyage aller-retour au Québec, laisse le lecteur tout ébahi.

T. G.

KAPLAN Leslie

Fever

[POL, 188 p., 14,90 €, ISBN : 2-84682-053-8.]

- Quand le roman commence, le crime a eu lieu. On sait qui a tué. On va découvrir qui a été tué. Ce n'est pas là que réside le mystère. La question qui reste posée, c'est juste : pourquoi ? Damien et Pierre sont deux amis. Dans la même classe, ils se préparent à passer le bac. Ils ont cette vivacité gourmande pour la vie, la connaissance, la philosophie. Leur professeur, d'ailleurs, les a éveillés au désir de questionner, de s'interroger, de débattre, d'avancer sur le monde des hypothèses, des mots. On les aime bien, tous les deux. Mais Pierre et Damien viennent d'assassiner une femme. Une inconnue. Choisie au hasard, parce que Pierre et Damien voulaient montrer, se prouver, qu'on pouvait tuer gratuitement, sans raison, et que cela suffisait à ce que le crime reste impuni, cette pensée-là venant comme un atelier pratique de philosophie. Découvrant le crime par les journaux, Zoé est aimantée par le fait divers, qui s'est déroulé exactement à l'endroit où elle avait rencontré son amoureux. Et, comme la victime ressemble à une chanteuse qu'elle aime, elle mènera son enquête. Leslie Kaplan assemble les éléments d'une rhapsodie parisienne : les cours au lycée qui évoquent Vichy, la collaboration, les générations dans la famille de Damien, les absents dans celle de Pierre, les trajectoires des individus : tout se mêle avec une maestria jubilatoire. L'Histoire et le destin dessinent la trame sur quoi repose le roman. Parce que Leslie Kaplan écrit à l'encre de l'intelligence, *Fever* porte au cœur de ses phrases beaucoup plus de questions que de réponses.

T. G.

LANG-WILLAR Thibault

Trajectoire de l'idiote

[Denoël, 249 p., 17 €, ISBN : 2-207-25615-4.]

- Denis n'a jamais connu son père. Depuis son plus jeune âge, il est persuadé d'être un

enfant-éprouvette et vit dans un monde imaginaire où la réalité n'a pas prise. Denis travaille à l'abbaye : un lieu saint où les handicapés et autres diminués de la vie viennent désespérément chercher le miracle. On y fabrique aussi du foie gras en grande quantité, comme à une époque les moines trappistes brassaient de la bière. Le boulot de Denis, c'est de clouer des canards sur une planche de bois afin de faciliter le gavage. Cloîtré dans son appartement en kit modulable, sa vie s'écoule interminablement, ponctuée de virées nocturnes à bord de sa voiture, de petites coucherries pathétiques avec des estropiées rencontrées sur le lieu de travail. Mais le précaire équilibre social de Denis va être bouleversé quand il tombe sur Roger dans une allée de supermarché. Roger est un homme de la quarantaine qui a refusé de grandir, une éponge organique gorgée de substances illicites, un fou furieux imprévisible qui ferait passer les personnages de Tex Avery pour de petits agneaux. À ses côtés, Denis va se retrouver plongé dans une aventure insensée qui lui fera découvrir le secret de ses origines... Récompensé en 2003 par le prix de la Vocation pour son premier roman, *Chlore*, Thibault Lang-Willar enfonce le clou avec son deuxième livre, *Trajectoire de l'idiot*. Nous retrouvons ici l'étrangeté à laquelle ce jeune auteur nous a habitués, cette description clinique d'un monde glacé où tout n'est que consignes de sécurité et modes d'emploi, où les hommes se regardent agir plus qu'ils ne vivent réellement. Nous progressons dans un espace hypnotique, sériel, atomisé, qui n'est pas sans nous rappeler les visions de certains auteurs anglo-saxons comme Ballard ou Palahniuk. Mais il ne s'agit ici que du cadre, car le cœur même du livre est beaucoup plus intime. Malgré ses allures de grande farce sanglante, l'odyssée de Denis est bien celle de son identité et le ton se fait plus grave, plus retenu. La relation entre Denis et Roger, cette tornade amicale qui envoie valser l'inertie d'un monde sous verre, est l'occasion de pages touchantes d'une rare tendresse. C'est bien cette manière qu'a l'auteur de jongler avec un cynisme froid aussi jubilatoire qu'inquiétant et une naïveté quasi fleur

bleue qui donne toute son originalité et sa saveur à ce livre atypique.

A. M.

LAURENTI Jean

La 403 et quelques scrupules

[Farrago, 141 p., 15 €,

ISBN : 2-84490-162-X.]

- Un premier roman qui s'impose par sa retenue, sa précision, son chant singulier : une façon d'avancer l'histoire par petites touches, bribes de récits articulées à des passages de prose poétique, l'ensemble retraçant un chemin – à l'image du Petit Poucet ? On sait que « *scrupulum* » désigne, en latin, un petit caillou, et au sens figuré un embarras, un souci, une inquiétude. On peut aussi, dit l'auteur, le rapprocher de « *scrupus* », cette pierre pointue qui sert d'instrument d'écriture. Écrire serait cela : « accéder à la légèreté, se défaire de ce qui leste », tous ces « *scrupules* » qui encombrant l'être et l'empêchent d'avancer. À filer la métaphore, la 403, dans l'histoire de Toinou, est le plus gros « *scrupule* » qui troue l'histoire de cette enfance coupée de ses racines, amputée de son innocence, un caillou qui continue de blesser et d'entraver la marche, et dont l'image récurrente l'obsède. Que s'est-il passé, au bord du précipice ? Qui a tourné le volant ? Quelqu'un est-il mort ? Comme agglomérés autour de cet événement central, d'autres souvenirs, comme autant d'entraves, affleurent. L'idée qu'il serait possible d'en faire une histoire, pour enfin s'en débarrasser, paraît soutenir l'entreprise... Mais se débarrasse-t-on jamais de l'histoire dont on est issu ? Grandir, s'intégrer, apprivoiser les mots : autant d'étapes sur le chemin qui mène à ce travail – la littérature comme une ascèse. À l'horizon, l'idée que la poésie serait libératrice ? comme une échappée belle ? La langue est là, en tout cas : sobre, exigeante, discrètement émouvante, grosse de promesses. À suivre...

L. L. L.

- Toinou est un de ces « estropiés, amputés de l'enfance » qu'une vie humiliante porte dans des orphelinats ou arrache des bras d'une mère incapable d'affronter le réel. Lui s'en sort en portant dans ses poches

... de petits cailloux (« Scrupule, de “*scrupulum*”, mot latin qui signifie petit caillou»), morceaux d’une mémoire brisée. « Épicier consciencieux, tu tenais le compte de toutes les peines », se dit-il, trente ans après que la 403 de son père eut plongé dans un ravin, éparpillant dans les ronces l’enfant et ses parents. Trente années à rassembler « toutes ces peaux mortes de l’existence, avec le vent qui les disperse aussitôt qu’on a cru les rassembler ». C’est avec des mots au bord du silence, dans une pudeur fragile, que le récit pose les jalons d’une grammaire rédemptrice. On voit Toinou se confronter au dur métier de vivre, épaulé par le beau Ludo, ange sans ailes que le couteau de la souffrance vient visiter chaque nuit dans son dortoir. Certaines enfances se nouent autour d’un cri muet, une boule d’angoisse qui obstrue la gorge. L’écriture alors tire le fil de laine, patiemment, non sans frayeurs, jusqu’à défaire, dans le balbutiement d’une langue, ce qui empêchait de respirer. Dans ce premier roman, Jean Laurenti réussit à maintenir l’équilibre au cœur de ses phrases. Son Toinou parle des silences qu’on entend, que l’on comprend comme s’ils étaient le témoignage d’un rescapé des ténèbres. Le livre, du coup, en est lumineux.

T. G.

MONOD Théodore

La Mort de la « baleine rouge »

[Desclée de Brouwer, coll. « Littérature ouverte », 90 p., 14 €, ISBN : 2-220-05480-2.]

- Peut-on imaginer comment s’est fait le contact entre les populations littorales de la Manche et les Vikings, à l’époque de Charlemagne ? Et comment rendre compte de ce « choc des civilisations » qui s’est produit pendant plusieurs siècles sur ces rivages ? On n’attendait pas là Théodore Monod, explorateur des déserts, pèlerin de l’absolu dans les vides de l’Asie centrale et du Sahara. Pourtant, le naturaliste, professeur au Museum, rend compte avec talent et malice d’un débarquement peu aimable sur les côtes normandes, à Grand-Couronne. Deux drakkars surgissent de la brume avec Harald aux dents bleues, à la tête de guerriers farouches et brutaux, Hjalmaal son fils et le lieutenant

Smirle, le renard des neiges. Cette « baleine rouge », à la voilure couleur sang, qui force les remparts de la petite cité à quelques jours de Noël sème une telle panique que les habitants se groupent autour de leur pasteur pour chanter les psaumes des agonisants. À quoi répond l’écho d’un chant belliqueux des Vikings couronné d’une trompe qui annonce le pillage. Hjalmaal visite la cité pour préparer l’assaut et le massacre mais entend l’office de la Nativité, le récit de l’évangile de Luc. Le message de paix le terrasse et le convertit. Le récit est mis en scène avec une précision cinématographique et toute scientifique. Mais, en même temps, l’émotion fait chavirer les brutes et le scientifique en herbe, Théodore Monod, alors âgé de 27 ans, né dans une grande famille protestante qui laisse pointer une foi qui ne fait pas de doute. Ce récit inédit, superbement écrit, méritait bien cette audace éditoriale.

G. F.

ROCHEFORT Christiane

Œuvre romanesque

[Préface de Martine Sagaert, Grasset, coll. « Bibliothèque », 1502 p., 29 €, ISBN : 2-246-65791-1.]

- Il est difficile aujourd’hui d’imaginer, à quelques décennies de distance, quel a pu être l’impact des romans de Christiane Rochefort. Rétrospectivement, *Le Repos du guerrier* provoqua un véritable scandale en 1958 (François Mauriac s’indignant d’y avoir trouvé des personnages « dévorés par la bête » et d’autres, comme son fils, y trouvant les signes avant-coureurs d’une libération des mœurs qui semblait encore bien lointaine). Car ce n’est pas tant l’écrivain qui a fasciné alors, mais l’auteur « à thèse ». La rupture dont elle était l’artisan s’était matérialisée par une prise à bras le corps des problèmes. En 1963, *Les Stances à Sophie* est une mise en pièces sans concession du noble art du mariage, dont les hypocrisies et les ressorts destructeurs étaient dénoncés avec véhémence. Elle n’hésite pas, en 1969, à évoquer la question de l’homosexualité dans *Printemps au parking* : un véritable défi à l’époque, où le tabou était encore puissant. On l’aura compris : le roman n’est pas pour Christiane Rochefort

une question d'esthétisme, mais une question de combat. Et le combat n'a pas alors la noblesse de la grande cause comme celle défendue par Simone de Beauvoir en son temps. La cause du « sexe faible » se change en celle, plus pragmatique et plus radicale, du féminisme. Sa vie est celle d'un engagement — révolutionnaire en 1939, en faveur de l'indépendance de l'Algérie en 1960, du féminisme ensuite (elle est l'une des fondatrices, en 1970, du Mouvement de libération de la femme). Et les livres qui lui valent un succès qui ne se dément jamais sont à chaque fois une attaque sans concession de la fausse morale sexuelle et des conventions qui régissent les relations amoureuses. Car c'est une révoltée dans l'âme. *Une rose pour Morrison*, qui paraît en 1966, annonce avec clairvoyance les événements qui vont avoir lieu à Paris deux ans plus tard. Non, elle ne s'est pas payée de mots et ses mots ont toujours été crus et sans détours. Dans sa brillante introduction, Martine Sagaert a bien cerné le personnage. Mais elle a aussi montré à quel point Christiane Rochefort a été hantée par le problème de l'écriture. Il est encore trop tôt pour dire si l'écrivain a pu marquer une date dans l'histoire de la littérature. Mais dans celle de la société française du dernier tiers du xx^e siècle, elle tient déjà une place loin d'être insignifiante.

G.-G. L.

SALVAING François

Le Cœur trouble et autres nouvelles

[Fayard, 203 p., 14 €, ISBN : 2-213-62199-3.]

- Observateur éclairé du monde (et journaliste), François Salvaing propose ici dix nouvelles impeccables écrites à hauteur d'homme. Le romancier y déploie tout à la fois une attention profondément humaniste et un style chaloupé dans l'amour de la langue française et des inventions qu'on peut encore y porter. L'homme sait y faire pour surprendre d'une tournure son lecteur, l'emballer dans des rythmes qui soulèvent, avec les parfums et les couleurs, cette nostalgie légère qui nous fait aimer les hommes. Ici, il s'attache beaucoup

à flirter avec le monde de la politique, le déshabillant des strass et des paillettes comme pour dessiner l'homme (et la femme) politique dans la nudité de ses passions. On y croise un médecin algérien venu s'installer en France (et abandonner son métier) non loin de là où se trouve son père, qu'il n'ose pas aller voir. On saura pourquoi au final et cette nouvelle, « Les demeures d'Amoar », porte le fer rouge au cœur des hontes de l'immigration. Ailleurs, c'est une femme « présidentielle » qui se découvre devant l'objectif du photographe narrateur, allant au bout de son sacerdoce et d'un cancer pour que lui succède sa fille. Salvaing soulève le rideau des coulisses, nous fait entrer dans l'actualité et l'histoire, allume les nuits sévillanes, danse au bord d'une prose qui nous enchante. Ces nouvelles donneront envie à ceux qui ne connaissent pas cet écrivain de le fréquenter plus assidûment. Pour les autres, elles prolongent le plaisir.

T. G.

THÉÂTRE

Sélection de Jean-Pierre THIBAUDAT

CHAMBAS Jean-Paul

Théâtre et peinture

[Actes sud/Archimbaud, 160 p., 15 €, ISBN : 2-7427-5276-5.]

- C'est en 1976, au Théâtre national de Strasbourg, que le peintre Jean-Paul Chambas a déboulé, un peu par hasard, dans le milieu du théâtre dont il ignorait tout, jusqu'aux règles. Jean-Pierre Vincent en était alors le directeur, mais c'est l'un de ses dramaturges, Dominique Muller, qui fit les présentations *via* une pièce de Michel Deutsch dont Chambas signa un décor qui en étonna plus d'un. Très vite, Vincent lui demanda de travailler avec lui et avec son dramaturge, bientôt attiré, Bernard Chartreux. Depuis, ils ne se sont plus quittés, à cette bande se joignant un dernier complice, Alain Poisson, qui signe les éclairages. Chambas a aussi travaillé avec d'autres metteurs en scène, et non des moindres, comme Claude Régy ou Luca Ronconi. On l'a vu aussi s'intéresser

... au décor d'opéra et même signer lui-même un spectacle. Que devenait sa peinture au fil de ces années ? Qu'en était-il de son rapport avec le théâtre, lui qui travaillait dans l'atelier du peintre ? Ce fut une histoire mouvementée, semée de doutes, de beuveries, de rencontres, de belles intuitions. Après bientôt trente ans et alors que sa peinture semble avoir retrouvé une belle vigueur, Jean-Paul Chambas a eu envie de faire le point, de mesurer le temps et le chemin parcouru. Comme c'est un homme de Vic-Fezensac (Gers), plus prompt au babil improvisé qu'aux écrits cent fois remis sur le métier, l'artiste parle à deux complices, mais nous livre aussi quelques textes brefs, écrits sur un coin de table et souvent fulgurants. On pénètre comme rarement dans l'atelier d'un peintre à l'heure où le théâtre le sollicite. De l'angoisse première aux premiers croquis en passant par les repentirs, Chambas nous fait tout partager. Et c'est jubilatoire.

J.-P. T.

GATTI Armand

L'Arche des langages

[Textes rassemblés par Lucile Garbagnati, Frédérique Toudoire-Surlapierre, Éditions universitaires de Dijon, 282 p., 20 €, ISBN : 2-915552-07-X.]

- Par quel bout prendre l'infatigable et protéiforme octogénaire qu'est Armand Gatti, dit Dante ? Par tous les bouts. C'est ce que nous dit Gatti, ce Merlin enchanteur de la parole errante, et c'est aussi ce que nous disent ses amis, ses plus ou moins vieux compagnons de route, à travers cet ouvrage en forme de réunion de famille. Comme il se doit, on y retrouve des articles signés Olivier Neveux, Marc Kravetz, Jean Hurstel, Jean-pierre Wurtz, beaux témoignages de fidélité. David Faroult revient sur son film *L'Enclos*, Jean-Pierre Faye disserte sur *Le Poisson noir*, Guy Chouraqui brosse le panorama des « mythes et héros scientifiques d'Armand Gatti », premier texte d'une série consacrée aux rapports de l'auteur avec la science. Le théâtre reste le bar des amis (anciennement café du commerce) où, tôt ou tard, tout le monde se retrouve. Chacun avec sa langue : les uns très (trop)

universitaires, les autres férus d'anecdotes ou de paraboles. C'est la juxtaposition de ces interventions qui fait leur richesse. On ne vient jamais à bout de Gatti. Toujours parti ailleurs, dans une autre expérience, ruminant un autre texte. « Marcher comme si c'est le but à atteindre », écrit-il. La phrase (souvent citée) est posée par les maîtres d'œuvre de cet ouvrage collectif comme une pierre de touche. Elle leur a servi, et de ligne de départ, et de point d'horizon. Car, que l'on aborde la question des camps ou celle des éboueurs, la parole de Gatti est là, présente, giboyeuse, fiévreuse.

J.-P. T.

LAGARCE Jean-Luc

et **DELPIERRE Lin** (photographies)

Un ou deux reflets dans l'obscurité

[Les Solitaires intempestifs, 174 p., 29 €, ISBN : 2-84681-078-8.]

- Quand un auteur disparaît, restent ses pièces. Quand un metteur en scène nous quitte, il nous laisse quoi ? Des archives forcément trouées, des brassées de photos de spectacles, des articles de presse, parfois des livres de souvenirs. La mémoire du théâtre est faite de ces résidus. Ses pointillés font sa légende. C'est le cas de Jean-Luc Lagarce, mort du sida, auteur, metteur en scène, chef de troupe. Restent ses pièces, mais ses spectacles, sa vie d'homme de théâtre ? La disparition est au centre de plusieurs pièces (toutes ?) de cet auteur dont le théâtre français mesure, chaque saison un peu plus, la force obscure, l'humour discret et, ce qui constitue peut-être la signature qui paraphe chacun de ses écrits, une façon de jeter un voile de légèreté sur tout. Comme Copeau ou Claudel avant lui, Lagarce a tenu un *Journal* et ce sont des extraits qui nous sont présentés ici. Un indice de plus pour la mémoire ? Mieux que cela. Car l'auteur excède les bornes du genre : son *Journal* est peut-être la grande pièce posthume de Lagarce. Habituellement, dans un journal intime (et celui-ci l'est, ô combien !), même si l'auteur besogne pour la postérité (ce que fait Lagarce comme l'avait fait Gide), on ne rencontre pas d'explicites adresses au lecteur. Or Lagarce interpelle régulièrement

son (futur) lecteur. Un vrai dialogue où l'auteur se constitue comme personnage et se moque aussi de lui-même : l'élégance chez Lagarce consiste à être aussi injuste et impitoyable avec lui-même qu'il l'est avec les autres (à commencer par ses proches). Ces premiers extraits du *Journal* nous donnent furieusement l'envie de lire le reste. Pour nous faire patienter, ce livre nous offre les exceptionnelles photos de Lin Delpierre, prises au fil des répétitions et des tournées. Le visage de Lagarce est là, échalas magnifique, et la fiction continue : celle d'un personnage nommé JLL, celui-là même qui, en exergue de ce livre qui nous revient d'entre les morts, parle d'« entre deux », de « trace ».

J.-P. T.

MNOUCHKINE Ariane

L'Art du présent

[Entretiens avec Fabienne Pascaud, Plon, 248 p., 20,50 €, ISBN : 2-259-19897-X.]

- Ariane Mnouchkine n'est pas une femme de plume mais c'est une femme de paroles, dans tous les sens du terme. Une voix chaude, déterminée mais douce, le contraire de l'image lointaine — et réductrice — que l'on a souvent d'elle : mamma tentaculaire, ogresse débordante, chef de troupe aussi infatigable qu'impitoyable. Il ne fallait pas attendre d'elle qu'elle nous conte sa vie par le menu, encore fallait-il qu'elle accepte de la dire à une personne qui n'appartienne pas au cercle de sa garde rapprochée. C'est le tour de force que réussit Fabienne Pascaud, critique de théâtre à *Télérama*, performance facilitée par l'admiration sans bornes que la journaliste porte aux différents travaux de son interlocutrice, qu'elle ne titille guère — hormis sur sa vie privée, et elle se fait alors rabrouer à juste titre par la grande dame de la Cartoucherie. Mais le but est atteint : au fil de seize entretiens, Ariane Mnouchkine raconte son parcours qui, très vite, devient celui du Théâtre du Soleil, troupe qu'elle fonde, qu'elle dirige toujours quarante ans plus tard, après lui avoir trouvé miraculeusement le lieu de son inscription : la Cartoucherie de Vincennes. On rêve d'un livre polyphonique qui nous raconterait l'histoire de cette troupe sans pareille, étoilant

les destins de ses figures : de Philippe Léotard à Philippe Caubère, elles sont nombreuses. Ariane « est la première d'entre elles », la figure tutélaire et fondatrice, elle parle en fille de Copeau et de Vilar qu'elle est, en femme, en militante, en cheftaine qui veille sur tout : depuis l'entrée du public jusqu'aux cuisines. Non sans un brin d'inquiétude (car elle sait que sa parole va être figée par écrit), elle répond sur un coin de table aux questions de son interlocutrice tout en gardant une oreille sur le spectacle en cours. Une vie continuellement branchée sur le présent et débordante d'amour pour le théâtre, avec la troupe comme *credo*, une aventure qu'elle veut toujours en marche, car s'arrêter c'est renoncer et renoncer c'est mourir.

J.-P. T.

PLANCHON Roger

Apprentissages, mémoires

[Plon, 632 p., 25 €, ISBN : 2-259-19108-8.]

- Après le magistral *Un défi en province*, Planchon, écrit par Michel Bataillon et dont les deux premiers tomes couvraient les années 1950-1972, c'est-à-dire l'aventure théâtrale de Roger Planchon à Lyon depuis les balbutiements rue des Marronniers jusqu'à Villeurbanne et le signe hérité du TNP (l'arrivée à ses côtés de Patrice Chéreau, puis celle de Georges Lavaudant et la suite, devant faire l'objet de nouveaux volumes), Planchon nous conte la préhistoire de cette histoire : son enfance, marquée par la campagne ardéchoise, son adolescence autodidacte entre le bistrot des parents et l'institution religieuse qu'il fréquente en dilettante, faisant le mur pour aller au cinéma. Mais Planchon est trop volubile, trop insatisfait pour ne pas faire des digressions sur le théâtre comme il va, mal, les acteurs, les ministres de la Culture, l'ami et acteur Jean Bouise, qu'il rencontrera au terme de ces années d'apprentissage, et il ne se prive pas non plus de nous donner quelques éclairages biographiques sur quelques-uns de ses spectacles les plus emblématiques. Le livre est conçu comme une adresse à sa petite-fille, et c'est en grand-père du théâtre français que Planchon mouille sa plume. Dans ce fouillis

... biographique se dégagent des lignes de force: ainsi l'importance qu'ont eue les veillées ardéchoises — « Je fais du théâtre pour retrouver l'enjeu de ces veillées » — mais aussi les paysages âpres et magnifiques du pays de ses père et mère, et, plus généralement, la fréquentation d'une paysannerie vivant à la dure. « J'ai partagé le quotidien des miséreux, écrit-il. Ce que j'ai fait de mieux dans la vie, c'est d'avoir mesuré la grandeur de leur rage rigolarde. Aussi, je suis intarissable sur l'Ardèche. » Du *Cochon noir* à *La Remise*, ses pièces futures en sont la preuve. Dans les dernières pages, il nous raconte comment le film d'Orson Welles *Citizen Kane* allait bouleverser sa vie et l'amener au théâtre, puis au cinéma. Le théâtre entre en scène quand le livre s'arrête.

J.-P. T.

ROSENTHAL Olivia

Les félins m'aiment bien

[Actes-Sud, coll. « Papiers », 72 p., 11,50 €, ISBN : 2-7427-5274-9.]

- Auteur de plusieurs récits publiés aux éditions Verticales, Olivia Rosenthal signe sa première pièce. C'est, à l'évidence, une nouvelle voix qui se fait connaître dans un domaine où les voix singulières sont rares et nombreuses, les pièces bavardes mais paresseuses. Bavarde, la pièce de Rosenthal l'est assurément, mais jusqu'à l'ivresse. Et dans une langue constamment ouvragée, à travers une élégance des mots un peu surannée qui, dans son écart même, s'acoquine fort bien du sujet de la pièce — le désir, ses affres et ses cas d'espèce — non sans une volonté affichée d'humour. Alain Ollivier, dont on connaît la sensibilité pour les textes éruptifs — il fut le premier à défendre l'écriture de Pierre Guyotat au théâtre —, a mis en scène cette pièce, assurant qu'il n'avait jamais entendu une telle voix au théâtre. À la scène, la farce macabre pouvait sembler quelque peu estompée. C'est que cette dimension de la pièce est peut-être plus volontaire qu'effective dans l'écriture. Dès les premières répliques, il est question d'un puma qui se serait détaché. Où est-on ? Dans quelle

jungle ou dans quel cirque ? Dans quelle forêt de l'enfance ? Sur quelle planète des singes ? On ne le saura jamais. Mais la bête est lâchée. Et de cette bête qui veille, sommeille et se réveille en nous, il sera question tout au long de cette histoire en forme de fête avec masques. Amazones de saison et de conviction, les femmes sont aux avant-postes du dire et du désir. Qui menace qui ? Qui mange qui ? La pièce avance ainsi par énigmes tandis que des figures muettes et animales se multiplient et se livrent à d'étranges rituels. Plutôt que de tableaux, l'auteur parle de disparition. Chaque disparition s'achève dans un corps à corps où l'un mange et l'autre est mangé et, à ce jeu-là, les femmes font preuve d'un redoutable appétit. Bestial.

J.-P. T.

JAZZ — DISQUES

Sélection de Philippe CARLES

DAL SASSO Christophe

Ouverture

[Nocturne NTCD351, Nocturne, 2004.]

• De plus en plus, ces grandes formations qu'en jazz on appelle *Big Bands* s'imposent, plutôt en tant qu'entités musicales (car leur survie économique est toujours d'une extrême fragilité), comme vitrines ou champs de manœuvre pour solistes, voire comme « couveuses » de talents prometteurs. À condition, bien sûr, que le meneur (en anglais : le leader) maîtrise l'art de la maïeutique et que, à l'instar d'un Duke Ellington ou d'un André Hodeir, il soit capable de catalyser les réactions entre instrumentistes et matériau musical. En attendant de plus amples preuves, il semble à l'audition de cet opus que l'arrangeur et/ou compositeur Christophe Dal Sasso soit en mesure de tisser pour ses improvisateurs vedettes des écrins à l'efficacité de tremplins. Sur fond majestueux de drapés de cuivres (à quoi participent bugles, cor, et tuba, qui, inévitablement, feront penser — et c'est un compliment — aux somptuosités d'un Gil Evans, mais aussi à la jungle orchestrale de l'album *Africa Brass* de John Coltrane), il sollicite l'imagination virevoltante et comme frémissante de la saxophoniste Sophie Alour, la gravité (coltranienne mais pas seulement) du ténor Lionel Belmondo, l'exquis choix de notes du contrebassiste Clovis Nicolas, et offre aux tambours et cymbales de Philippe Soirat l'espace de mini-concertos qui changent les habitués des clubs et concerts « de jazz » du routinier solo de batterie. Pourvu que les dieux du jazz et leurs serviteurs (organisateur de festivals et patrons de scènes nationales ou non) leur prêtent vie...

P. C.

SHEPP Archie et KESSLER Siegfried

First Take

[Archie Ball arch 0104, Abeille Musique, 2005.]

• Jadis, le chef d'orchestre suisse Ernest Ansermet s'extasiait sur les prouesses littéralement inouïes d'un jeune instrumentiste

américain, Sidney Bechet, qui allait revenir en Europe (en 1925) avec la troupe de la Revue Nègre, dont la vedette se nommait Josephine Baker. Aujourd'hui, on pourrait dire qu'Archie Shepp prolonge les discours de celle-ci et de celui-là. Comme Bechet (à qui il a naguère rendu hommage en disque), il est multi-instrumentiste et notamment saxophoniste soprano. Et comme la chanteuse, non seulement il lui arrive de donner de la voix, presque exclusivement sur le terroir du blues, mais surtout, par sa vie et sa carrière, transatlantiques depuis plus de trente ans, il semble reprendre à son compte la chanson-manifeste *J'ai deux amours, mon pays et Paris*. Aussi n'est-il point trop étonnant qu'à ce moment de sa biographie (il est né en 1937 en Floride), il choisisse la France pour créer enfin, au terme d'une impressionnante discographie éparpillée entre *Major Companies* et petits labels indépendants, sa propre compagnie phonographique, et en inaugure le catalogue avec l'enregistrement d'un concert dans le Midi aux allures d'autoportrait. D'un historique *Matin des Noirs* qu'il avait créé au festival de Newport il y a quarante ans (partageant alors l'affiche avec son « parrain » et ami John Coltrane) à des compositions de Billy Strayhorn, l'alter ego de Duke Ellington, et Thelonious Monk, dont il explorait déjà l'univers à la tête du New York Contemporary Five, il offre en la seule compagnie du pianiste Siegfried Kessler (un de ces interlocuteurs à propos de qui le mot empathie eût pu être inventé) une irrésistible et réjouissante démonstration de cette vertu rare comme le terme qui la désigne : la pertinacité.

P. C.

THORNTON Clifford

The Panther And The Lash

[America 067869-2, Universal, 2004.]

• Ce n'est certes pas un moindre paradoxe que cette réédition concerne l'enregistrement d'un concert donné il y a trente-cinq ans en la Maison de la Radio sous l'égide de la défunte ORTF : un an plus tard, le trompettiste vedette, et afro-américain, de ce concert, de retour de New York, était refoulé par la police à l'aéroport d'Orly et interdit sur

... le territoire français. Motif invoqué de cette décision préfectorale: sa participation à une autre soirée parisienne (et musicale), à la Mutualité, en faveur des membres du Black Panther Party emprisonnés aux États-Unis. Depuis, la moitié de ce quartette a disparu: le multi-instrumentiste (outre le cornet, il joue du trombone, du shenaï, instrument indien à anche double guère éloigné de la ghaïta nord-africaine, du piano, des percussions...) Clifford Thornton est mort en 1983 (il était né en 1936 à Philadelphie) et le contrebassiste Bernard «Beb» Guérin a mis fin à ses jours en 1980. Avec le batteur antillais Noel McGhie et le pianiste François Tusques, ils avaient presque réalisé une de ces utopies orchestrales qui ponctuent la vie du jazz: un quartette aux voix égales mêlant communautés et traditions. Esprit de fanfare et effluves orientaux, piano diluvien et appels à la danse persillant un rêve d'esperanto musical sans le moindre rapport avec les ambitions mercantiles de ce qu'on appelait naguère la *World Music*. Si la parenthèse est aujourd'hui fermée, la mémoire n'en reste pas moins vive.

P. C.

VIGROUX Franck

Push The Triangle

[D'Autres Cordes Records d'ac 051, Abeille Musique, 2004.]

- Il est des qualificatifs qui s'usent vite à force d'avoir été employés à tort et à travers pour des objets qui ne les méritaient pas: décoiffant, décapant, bousculant, autant de termes qui renvoient à l'échelle de Richter et décrivent toutes sortes de séismes, alors qu'en fait rien vraiment n'a bougé. Mais là, avouons-le, on assiste à la convergence de plusieurs désirs aussi musiciens que «dérangeurs». Tandis que Franck Vigroux, le guitariste manipulateur de platines responsable de ce patchwork de collisions sonores, suscite, sollicite et excite le jeu et les «je» confrontés, sur trame de batterie élastique et frénétique (Michel Blanc), les champions de l'agitation-provocation décibelliqueuse Médéric Collignon (trompette et voix) et Stéphane Payen (saxophone) s'en donnent littéralement à corps joie,

car c'est sans doute le plus singulier de cette affaire que l'espèce de jubilation qui la traverse de bout en bout. Comme si, une fois n'est pas coutume, gaieté et «expérience» pouvaient être associées ou, mieux, s'aiguiser mutuellement. C'est dire qu'ici il n'y a pas la moindre gêne, et donc — quels que soient la recette, les ingrédients de cette mixture — que le plaisir est au rendez-vous. Ne serait-ce qu'à cause du double jeu délicieusement excessif de Collignon qui, depuis sa participation aux deux plus récents avatars de l'Orchestre national de jazz (sous la direction de Paolo Damiani puis de Claude Barthélemy), n'a plus besoin de prouver sa maîtrise. Il se contente d'illustrer cette toujours actuelle définition du jazz donnée jadis par Leonard Bernstein: «*The sound of Surprise*».

P. C.

JAZZ — LIVRES

Sélection de Philippe CARLES

GERBER Alain

Charlie

[Fayard, 572 p., 25 €, ISBN: 2-213-62301-5.]

- Je ne sais plus quel cinéaste ou théoricien du cinéma tentait d'expliquer cette zone incertaine où la fiction la plus virtuose et le documentaire le plus pertinent finissent par se rejoindre et parfois se confondre, mais l'on peut se demander s'il n'était pas aussi un auditeur et un lecteur assidu d'Alain Gerber. C'est qu'avec Gerber, non seulement le jazz est un roman (ainsi qu'il l'illustre tous les soirs sur France-Musiques) mais, surtout, par les magies entrelacées de l'écriture et de la documentation, l'histoire dans ses livres vit comme on ne l'espérait plus et sa traversée s'impose comme une formidable démonstration de la continuité de cette musique, une musique qui résiste aux enfermements dans les musées et autres conservatoires. Il est vrai aussi que le Kansas City où a grandi Charles Christopher «Charlie» Parker ressemblait davantage aux lieux les plus mal famés de La Nouvelle-Orléans jadis qu'aux galeries du Louvre ou à des salles d'académies musicales. Mais surtout,

aux inventeurs de cette forme d'art qu'on a enfermée sous l'étiquette «jazz» comme pour garder quelques relents extra-musicaux de ses origines, Gerber ne cesse de donner, de rendre la parole, au point que son *Charlie*, par exemple, aurait pu être sous-titré «Bird Lives!», ce cri d'exorcisme qu'avaient graffité dans le métro new-yorkais trois amis du saxophoniste dès qu'ils eurent appris sa mort, il y a tout juste un demi-siècle. L'autre sous-titre possible étant évidemment «préhistoire» ou «genèse d'un génie».

P. C.

MUSIQUE CLASSIQUE

— DISQUES

Sélection de Jean ROY

CASADESUS Robert
Symphonies n° 1 opus 19,
en ré majeur, n° 5 op. 60
« Sur le nom de Haydn »,
n° 7 op. 78, avec chœurs,
« Israël »

[Orchestre et chœurs : Northon Sinfonia dirigés par Howard Shelley, enregistré en 2004, Chandos 10263, distribué par Codaex France, 1 CD.]

- Trente-deux ans après sa mort, Robert Casadesus est enfin reconnu comme compositeur, ce qu'il revendiquait, étant conscient du handicap que représentait pour lui le fait d'être un pianiste célèbre. Il a écrit des œuvres pour piano, pour musique de chambre, des concertos et, en 1934 et 1970, sept symphonies dont la dernière est un hommage au peuple d'Israël. Cette 7^e symphonie fait appel à des voix solistes et à des chœurs, ce qui, chez Robert Casadesus, est une rareté car il a composé très peu d'œuvres vocales. La maîtrise de l'orchestre, l'écriture, classique par nature et par vocation, montrent que chez lui le compositeur n'est pas inférieur à l'interprète. Sans bousculer les règles établies, Robert Casadesus écrivait une musique intègre et généreuse qui lui ressemblait. C'est une rare découverte que cet enregistrement nous réserve en réparant une injustice.

J. R.

LEJET Édith

Espaces nocturnes, Améthyste.
Des fleurs en forme de diamants.
Dyptique. Trois chants pour
un Noël. Harmonie du soir

[Ensemble orchestral Stringendo, dirigé par Jean Thorel, Chœur féminin de Saint-Quentin. Olivier Chassain (guitare), Julien Brat (orgue), enregistré en 2004, Mandela 5086, distribué par Harmonia Mundi, 1 CD.]

- Née en 1941, élève de Jean Rivier et d'André Jolivet au Conservatoire de Paris où elle enseigne actuellement, Édith Lejet allie la rigueur à la sensibilité, aussi précise dans son écriture et dans son instrumentation. Sa musique n'exclut pas le rêve. *Harmonie du soir*, dont le titre est emprunté à Baudelaire, et *Améthyste* sont écrits pour douze instruments à cordes, les *trois chants pour un Noël* (« En ce temps-là », « Les mages », « Berceuse ») jouant sur la sonorité des mots. *Dyptique* est pour orgue et cordes. *Des fleurs en forme de diamants* est une pièce concertante pour guitare et sept instruments. Les *Espaces nocturnes* font appel à un petit groupe d'instrumentalistes parmi lesquels les flûtes jouent un rôle de premier plan. La musique d'Édith Lejet est toute de suggestion, par la magie des timbres qu'elle utilise avec une rare subtilité et un sens poétique dont la résonance, excluant le pittoresque, est intérieure.

J. R.

MUSIQUE CLASSIQUE

— LIVRES

Sélection de MICHEL ENAUDEAU et Jean ROY

GALLOIS Jean
Camille Saint-Saëns

[Mardaga, 382 p., 36 €, ISBN : 2-87009-851-0.]

- Camille Saint-Saëns, aussi célèbre qu'il soit, reste un inconnu pour ceux qui admirent son écriture, la virtuosité des concertos, la grandeur de sa *Symphonie avec orgue*, la fantaisie du *Carnaval des animaux*. On pourrait, cependant, aussi considérer

... l'homme comme un artiste accompli chez qui la sensibilité ferait défaut. La biographie de Saint-Saëns par Jean Gallois dissipe les malentendus. Le prétendu anti-moderne s'efface devant celui qui, dès 1879, avait compris l'importance qu'allaient prendre les modes antiques opposées à la tonalité et le développement du rythme. Saint-Saëns revit, dans le livre de Jean Gallois, avec sa curiosité inlassable, son appétit de lecture, son goût pour les voyages (justifiés par son état de santé) et son humour, très proche de celui des poètes parnassiens, avec lesquels il partageait un idéal de perfection artistique. Mais, tout compte fait, plus naturel dans son expression que ces poètes, Saint-Saëns revit, tel qu'il fut, enthousiaste et rigoureux, et plus sensible que sa pudeur ne le laissait paraître.

J. R.

JOOS Maxime (dir.)

Claude Debussy, Jeux de formes

[Éditions Rue d'Ulm, coll. «Æsthetica», 322 p., 30€, ISBN : 2-7288-0327-7.]

- L'œuvre de Claude Debussy est-elle encore ce champ de bataille qu'indiquait, il y a une vingtaine d'années, Marcel Marnat présentant le complément discographique dans le *Debussy* de Jean Barraqué (coll. «Solfèges», Le Seuil)? Pas trace de tels affrontements dans ce volume d'études qui, nous semble-t-il, marque un déplacement du rapport contemporain à Debussy, en particulier par rapport au numéro *Debussy* de la collection «Silences», à la fin des années 1980. Est-ce l'effet de l'inspiration boulézienne de plusieurs textes? Mais le mot «impressionnisme», collé à Debussy, est encore suffisamment fréquent pour que ce cliché simplificateur soit fustigé à maintes reprises. Car cette musique qui contourne les formes classiques, mais aussi celles du romantisme, contourne la tonalité. Tout auditeur un peu attentif sait sa grande complexité. Complexité dans la construction, si différente de celle de Mahler, dont Gérard Pesson dessine un beau compagnonnage à partir de la puissance du motif de la nature. Ces pages sont d'autant mieux venues que Stravinsky ou Bartok sont les vis-à-vis habituels de Debussy. Complexité encore

dans le traitement musical du temps, du timbre, de l'espace, qui conduit Maxime Joos à cerner ce qu'il appelle «le paradoxe de la discontinuité». Thomas Bösché étudie de façon approfondie cette filiation bien connue de Boulez avec Debussy. Il la débusque jusque dans *Répons*. Du point de vue littéraire, Boulez et Debussy ont revendiqué l'un et l'autre l'attraction de Mallarmé. Commentant les travaux de l'ethnomusicologue André Schaeffner, Pereira de Tanguy insiste sur le sentiment de terreur qui perce chez Debussy au-delà de la sensualité de ses partitions. Cela s'entend du tam-tam de *La Mer*, mais aussi de certaines paroles de Golaud dans *Pelléas et Mélisande*. Cet opéra fournit la matière d'une longue réflexion sur le mythe. Anne Roubet se démarque de la thèse de Claude Lévi-Strauss pour qui Debussy et Wagner sont des musiciens du mythe. Car, rectifie-t-elle, dans la musique de Debussy, l'aboutissement et la fermeture narrative que connaît le mythe ne sont pas au rendez-vous. En revanche, sont au rendez-vous deux interprètes du compositeur : les pianistes Jean-Paul Despax et Florent Boffard, ce dernier ancien pianiste soliste de l'Ensemble Intercontemporain. Il faut dire en conclusion qu'un des mérites appréciables de ce livre est de réunir selon trois axes des textes d'inégale technicité et difficulté, de sorte que le lecteur peu exercé à l'analyse musicale n'est pas perdu. Voilà donc des études qui servent la compréhension de Debussy et, du même élan, le plaisir pris à sa musique.

M. E.

PHILOSOPHIE

Sélection de Sylvie COURTINE-DENAMY,
Jean-Pierre SALGAS et Guy SAMAMA

ALAIN

Platon

[Flammarion, coll. « Champs », 317 p.,
9,20 €, ISBN : 2-08-080134-1.]

• Il ne s'agit pas du « Platon » d'Alain, car celui-ci n'existe pas, mais d'un choix de *Onze chapitres sur Platon* et d'inédits, dont deux extraits du journal d'Alain, qui témoignent que la pensée de Platon était toujours présente dans les *Propos*, comme dans l'enseignement, d'Alain.

Dans ses *Notes préparatoires* à un cours sur Platon dispensé en 1930-1931, on peut lire :

« Il est utile que cette philosophie soit exposée, qu'elle soit comme enlevée de son temps et remise à sa place dans le nôtre. »

Les textes qui nous sont proposés dans ce volume concernent surtout la *République*.

Car l'on y apprend l'art de se gouverner soi-même et d'établir la justice à l'intérieur de soi. Dès qu'un homme se gouverne bien lui-même, il se trouve bon et utile aux autres sans avoir seulement à y penser. À l'inverse, dans le récit de Gygès, où faire le mal est soumis à une condition d'invisibilité, Gygès n'hésite et ne délibère que pour savoir qu'il est vraiment invisible. On comprend tout le profit, moral et philosophique, que put tirer Alain, ce Socrate laïque et républicain, de cette conception de la justice. Alain retient aussi de Platon que le corps a un rôle décisif à jouer dans la vie morale. C'est par la gymnastique d'abord que la pensée réduit les passions et que les idées reprennent leur sens humain. Il suffit ainsi de dénouer les poings pour chasser la colère. Mais beaucoup d'autres dialogues sont interrogés, ou bien seulement évoqués, nous convainquant, si nous en doutions, que Platon est bien vivant.

G. S.

BARASH Jeffrey Andrew

Politiques de l'histoire.

L'historicisme comme promesse et comme mythe

[PUF, 256 p., 30 €, ISBN : 2-1305-3644-1.]

• Un fil conducteur, les *Politiques de l'histoire*, relie les dix études de ce recueil de Jeffrey Barash, professeur de philosophie à l'université de Picardie, même s'il est loisible de les lire de façon autonome. Quels sont les enjeux politiques de la réflexion sur l'histoire en Allemagne, pays qui a subi l'épreuve du totalitarisme, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XX^e? Relisant les œuvres de Johann Gottfried Herder, Friedrich von Gentz, Wilhelm von Humboldt, Leopold von Ranke, Heinrich von Treitschke et Carl Schmitt, la première partie de l'ouvrage s'assigne pour but de restituer la complexité du lien entre théorie politique et réflexion sur l'histoire. La nouvelle approche de l'histoire, conçue à partir de la fin du XVIII^e siècle, soit à partir de la « percée de l'historicisme » provoquée par Herder, a-t-elle ouvert la voie au « dérapage totalitaire » du XX^e siècle, comme ont voulu le démontrer un certain nombre de travaux publiés depuis la seconde guerre mondiale? L'auteur, pour sa part, s'efforce de montrer que l'historicisme ne doit pas en être tenu pour « responsable », c'est-à-dire comme contenant en germe le développement des éléments de radicalisation ultérieure. La seconde partie s'attache quant à elle à repérer le lien qui unit totalitarisme et théorie de l'histoire chez des penseurs de la généalogie du fascisme (Hermann Heller), de la politique de sécularisation (Karl Löwith), du relativisme historique (Leo Strauss), de l'intrication entre mythe politique et histoire (Ernst Cassirer et Martin Heidegger), ou encore Hannah Arendt qui valorise la mémoire au fondement du politique. Le point commun à tous ces penseurs étant qu'ils furent contraints de fuir leur pays natal lors de l'avènement des « sombres temps » dont ils furent les contemporains et qu'ils s'efforcèrent de comprendre.

S. C.-D.

BUBER Martin

Lettres choisies de Martin Buber (1899-1965)

[CNRS éditions, 320 p., 33 €, ISBN : 2-271-06258-6.]

• Tôt engagé dans le sionisme, dans sa version culturelle plus que politique — « Sion est plus qu'une nation » —, s'immergeant dès 1904 dans l'étude du hassidisme, co-traducteur, avec Franz Rosenzweig, de la Bible, tâche qu'il achèvera seul, Martin Buber, ce militant inlassable du dialogue entre Juifs et Arabes, ne fit pourtant son *alyah* qu'à l'âge de soixante ans, occupant à partir de 1938 la chaire de sociologie à l'Université hébraïque de Jérusalem, dont il fut l'un des premiers concepteurs. Dominique Bourel et Florence Heymann nous présentent ici un choix de 193 lettres parmi les 5000 rédigées en six langues différentes que comporte l'immense correspondance de Buber. Ce choix, établi avec le fils du philosophe, Rafaël Buber, à partir de l'édition allemande préparée par Grete Schaeder, par l'aperçu qu'il offre du vaste réseau des correspondants, exemplifie sa philosophie du dialogue. On y voit en effet Buber converser avec les hommes politiques de l'époque : Theodor Herzl — premier président de l'Organisation sioniste mondiale —, Chaïm Weizmann — premier président de l'État d'Israël —, David Ben Gourion — contre la *Realpolitik* duquel il s'opposa à maintes reprises —, mais aussi le Mahatma Gandhi. Martin Buber fut également un grand humaniste et, parmi ses correspondants, on retrouve aussi bien des hommes de science comme Albert Einstein, Simon Dubnov, Maurice Friedmann, que des hommes et des femmes de lettres, témoins Lou Andreas-Salomé à laquelle il avait demandé une contribution sur *L'Amour*, Hugo von Hofmannsthal, Walter Benjamin, Franz Kafka, Samuel Hugo Bergmann, ou encore des théologiens comme Martin Dibelius ou le grand rabbin Markus Ehrenpreis. En 1953, Martin Buber, qui avait reçu le Prix de la Paix des libraires allemands, revint en Allemagne afin de renouer le dialogue avec une nouvelle Allemagne et pour rendre hommage à ceux

qui s'opposèrent au nazisme. Sa décision ne fit guère l'unanimité en Israël, où le dernier combat qu'il livra fut en faveur des Juifs d'Union soviétique.

S.C.-D.

CHRYSIPPE

Œuvre philosophique

[Les Belles Lettres, coll. « Fragments », 2 volumes, 688 p. (vol.1), 747 p. (vol.2), 71 €, ISBN : 2-251-74203-4.]

• Cette édition (bilingue) en deux volumes de l'*Œuvre philosophique* du plus célèbre philosophe du stoïcisme antique constitue sans aucun doute un événement. Par sa facture même (langue originale, grecque ou latine, à droite, traduction française sur la page de gauche, appareil critique, tableaux de concordance, glossaire, chronologie des écoles philosophiques, plusieurs index), elle est exemplaire de ce qu'on peut attendre d'un travail scientifique. Mais elle est aussi un moment historique dans la réévaluation contemporaine du stoïcisme. Pour les stoïciens, on le sait, le discours philosophique se compose de trois parties inséparables : la logique, la physique et l'éthique ; elles sont comme trois parties du corps humain — les os (la logique), la chair (l'éthique) et l'âme (la physique) — ou bien comme des composants d'un œuf, avec sa coquille (logique), son blanc (éthique), son jaune (physique). Sur sept cent cinq livres, Chrysippe en a consacré plus de trois cents à la logique. Mais le monde stoïcien est unitaire, unifié par le *logos*, principe divin tenant toutes choses en harmonie et faisant que tous les événements arrivent comme ils doivent arriver, et non comme nous voudrions qu'ils arrivent. Qu'il s'agisse de la représentation, des critères de vérité, des causes, du mélange, du mouvement et du repos, du souffle, de la tension, du destin, des dieux, des maladies, des astres, des désastres naturels, de la providence, des animaux irrationnels, de la météorologie, de divination, tout appartient à un ordre universel et est gouverné par une raison unique ; de telle sorte que vivre heureux, c'est vivre conformément à la nature.

G. S.

COHEN-HALIMI Michèle

Entendre raison. Essai sur la philosophie pratique de Kant

[Vrin, 380 p., 35 €, ISBN: 2-7116-1695-9.]

• La prose pratique de Kant opère déjà une rupture de transitivité dans la pensée métaphysique de la représentation, au point que s’y engage ce qu’on pourrait appeler avant l’heure « une clôture de la représentation ». Vouloir entendre la seule voix du commandement moral définit même un déni des structures représentatives de la conscience morale. Telle est la thèse que développe avec rigueur et élégance Michèle Cohen-Halimi. Elle revient sur le tracé du respect et de l’impératif catégorique pour y lire une sortie de la moralité hors du champ clos de la métaphysique. *L’élévation* du ton pratique autorise à la fois un autre rapport de la conscience au langage, celui de l’auto-affection, et une reconsidération de la puissance affectante du discours, celle de la rhétorique. Est ainsi libérée l’énergie langagière de la *voix* morale. Car le philosophe critique pense un rapport de la voix à une écoute telle qu’elle implique et institue la voix dont elle est l’écoute. Le ton de la philosophie pratique kantienne emporte avec lui une ré-inscription du oui-dire dans la définition de la conscience morale. La réflexion de Kant sur cet oui-dire fait apparaître le problème du mal-entendu comme intrinsèque à la tentative morale de l’écoute. Par exemple, la difficulté que rencontre la *Rhetorik* à exercer une influence sur les esprits ne se comprend qu’à partir de la force d’une contre-écoute. « Ce n’est pas l’éloquence qui échoue, c’est notre désir de surdité qui triomphe. » En analysant toutes les implications, et les conséquences, de l’influence en acte de la raison pure pratique, Michèle Cohen-Halimi nous fait entendre un autre Kant: délesté des obligations, comme des habitudes, du kantisme.

G. S.

CUREAU DE LA CHAMBRE Marin

Le Système de l’âme

[Fayard, coll. « Corpus des œuvres de philosophie en langue française », 317 p., 32 €, ISBN: 2-213-62093-8.]

• L’intérêt, aujourd’hui, de cette réédition d’un livre de 1664 du médecin philosophe Cureau de La Chambre est double: par l’éclairage qu’il apporte au lecteur sur l’histoire des idées au xvii^e siècle, notamment par rapport à Descartes ou à Malebranche, et par la psychologie qui y est développée (les passions, la volonté, la mémoire, l’imagination, la réminiscence). Continuation de *L’Art de connaître les hommes*, *Le Système de l’âme* analyse non point la nature de l’âme, dont il est admis qu’elle est une substance spirituelle, indivisible et immortelle, mais ses actions principales: connaître, se souvenir, se mouvoir, faire mouvoir le corps. Ce qui est ainsi questionné, c’est l’interaction du corps et de l’âme. La connaissance est une action, et cette action se traduit par des images. Si l’entendement et l’imagination agissent ensemble pour former la connaissance propre à l’homme, c’est qu’il y a toujours du corps et de l’esprit. Mais l’âme se meut à la fois en elle-même et par rapport au corps. Des changements témoignent de deux sortes de mouvements que l’âme excite dans le corps humain: les uns sont volontaires, comme pour marcher, pour prendre, pour repousser, d’autres sont naturels, comme le battement du cœur et des artères, le cours du sang dans les veines et tout ce qui est du ressort de la faculté végétative. Car Cureau de La Chambre distingue l’âme végétative (dans les plantes et l’instinct des animaux), l’âme sensitive et l’âme qui anime les actions intellectuelles. Mais ces analyses forment *système*, mot désignant l’ordre et la disposition des facultés, ainsi que ceux des corps qui composent le monde.

G. S.

DÉOTTE Jean-Louis

L’Époque des appareils

[Éditions Lignes et Manifeste, 363 p., 19 €, ISBN: 2-84938-018-0.]

• Jean-Louis Déotte a pour projet général une philosophie de la culture. Son nouveau livre, comme déjà les précédents, ne cherche pas à faire système. Comment d’ailleurs le pourrait-il sans trahir ceux qui l’aident à conduire sa recherche, menée pendant trois années de séminaires (2000-2003) dans le cadre du département de philosophie

... de l'université Paris VIII. Les auteurs avec qui il fait route sont des penseurs qui ont rompu avec l'ambition et la forme du système en philosophie: Foucault, Rancière, Arendt, Nancy, Deleuze. Mais deux philosophes accompagnent indéfectiblement l'auteur: Walter Benjamin et Jean-François Lyotard, qui, selon Déotte, sont en «grande proximité». Avec l'un comme avec l'autre, Déotte discute beaucoup, marque autant sa dette que ses désaccords, par exemple sur la question de l'événement. Tel que posé par les deux auteurs, l'événement retire à ses yeux l'accès à la pensée de l'histoire. Il en est de même avec le «dispositif», auquel Déotte oppose l'«appareil». Celui-ci s'en distingue par son ouverture à l'extériorité, le dispositif étant comme fermé sur lui-même. C'est aussi pourquoi, au contraire du dispositif, l'appareil est un fabricant de temporalité. Cette opposition est un important point de départ à partir duquel la notion d'appareil s'étoffe. L'auteur met l'accent sur deux types d'appareils: l'appareil perspectif de la Renaissance, qui pénètre selon Déotte jusqu'au modèle arendtien de la scène politique. Le cinéma, étudié à partir des réflexions de Benjamin sur la question de la reproduction de l'œuvre, est retenu comme l'autre appareillage puissant. Néanmoins, Déotte donne parfois l'impression que beaucoup, trop peut-être, est appréhendé sous la catégorie d'appareil: l'écriture, le musée, les arts, les techniques. Qu'est-ce alors que faire époque pour un appareil? C'est configurer la sensibilité partagée, et l'action. Dans cette réflexion, il y a place pour l'appareil politique, non celui des partis, celui qui est «entre». Ce livre riche de bien des explorations trouve son unité dans la reprise de l'idée de Schiller, la culture comme «le milieu de l'art et de la politique».

M. E.

GADAMER Hans-Georg
Esquisses herméneutiques.
Essais et conférences

[Vrin, 300 p., 25 €, ISBN: 2-71116-1701-7.]

- Un livre de Gadamer, même traduit (ici par Jean Grondin), ne peut passer inaperçu. Celui-ci, paru le jour de son centième anniversaire, rassemble des textes de 1965

(un dialogue «socratique») à 1999 autour de questions comme l'art, la poésie, l'humanisme, la reconnaissance et la commémoration, l'amitié et la solidarité, l'écoute. Il peut être considéré à la fois comme un éclaircissement de ce qu'est le travail de l'herméneutique et comme un recueillement: se trouve là rassemblé le potentiel d'une vie et d'une pensée. Si «l'herméneutique est la théorie selon laquelle nous devons apprendre à écouter», nous avons encore beaucoup à écouter de celui dont la voix maintenant s'est éteinte. L'herméneutique elle-même y est caractérisée, dans un texte sur «Nietzsche et la métaphysique», comme «l'effort qui nous aide à surmonter quelque chose d'incompréhensible». Mais il ne s'agit pas de pouvoir dire «maintenant je le sais, il s'agit de surmonter l'obstacle et de continuer à suivre ce qui est dit, comme on suit une musique bien menée». Le «suivi» de la musique, celui de la poésie, celui du langage, c'est ce qui constitue la trace à suivre de ces *Esquisses*. Nous sommes sensibles aux nombreux signes que déposent ces traces, et «ce n'est pas une petite affaire que de comprendre des signes comme des signes», comme il nous est rappelé dans un texte sur «Heidegger et la fin de la philosophie». Nous y faisons toujours une expérience de la transcendance, donc de l'excès qui se trouve dans la pensée. C'est peut-être cela aussi, l'herméneutique: un art de traverser la clôture des mots pour aller jusqu'à l'excès.

G. S.

GORI Roland et DEL VOLGO Marie-José
La Santé totalitaire.
Essai sur la médicalisation
de l'existence

[Denoël, 270 p., 22 €, ISBN: 2-207-25660-X.]

- Dans le sillage de Georges Canguilhem et de Michel Foucault, cet essai, vif et polémique, écrit en commun par un psychanalyste et une praticienne hospitalière à l'Assistance publique de Marseille, dénonce l'oubli du sujet dans la médecine technoscientifique moderne, allant jusqu'à parler d'«entreprise négationniste de la souffrance

psychique». L'instrumentation du vivant placé sous tutelle d'un «taylorisme» médical *médicalise* à l'excès cette souffrance psychique; elle conduit à une professionnalisation de l'éthique, à une expertise sanitaire des comportements, à la transformation du patient en consommateur soumis à la technique, à l'économique et au social. Un triple déficit en résulterait: éthique, politique et subjectif. À travers des exemples cliniques précis et une analyse de ce qui a conduit à exproprier le corps du patient et la maladie du malade, cet essai est plus, et autre chose, qu'une simple description critique d'une idéologie médicale contemporaine. En retraçant une histoire du sujet éthique en Occident et des pratiques du souci de soi, en rappelant qu'en histoire des sciences souvent la transparence maintient l'opacité, il analyse l'*épistémè* qui est au fondement d'une culture privant le sujet de sa dimension subjective comme de sa fonction politique. Le discours médical doit être à la fois transformé et dépassé par un véritable souci éthique qui reconnaisse la singularité de chacun, irréductible aux lois d'un savoir scientifique ou juridique.

G. S.

JULLIEN François

Nourrir sa vie, à l'écart du bonheur

[Le Seuil, 171 p., 16 €,
ISBN: 2-02-079217-6.]

- Cet essai de François Jullien clôt temporairement un cycle de quatre livres tournant autour de la question du vivre. Envisager cette question sous l'angle d'un potentiel, ou d'un capital de vie, permet de la désenliser des attaches qui l'ont emprisonnée, et même étouffée, en Europe jusqu'à maintenant. Au nombre de ces liens, le bonheur. Comme si l'on ne pouvait concevoir de vivre qu'en vivant heureux. Le paradoxe, ou la contradiction, dans lesquels s'est enfermée la philosophie occidentale, jusqu'à se fermer à d'autres possibilités, est d'avoir nourri un souci du bonheur. Faire du bonheur un *souci*, telle est l'étrangeté. Au contraire, quand, côté chinois, Zhuangzi conseille de nourrir sa vie, il ne s'agit pas

de bien la remplir, mais de la délester de toute extériorité pour recentrer sa vigilance sur la seule capacité intérieure, la capacité vitale. De telle sorte qu'à l'écart de toute finalité nous flottions comme un poisson dans l'eau: toujours en mouvement, mais sans direction projetée, sans destination et même sans aspiration. La respiration suffit. Plus le sage se désencombre, plus il s'énergétise. Plus il s'affine, et plus il s'anime. Ainsi n'y a-t-il plus de coupure entre les plans du vital et du moral; si l'âme et le corps ne sont pas conçus comme deux entités séparées, la quête de l'immortalité devient celle de la longévité, et la transcendance ne s'oppose pas à l'immanence: elle est le plein régime des processus de la nature. Dès lors, la médecine doit se préoccuper moins de maladies que d'hygiène, moins de réparer que de durer, en ne gaspillant pas son «souffle-énergie». La psychanalyse, l'art, la morale et la politique ont à être réinvestis à partir de cette *définalisation* de l'existence, et de ce décalage.

G. S.

KRIEGEL Blandine

Michel Foucault aujourd'hui

[Pion, 117 p., 13 €, ISBN: 2-259-19114-2.]

- Philosophe, présidente du Haut Conseil à l'Intégration, Blandine Kriegel rend ici hommage au philosophe Michel Foucault — dont elle fut la collaboratrice —, disparu il y a vingt ans. Figure emblématique des années 1960, témoin des Trente Glorieuses et de l'essor économique, l'auteur de *Les Mots et les Choses* ouvre des perspectives nouvelles concernant tant l'esthétique que l'épistémologie et réinstaurant la philosophie comme *archéologie du savoir*. Mais M. Foucault fut aussi un témoin de son temps, déniait l'«humanisme dégoulinant de l'homme» en s'engageant avec une ardeur toute gauchiste sur des scènes nouvelles, démystifiant l'enfermement carcéral, la clinique psychiatrique ou la marginalisation des homosexuels. L'ouvrage de Blandine Kriegel s'articule autour de trois chapitres: Foucault philosophe, Foucault artiste, Foucault politique. Quand bien même ne sommes-nous plus de son temps, le nôtre devant plutôt s'atteler à «reconstituer la philosophie

... républicaine, parer à l'écoulement du sens», force est bien de «saluer l'artiste». Or, que reste-t-il aujourd'hui de Michel Foucault, lequel, soulignons-le, ne fit pas de «disciples»? Une admiration pour l'érudit, le «phénomène de bibliothèque» pour lequel la lecture et l'écriture étaient des actes de libération. Mais qu'est-ce qui distinguait ce *scholar* d'apparence néo-cambrigienne, cette réplique de la Panthère rose, de ces deux autres piliers du structuralisme, Louis Althusser, ici comparé à «saint Cyran», et le «bon docteur» Jacques Lacan, dont l'influence sur cette génération fut tout aussi considérable? Sa liberté, son refus de toute étiquette, son austérité érémitique, son goût de la vérité, sa passion pour l'art. S. C.-D.

NOUDELDMANN François
et PHILIPPE Gilles (dir.)

Dictionnaire Sartre

[Honoré Champion, 544 p., 70 €, ISBN: 2-7453-1083-6.]

- On ne compte plus les dictionnaires concernant le monde intellectuel (on pourrait en faire un dictionnaire, un *métadictionnaire*), à égalité avec la biographie (sauf exception rare), le genre d'une défaite de la pensée: l'ordre alphabétique, degré zéro de la totalisation. Les auteurs de ce *Dictionnaire Sartre*, qui plus est publié à l'occasion du centenaire, préviennent l'objection en invoquant le *personnage conceptuel* qu'est l'autodidacte de *La Nausée*. L'ordre alphabétique (ici d'Absence, celle de Pierre dans *L'Être et le Néant*, à Lena Zonina, la maîtresse russe dédicataire des *Mots*), plaignent-ils, «laisse à la contingence sa part». «Que peut-on savoir d'un homme aujourd'hui?» si cet homme s'appelle Sartre... Réponse en huit cents notices sur les livres, les articles, les concepts, les thèmes mais aussi les femmes, les amis, les adversaires (Kanapa, Garaudy), les voyages. Dans tous les sens du mot, on s'y retrouve merveilleusement. Car «tout passa par Sartre non seulement parce que philosophe, il avait un génie de la totalisation, mais parce qu'il savait inventer le nouveau» (Gilles Deleuze lors

du prix Nobel, refusé en 1964, in *L'Île déserte*). Je rappelle aussi Louis Althusser saluant lors de sa disparition «notre Jean-Jacques Rousseau». Ou Robbe-Grillet disant sa dette dans *Le Miroir qui revient*. Ou encore Pierre Bourdieu avec son admiration dans son livre ultime. Sartre: autant que le plus haï (très bon article sur le sujet), le plus aimable, le plus aimé, le socle de la littérature et de la philosophie depuis 1945. Tous (français et étrangers) sont *passés par Sartre*... Une réserve à ce propos: pour les auteurs du *Dictionnaire*, Sartre semble l'horizon indépassable de Sartre — ce qu'il ne fut justement jamais pour lui-même; la question «que peut-on savoir d'un homme aujourd'hui?» a bougé grâce à Sartre, depuis Sartre, contre Sartre. Malgré les contributions plurielles (plusieurs pays, des générations diverses), ce *Dictionnaire* souffre d'un excès de connivence, de fidélités et d'entre-soi (plus que d'en-soi et de pour-soi), comme s'il n'était que l'émanation du Groupe d'études sartriennes (le symptôme pourrait en être l'article «Michel Contat» saluant le «charisme souriant» de l'intéressé). Ce qui se traduit par une certaine absence d'audace et un inachèvement, des entrées parfois un peu sommaires (Claude Lanzmann) ou des lacunes énormes (Raymond Queneau, Claude-Edmonde Magny, Léopold Sedar Senghor, Bernard Frank, Vladimir Nabokov, Alain Robbe-Grillet). Est-ce d'ailleurs un hasard (objectif?) si nombre des textes les plus intéressants sont signés Jean-François Louette (*Huis clos*) ou Denis Hollier (*Réflexions sur la question juive*), maîtres d'œuvre du Bataille de la Pléiade? À l'arrivée, sans nul doute, un livre indispensable (qui pourra jouer longtemps le rôle introducteur des livres de Francis Jeanson dans les années 1960), mais qui ne dispense pas des *Écrits de Sartre* de Contat-Rybalka, pas plus que des essais majeurs de François Georges (à reparaître chez Bourgois), de Denis Hollier, de Philippe Lejeune, d'Anna Boschetti sur *Les Temps modernes*... À signaler que François Noudelmann a réalisé un livret et une exposition Sartre pour l'Adpf. Que Gallimard annonce pour mars le *Théâtre* en Pléiade. Et que, chez Champion toujours, paraît

sous la direction d'Ingrid Galster *Simone de Beauvoir: Le deuxième sexe. Le livre fondateur du féminisme moderne en situation.*
J.-P. S.

PRÉVOT Jacques (dir.)

Libertins du XVII^e siècle. Tome II

[Gallimard, coll. « La Pléiade », 1886 p., 70 €, ISBN : 2-07-011569-0.]

- Ce deuxième volume des *Libertins du XVII^e siècle* rassemble des écrits de La Mothe Le Vayer, Guy Patin, Bussy-Rabutin, Saint-Évremond, Pierre Bayle, Fontenelle, une anthologie de poésie libertine, un *Traité de la vie selon la nature* par un anonyme (*Theophrastus redivivus*). Ils ne sont pas réunis parce qu'ils appartiendraient à une école littéraire. Mais, malgré la diversité des genres d'écriture — poésie, romans, essais, lettres, traité rédigé en latin, textes inclassables de Saint-Évremond —, ils ont en commun d'actualiser un héritage pyrrhonien de l'Antiquité et de la Renaissance dans le contexte politique, scientifique et religieux de leur époque. Ce sont des esprits libres, humanistes, cherchant à se libérer de tous les liens pouvant emprisonner une conscience : la superstition religieuse, l'idolâtrie, l'astrologie (les prédictions que l'on fonde sur les comètes n'ont d'autre appui que les principes de l'astrologie), les passions, la soumission sans examen critique aux nombreux dogmes de la morale et de la société, l'imitation affectée de la nature en poésie. Si « de tous côtés des chaînes nous étreignent », il faut d'abord cultiver notre raison et suivre la loi de la nature. Dénonciateurs ironiques de l'imposture, ces libertins sont des écrivains du *dénaiement*. Mais ils ont aussi en commun ce style inimitable qui donne envie de s'attacher à eux, même quand ils ne recommandent pas de pratiquer la vertu.

G. S.

SOUVERAIN Jacques

Le Platonisme dévoilé ou Essai touchant le Verbe platonicien

[Fayard, coll. « Corpus des œuvres de philosophie en langue française », 288 p., 30 €, ISBN : 2-213-61905-0.]

- L'intérêt de ce livre est de faire voir les altérations, et parfois les aberrations, dont certains théologiens et pères de l'Église ont rempli le platonisme en le confrontant aux Mystères de la foi. C'est une réédition de l'unique édition, posthume, de l'*Essai* de Jacques Souverain, paru en 1700. Divisé en deux parties, ce livre présente les sentiments des pères de l'Église, des autres théologiens et des philosophes sur ce qu'on appelle la préexistence du Verbe, et sur l'origine du monde. Jacques Souverain les expose en historien, c'est-à-dire sans prendre parti pour l'une ou l'autre des hypothèses. Les philosophes, et particulièrement Platon, ont « expliqué » l'origine du monde par la connaissance de trois principes : la Bonté, la Sagesse et la Puissance. Ces trois principes suffisent par rapport à la Création. Mais, à travers l'exposé de différentes hypothèses, Souverain dénonce ce que les pères ont appelé la « théologie », sorte d'évangile contemplatif formé d'après les idées de Platon. Leur platonisme n'est qu'un christianisme caché. Théologiser, pour eux, c'est parler de quelqu'un sur le ton qu'on emploie pour parler d'un Dieu ; c'est attribuer à Jésus-Christ la nature et la substance divine avec tous ses attributs. Si bien que cette théologie se révèle être une métaphysique creuse et chimérique. Dans une seconde partie, Souverain, en remontant plus haut que l'époque du platonisme, dénonce les deux erreurs directement opposées à la théologie de l'Évangile dans lesquelles seraient tombés les pères platoniciens : la première est d'avoir fait d'une simple opération une hypostase ; la deuxième, d'avoir fait deux hypostases du Saint-Esprit et du Verbe, qui ne sont que deux opérations. Souverain fait voir ensuite dans quel sens on divinisait Jésus-Christ parmi les premiers chrétiens (les nazaréens).

G. S.

VIEILLARD-BARON Jean-Louis (dir.)

Bergson. La durée et la nature

[PUF, coll. « Débats », 168 p., 13 €, ISBN : 2-13-053875-4.]

WORMS Frédéric (dir.)

Annales bergsoniennes II,

Bergson, Deleuze, la phénoménologie

[PUF, coll. « Épiméthée », 534 p., 35 €, ISBN : 2-13-053829-0.]

- Bergson serait-il notre Hegel du xx^e siècle, comme le suggère Jean-Louis Vieillard-Baron en introduction au premier livre collectif? Quoi qu'on puisse en penser, il faut repartir des quatre découvertes majeures de sa pensée : la découverte de la durée dans *L'Essai sur les données immédiates de la conscience*; celle que la conscience est mémoire, dans *Matière et Mémoire*; celle de l'identité de la nature de la vie et de la nature de la conscience dans *L'Évolution créatrice*; enfin, la découverte, présentée dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, de l'énergie créatrice de l'homme dans l'ordre moral. Bergson est confronté à Darwin sur l'évolution, à Heidegger sur la temporalité, à Deleuze sur la multiplicité. Frédéric Worms dénonce cette *fiction philosophique* constituée par l'opposition prétendue entre nature et liberté, car c'est la nature qui se dédouble de l'intérieur en acte de création attestant d'une liberté. C'est ainsi qu'on retrouve le mouvement même de la vie en nous, sa pure mobilité. Le deuxième ouvrage collectif, sous la conduite de Frédéric Worms, nous fait notamment découvrir deux cours inédits : les cinq dernières leçons d'un cours de Bergson au Collège de France de 1903 à 1904, dactylographié pour Charles Péguy, « Histoire des théories de la mémoire », d'Aristote à la psycho-physiologie; un cours de Gilles Deleuze à l'École normale supérieure de Saint-Cloud en 1960 sur le chapitre III de *L'Évolution créatrice*. Un dossier « Bergson et la phénoménologie », issu d'un colloque tenu à Prague du 31 octobre au 2 novembre 2002, complète ce passionnant volume.

G. S.

SCIENCES EXACTES

Sélection de Étienne GUYON et du Jury du prix Roberval

ASTIÉ Charles

Musée virtuel du vélocipède (1817-2000)

[Cépaduès, 180 p., 48 €, ISBN : 2-85428-611-1.]

- C'est bien d'un musée virtuel qu'il s'agit : pour retracer deux siècles d'évolution du vélocipède, l'auteur n'a pas hésité à faire appel à la CAO (conception assistée par ordinateur), proposant ainsi pour chaque modèle détaillé un ensemble de vues permettant de donner l'image la plus complète possible de ces « petites reines » d'hier et d'aujourd'hui. De la draisienne aux plus récents modèles de compétition, le vélo n'a cessé de changer : pédales, dérailleurs, roues libres, autant d'innovations qui ont rythmé son histoire, ici retracée avec brio et force détails. Ce *Musée virtuel* a reçu une mention spéciale du prix Roberval (grand public) 2004.

J. P. R.

BAUQUIS Pierre-René et Emmanuelle Pétrole et gaz naturel.

Comprendre l'avenir

[Hirlé, 151 p., 29 €, ISBN : 2-914729-18-9.]

- Pour donner à comprendre les enjeux et l'importance du pétrole dans la vie économique et, plus généralement, dans la vie quotidienne, les auteurs ont choisi une démarche globale, envisageant le précieux fossile sous tous ses aspects, du gisement au produit fini, et questionnant le rapport que l'humanité a entretenu avec lui : si l'on vénérât le moyen de faire du feu, de se chauffer puis de se défendre, le pétrole, présent dans toutes sortes de produits (y compris les cosmétiques) n'évoque plus aujourd'hui que les pollutions et les vapeurs nauséabondes de nos métropoles. Comme pour le gaz naturel (également considéré dans cet ouvrage), il s'agit d'une ressource non renouvelable, ce qui justifie la recherche de produits de substitution. Ce livre a reçu une mention spéciale du prix Roberval (grand public) 2004.

J. P. R.

BENSAUDE-VINCENT Bernadette
Faut-il avoir peur de la chimie ?

[Les Empêcheurs de tourner en rond, 300 p., 20 €, ISBN : 2-84671-126-7.]

• La chimie est, de toutes les sciences dites exactes, celle dont le statut est le plus controversé et qui fait le plus peur. Bernadette Bensaude-Vincent, philosophe et historienne des sciences, spécialiste reconnue de la chimie et des matériaux, professeure à l'université Paris x (Nanterre), nous invite à reconsidérer ce statut peu enviable. De fait, l'ouvrage est avant tout une réflexion sur l'autonomie de la chimie par rapport aux autres disciplines et, en premier lieu, de la physique. Elle s'appuie naturellement sur la description de quelques catastrophes majeures récentes (Bhopal, Seveso et, tout récemment, AZF à Toulouse) et sur une histoire de la chimie. Mais le projet n'est pas vraiment là ; c'est une réflexion sur la place de la chimie dans la science et la société. La chimie « crée son objet », comme disait Berthelot, et le rôle du laboratoire, niche du savoir chimique, y est crucial, comme au temps de l'alchimie. Elle se situe à la frontière entre le naturel et l'artificiel, entre la science et la technique, entre la nature et la société (combien de fois avons-nous entendu dire : « c'est chimique » ou « c'est naturel »...). La chimie serait aussi un lieu de transgression. Ce sont autant de procès dont Bernadette Bensaude-Vincent cherche à analyser les causes. En ce sens, l'ouvrage est un plaidoyer de réhabilitation d'une discipline à laquelle on doit les développements actuels en sciences des matériaux, en médecine... et même dans la protection de l'environnement, par les analyses qu'elle propose. Il s'agit pour elle de renouveler son « contrat avec la nature ». Par la clairvoyance de son analyse, par la compétence qu'elle possède dans la connaissance de la chimie, du laboratoire à l'industrie, Bernadette Bensaude-Vincent nous invite à sortir des idées toutes faites sur le sujet et à un débat d'idées qui pourrait conduire à une nouvelle sagesse quant aux choix technologiques soucieux de l'environnement et de l'avenir de notre planète.

E. G.

CHEVASSUS-AU-LOUIS Nicolas
Savants sous l'occupation

[Le Seuil, coll. « Sciences ouvertes », 250 p., 21 €, ISBN : 2-02-061333-6.]

• Cet ouvrage, écrit par un jeune biologiste, historien et journaliste, nous invite à suivre le parcours de quelques scientifiques qui ont vécu et travaillé en France pendant l'Occupation. Il s'appuie sur une présentation globale de l'activité scientifique du pays pendant les « années noires », en remettant dans leur contexte leur activité en face des démons du nazisme et de la guerre (les mesures anti-juives, la collaboration, les restrictions...). Ce qui ressort d'une analyse globale et illustrée, c'est que le système de la recherche va continuer à fonctionner, de façon très perturbée naturellement. Le chimiste Pierre Piganiol (membre du réseau Croland), jeune enseignant de l'École normale supérieure comme Raymond Croland (un des « portraits » de ce livre, qui fut arrêté et mourut en déportation), m'avait bien fait comprendre la raison de ce fonctionnement perturbé mais réel : il s'agissait de maintenir la machine « Science » en marche pendant toute cette période pour permettre à la recherche de redémarrer après-coup ! Il fallait aussi, pour certains savants, à travers ce semblant de continuité dans l'enseignement et la recherche, protéger leurs activités de résistants. Certains des personnages de ce livre illustrent l'opposition aux occupants et aux collaborateurs — c'est le cas de Raymond Croland — ou la collaboration — comme l'ingénieur Georges Claude (qui devra de ne pas connaître le destin de Brasillach après la guerre au soutien des scientifiques de l'Académie des sciences et du patriarche Paul Langevin). Ce dernier, arrêté par les Allemands en 1940, mis en résidence surveillée, puis exfiltré en Suisse, jouera un rôle important dans le redémarrage après guerre de la recherche en France. Le portrait de Frédéric Joliot-Curie est étonnant. Le Prix Nobel de Physique, reconnu pour ses travaux sur la fission nucléaire, étudiée dans son laboratoire du Collège de France, est contraint d'y accueillir des physiciens allemands. Cela ne l'empêchera pas

... de prendre des responsabilités dans la Résistance, mais lui vaudra la suspicion des services spéciaux américains. Je pourrais ainsi parler d'autres portraits de ce livre, tels ceux de Charles Jacob, Jean Wyart, Marc Bloch, Laurent Schwartz... qui nous permettent de cerner une période difficile de notre histoire dans la banalité de son quotidien, dans son héroïsme et, parfois, sa lâcheté.

E. G.

FILIOL Éric

Les Virus informatiques. Théorie, pratique et applications

[Springer, coll. « Iris », 384 p. et un CD-ROM, 42,61 €, ISBN : 2-287-20297-8.]

- Spécialiste de la question, Éric Filiol propose un véritable traité du virus informatique, décrivant les différents types de virus, les profils de leurs créateurs, leurs moyens de propagation. Et l'on apprend ainsi que s'il y a des virus « interprétés », qui leurent les systèmes d'exploitation, d'autres sont des « compagnons » et trompent les antivirus, tandis que d'autres encore sont « bénéfiques » (ils sont générés par l'industrie informatique elle-même) ! L'ouvrage insiste aussi sur l'importance des virus dans l'intelligence économique, plaidant pour une meilleure diffusion de la virologie auprès des décideurs. Un livre d'ores et déjà de référence, accompagné d'un *cd-rom* d'exercices avec codes de virus : à utiliser avec précaution ! *Les Virus informatiques* a reçu le prix Roberval (enseignement supérieur) 2004.

J. P. R.

GOLDZAHL Nicolas, COUDERC Jean-Charles, NOUAITI Abderrahim et KAHN Raphaël

Les Prouesses de l'architecture

[VM Group, coll. « e=m6 », 1 DVD, 10,50 €.]

- Au fil des ans, « e=m6 » a su s'imposer, dans le petit monde des émissions de vulgarisation scientifique, comme l'un des rendez-vous les plus appréciés, aussi bien en famille que dans les salles de classe. Depuis quelques mois, la plupart des sujets diffusés sont de nouveau disponibles, sous

forme de DVD cette fois. Et l'on retrouve ce mélange de pédagogie et de bonne humeur qui parvient à faire apprendre sans ennuyer. D'une utilisation simple, le DVD s'adresse aussi bien au grand public qu'aux scolaires. Le programme consacré à l'architecture est particulièrement intéressant, multipliant les exemples et inscrivant les réalisations choisies dans leurs cadres environnementaux et urbanistiques. Ce DVD a obtenu le prix Roberval (multimédia) 2004.

J. P. R.

GRINBERG Ivan

L'Aluminium. Un si léger métal

[Gallimard, coll. « Découvertes », 128 p., 11,60 €, ISBN : 2-07-042783-8.]

- Il y a cinquante ans, le premier procédé industriel de fabrication de l'aluminium était mis au point. C'est l'occasion de revenir sur l'histoire de ce métal léger, si souvent synonyme de modernité. L'aluminium demeure utilisé dans de très nombreux domaines : construction automobile, aéronautique, cuisine, architecture... et mobilise toute une filière autour de lui, de l'extraction à la transformation. C'est ce que fait magnifiquement ressortir ce nouveau volume d'une collection appréciée, abondamment illustré et parfaitement accessible. Cet ouvrage a reçu le prix Roberval (grand public) 2004.

J. P. R.

GUIDOBONI Emanuela

et POIRIER Jean-Paul

Quand la terre tremblait

[Odile Jacob, coll. « Sciences », 230 p., 26,50 €, ISBN : 2-7381-1370-2.]

- Les mouvements lents et puissants de la terre que décrit la tectonique des plaques donnent naissance à des séismes brutaux, dont le récent tsunami d'Asie du Sud-Est, dû à un glissement relatif, soudain et massif, de deux plaques sous l'océan Indien, nous a fourni un malheureux exemple. Ils ont existé de tous temps. Ce livre s'attache moins à décrire l'origine de ces séismes qu'à retracer l'histoire des séismes majeurs tout au long de l'histoire de l'humanité, des descriptions qui en ont été données

et des efforts constants pour en connaître les causes, que ces approches parlent de fluides souterrains sous pression ou de mouvements soudains de l'intérieur de la terre. Il est surprenant qu'il ait fallu attendre le xx^e siècle (et encore!) pour que les mouvements tectoniques annoncés par ce qu'on appelait encore récemment les « hypothèses de Wegener » soient introduits dans les modèles de description. Mais ce qui est sans doute le plus original dans cet ouvrage, c'est l'approche des représentations que les hommes ont données, à travers l'histoire, de ces manifestations brutales et meurtrières, « divines » ou « maléfiques ». Suivre cette analyse et ces descriptions, c'est aussi suivre l'histoire d'une humanité qui n'accepte pas de subir le fléau sans en trouver une cause, même irrationnelle.

E. G.

MARCHE Claude
Barrages. Crues de rupture et protection civile

[Presses internationales Polytechnique, 400 p., 67,66 €, ISBN : 2-553-01133-4.]

- Un ouvrage de synthèse clair et accessible, qui fait le point sur le dossier des grands barrages hydroélectriques. Le parc mondial des barrages est analysé quant à ses caractéristiques techniques ; s'ensuit une présentation des principaux problèmes qui se posent aux responsables de ces ouvrages, notamment les risques de rupture. Comment les diminuer ? En convoquant un certain nombre de sciences, telles que l'hydrologie ou le calcul des probabilités. Comment prévenir une catastrophe humanitaire ? En établissant des procédures rigoureuses de protection civile. Tous les aspects connexes sont abordés, comme les risques économiques ou chimiques. *Barrages* a reçu une mention spéciale du prix Roberval (enseignement supérieur) 2004.

J. P. R.

MELCION Jean-Pierre
 et ILARI Jean-Luc (dir.)

Technologie des pulvérulents dans les IAA

[Tec et Doc, coll. « Sciences et techniques agroalimentaires », 814 p., 175 €, ISBN : 2-7430-0621-8.]

- Quoi de commun entre un morceau de sucre, l'épandage de certains produits et l'aliment pour bétail ? Les pulvérulents. Par « pulvérulents », c'est bien « poudres » qu'il faut entendre. Si un tel ouvrage leur est consacré, c'est qu'elles sont un élément incontournable de l'industrie agroalimentaire et que la chaîne des poudres est particulièrement sensible, de la préparation au traitement, du transport au stockage (attention aux risques d'explosion !). Avantage de l'ouvrage : il offre un certain nombre de photos et de schémas décrivant très précisément les procédures à suivre. Une somme pratique, donc, sur un sujet rarement traité. Ce livre a obtenu une mention spéciale du prix Roberval (enseignement supérieur) 2004.

J. P. R.

PAPON Pierre
Le Temps des ruptures

[Fayard, coll. « Le temps des sciences », 328 p., 20 €, ISBN : 2-213-62112-8.]

- Pierre Papon, professeur à l'École de physique et chimie de Paris, a eu d'importantes responsabilités administratives (directeur du CNRS et de l'IFREMER). Mais c'est un regard de physicien qu'il porte sur le développement de la science du xx^e siècle et sur les ruptures scientifiques et technologiques qui ont accompagné ce siècle, qu'il s'agisse de la théorie des quantas de Planck en 1900, prélude à la révolution quantique marquée par les travaux d'Einstein en 1905, ou de celle des frères Wright, qui font la même année un premier vol en avion. Mais l'auteur associe, avec un même regard curieux et connaisseur, les développements dans l'art et les techniques qui lui sont associées avec la première toile cubiste de Picasso en 1907, Georges Méliès et le cinéma en 1901, la pensée philosophique et la rentrée en force de la psychanalyse...

... Cela pourrait ressembler à un catalogue éclectique. Il n'en est rien. D'une part, le livre est bien informé et ses descriptions, en particulier en ce qui concerne la science, sont très claires et explicites. Des fils conducteurs relient ces divers domaines. Tout d'abord, une nouvelle vision de l'espace, du temps et de leurs relations auxquelles donne accès la théorie de la relativité. La géométrie vient, elle aussi, à la rencontre du réel. Elle intervient dans la science mathématique avec les travaux de Poincaré, l'ancêtre éclairé des théories du chaos, mais aussi dans l'art et la pensée universelle. La manipulation des signes et des symboles est si forte que la découverte de la double hélice, à elle seule, contient les prémices de la révolution récente de la génétique. La prise en compte des notions d'énergie (en particulier nucléaire) et de matière, où la chimie va jouer un rôle prédominant, est profondément renouvelée en ce siècle passé. Tout cela a également conduit, *a contrario*, à une critique de la science et de ses produits. Ce livre très riche et documenté sera une référence utile pour un grand public cultivé et curieux, ayant souci de l'unité de la pensée et de l'identification des grandes ruptures épistémologiques contemporaines.

E. G.

SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Sélection de Sylvie COURTINE-DENAMY, Christian DELACROIX, Yann DIENER, FRANÇOIS DOSSE, Michel ENAUDEAU, Gilles FUMEY, Patrick GARCIA, Louise L. LAMBRICHS, Aurélien MASSON, Laure MURAT, Jean-Claude THIVOLLE et Éric VIGNE

L'Année francophone internationale 2005

[CIDEF/AFI, 413 p., 15 €, ISBN : 292287609-8.]

- Rassembler en un seul volume remis à jour tous les ans le maximum d'informations possibles (pratiques, politiques, économiques...) sur le monde francophone, rassembler les coordonnées de tous les organismes institutionnels ou universitaires travaillant à promouvoir ou à défendre la francophonie, tel est l'objectif que remplit depuis quatorze ans *L'Année francophone internationale*, une initiative québéco-française (Centre international de documentation et d'échanges de la francophonie de Québec et Agora francophone internationale de Paris) mais ayant vocation à s'adresser au monde entier. Plus d'une centaine de pays sont ainsi analysés quant à leur actualité politique, économique et culturelle récente, dressant une sorte d'« état du monde francophone ». La rubrique « Idées et événements » regroupe un certain nombre de débats ou d'événements ayant, au cours de l'année écoulée, marqué la francophonie. Le répertoire qui clôt l'ouvrage se veut aussi exhaustif que possible. Des bibliographies à jour accompagnent enfin chacun des articles de cette *Année francophone internationale* qui est, on l'a compris, l'un de ces « usuels » absolument incontournables pour toute bibliothèque, *a fortiori* de langue française.

Vdp

Juifs, chrétiens, musulmans en dialogue

[Éditions du Signe, 175 p., 19,70 €, ISBN : 2-7468-0701-7.]

- « Choc des civilisations », épuisement des ressources naturelles, accroissement de l'injustice au niveau économique, social et culturel, notre monde traverse une crise

sans précédent, génératrice d'un climat d'inquiétude et d'insécurité. Les six auteurs de cet ouvrage, qu'ils soient rabbins, responsables de service au sein de leurs communautés respectives ou simplement hommes de foi, mariés et pères de famille, estiment ici nécessaire de rappeler leur conviction que le dialogue entre les trois grandes religions monothéistes peut permettre aux habitants de la planète Terre de mieux comprendre leurs différences dans le respect mutuel de leur identité et dans la confiance. La finalité des auteurs n'est pas tant de fournir un « traité de dogmatique » que de proposer un guide d'initiation délivrant un message d'espérance à un large public. L'ouvrage s'organise en sept chapitres — la Création, la Révélation, la Justice, la Paix, l'Amour, la Prière, l'Engagement — chacune des trois religions délivrant à tour de rôle son message, expression d'une même foi dans le Dieu unique d'Abraham. Très pédagogique et d'une présentation agréable, l'ouvrage est richement illustré, les symboles de la Menorah, de la Croix et du Croissant guidant le lecteur à chaque étape. En marge, des citations, respectivement extraites du Talmud, de l'Ancien Testament, du Coran, du Nouveau Testament, des Pères de l'Église, ponctuent les textes volontairement non signés des auteurs. Des prières, une introduction aux textes fondateurs, un rappel du calendrier des grandes fêtes de chaque religion et de leur signification, ainsi que des grandes dates du dialogue interreligieux contemporain au plan international, des indications bibliographiques viennent utilement compléter ce guide.

S. C.-D.

Les Mots de l'histoire des femmes

[Presses universitaires du Mirail, 121 p., 10 €, ISBN : 2-85816-736-2.]

- Préparé et rédigé par le comité de rédaction de la revue *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, ce rapide dictionnaire, se pliant à la loi des notices concises, laisse hélas sur sa faim. Le parti pris du « survol » — qui permet parfois d'utiles introductions à un sujet — n'est pas à remettre en cause. Mais il doit s'accompagner, en raison même de ses contraintes formelles (place limitée, respect

de l'ordre alphabétique, etc.), d'un contenu d'autant plus serré et dense dans son argumentation. Ici, ce n'est pas toujours le cas. Certes, l'on pioche çà et là des informations générales et utiles sur le féminisme, les prud'femmes ou les idées médicales sur le plaisir sexuel, et l'on peut d'un coup d'œil se figurer le lexique de base sur la libération des femmes et la misogynie ordinaire — une bibliographie indicative complète utilement le volume. Mais, bien souvent, on reste confondu par certains clichés (« Les droites ont un certain penchant pour le conservatisme », nous révèle l'article « antiféminisme ») et par des erreurs (ainsi l'attribution de la théorie de l'inversion à Krafft-Ebing, quand la définition canonique — « une âme d'homme dans un corps de femme » — revient à Ulrichs), autant de faux pas que l'on est surpris de trouver sous la plume d'universitaires dont les travaux individuels sont le plus souvent remarquables. Ajoutons néanmoins que l'on y trouvera d'utiles précisions sur l'origine de certaines expressions (« domination masculine », « écriture féminine », etc.) structurant désormais le discours sur l'histoire des femmes.

L. M.

AGRIKOLIANSKY Éric

et SOMMIER Isabelle (dir.)

Radiographie du mouvement altermondialiste. Le second Forum social européen

[La Dispute, 318 p., 23 €, ISBN : 2-84303-112-5.]

- Qui sont les altermondialistes ? Comment s'organisent-ils ? Que revendiquent-ils ? Ce livre tente de répondre à ces questions à partir de la vaste enquête que les auteurs, politistes et sociologues, ont réalisée au cours d'un événement, symbole de l'altermondialisme, le Forum social européen, deuxième du nom, qui s'est déroulé dans la région parisienne en novembre 2003. Grâce à ces données exceptionnelles, les auteurs présentent l'altermondialisme tel qu'il est et tel qu'il se fait. S'attachant tant à la préparation et au déroulement de l'événement qu'à son traitement dans les médias, ils éclairent

... la place et le rôle que joue ou pourrait jouer cette nouvelle forme de mobilisation et de revendication, au niveau national aussi bien qu'international. Ils permettent de saisir les motivations et les aspirations de militants dont ils brossent un portrait sociologique, politique et idéologique. Ils montrent enfin, en analysant la participation de près de 300 organisations françaises à l'événement, comment se compose et se redéploie un espace national militant, l'émergence de revendications communes, transgressant partis, syndicats et associations, en même temps que la formation de nouvelles lignes de conflit mettant en cause les habitudes et les clivages politiques.

J.-C. T.

AMALVI Christian
Dictionnaire biographique
des historiens français
et francophones.

De Grégoire de Tours
à Georges Duby

[Éditions La Boutique de l'Histoire, 366 p., 24 €, ISBN : 2-910828-32-8.]

- Voilà une parution bien utile avec ses 350 notices biographiques rassemblées par un spécialiste reconnu de l'historiographie, le chartiste Christian Amalvi. Malheureusement, son premier projet, plus ambitieux, qu'il avait conçu avec Jérôme Grondeux, n'a pu aboutir au Seuil. Pourtant, un dictionnaire historique traduisant la nouvelle conjoncture historiographique à partir des notions récemment revisitées de manière novatrice attend toujours son concepteur. On se contentera donc d'entrées biographiques, mais cela représente déjà une somme puisqu'elle couvre une large période, allant du VI^e au XX^e siècle. Nous savons aujourd'hui, depuis les travaux de Michel de Certeau, que l'opération historiographique est indissociable d'un lieu et d'une personne, l'historien. Pierre Nora a d'ailleurs donné en 1987 un nom à cet intérêt nouveau pour la manière dont se fabrique l'histoire : l'ego-histoire. C'est dans cette perspective qu'ont été écrites toutes ces notices biographiques, celle de l'observation de l'observateur. Il en résulte un tableau

de la diversité d'approche, en même temps qu'une certaine communauté de visée. Pour sa réalisation, Amalvi a mobilisé pas moins de 71 collaborateurs issus d'institutions différentes pour démultiplier les regards. Ce livre est donc appelé à figurer parmi les lieux de mémoire comme celui du cercle des historiens disparus. On regrettera à cet égard le parti pris de son concepteur de ne retenir que les historiens décédés. Ce postulat a pour conséquence paradoxale que celui qui a déjà gagné l'éternité puisque académicien, Pierre Nora, est absent... car vivant. On croyait pourtant cette conception d'une nécessaire coupure passé/présent bien dépassée, surtout de la part d'un spécialiste de l'historiographie comme Amalvi. Mais son *Dictionnaire* est appelé à durer et figure déjà comme une bonne ressource d'informations pour les historiens d'aujourd'hui.

F. D.

APRILE Sylvie, BAYON Nathalie,
 CLAVIER Laurent, HINCKER Louis
 et MAYAUD Jean-Luc (dir.)

Comment meurt une République.
Autour du 2 décembre 1851

[Créaphis, 459 p., 45 €, ISBN : 2-913610-41-2.]

- Les ouvrages et les colloques consacrés spécifiquement au coup d'État de Louis Napoléon-Bonaparte sont rares, tant et si bien que les directeurs de cette entreprise ressentent le besoin de se défendre de faire œuvre commémorative ou de vouloir la réhabiliter. En effet, c'est plus habituellement la révolution de 1848 elle-même — qu'on se souvienne de la célèbre communication de C.-E. Labrousse, « Comment naissent les révolutions ? », prononcée en 1948 — qui retient l'attention, ou bien encore les seules résistances au coup d'État — dont l'étude, au reste, n'est pas absente du volume. De ce point de vue, ce colloque, tenu en 2001 sous l'égide de la Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e siècle, innove. Ce n'est pas sa seule originalité. Ce qu'il se propose d'analyser, c'est la « construction sociale de l'événement », soit la façon dont le coup d'État entre dans l'histoire et dans les mémoires,

comment il est à la fois légitimé et contesté, quelles interprétations en sont délivrées par les acteurs eux-mêmes, comment il pèse — longtemps — sur la vie politique française et devient une référence pour évaluer les violences — réelles ou vécues — faites à l'ordre républicain du 16 mai 1877 au 13 mai 1958. C'est cette prise en compte du devenir de l'événement jusque dans la façon d'écrire et de penser l'histoire qui confère à l'ouvrage, en dépit de la variété des communications et des sujets abordés, son unité, son intérêt et l'inscrit au cœur de la façon d'aborder l'histoire aujourd'hui.

P. G.

BERADT Charlotte

Rêver sous le troisième Reich

[Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 240 p., 8 €, ISBN : 2-22-889895-3.]

• « Après mes consultations, vers neuf heures du soir, au moment où je m'apprête à m'allonger tranquillement sur mon sofa avec un livre sur Mathias Grünwald, la pièce, mon appartement perdent brusquement leurs murs. Effrayé, je regarde autour de moi : aussi loin que porte le regard, plus de murs aux appartements. J'entends un haut-parleur hurler : "conformément au décret sur la suppression des murs du 17 de ce mois..." » Il s'agit de la transcription d'un rêve fait en 1934 par un médecin allemand de quarante-cinq ans. L'un des trois cents rêves recueillis par Charlotte Beradt de 1933 à 1939. Née en 1901 et morte en 1986, Allemande, amie de Hannah Arendt, Charlotte Beradt voulait témoigner de l'infiltration du totalitarisme dans les esprits, jusque dans l'activité onirique. Pendant la période nazie, elle mettait ses notes à l'abri en les postant à des amis à l'étranger. C'est après coup qu'elle en a fait un livre, publié en 1966 aux États-Unis, en 1982 en Allemagne et en 2002 en France. Payot réédite aujourd'hui en format de poche ce livre important. Même si les psychanalystes s'en mêlent dans la postface, l'intérêt de cet ouvrage est que Charlotte Beradt ne donne aucune lecture psychanalytique des rêves qu'elle a transcrits. Elle donne à lire un matériel brut, qui en lui-même nous aide à penser des situations actuelles, comme par exemple

l'architecture de la transparence, laquelle fait voler en éclats la barrière entre le privé et le public. Comme Walter Benjamin, Charlotte Beradt pensait que rendre compte d'une époque, c'est aussi rendre compte de ses rêves. Benjamin avait pris soin de critiquer Paul Scheerbart, l'essayiste berlinois qui dès 1914 anticipait et idéalisait les bâtiments qui composent aujourd'hui nos villes, ces immeubles tout en verre par lesquels les architectes contemporains tentent de faire disparaître les murs de nos appartements.

Y. D.

BILÉ Serge

Noirs dans les camps nazis

[Le Serpent à plumes, coll.

« Essais/documents », 156 p., 15,90 €, ISBN : 2-268-05301-6.]

• Avec *Noirs dans les camps nazis*, le journaliste Serge Bilé offre à la lumière une partie oubliée, ou du moins souvent passée sous silence, de l'histoire allemande : celle de la question noire. À travers une enquête détaillée, l'auteur nous montre le calvaire de ces personnes considérées dès le début de la colonisation comme des êtres inférieurs, constituant une menace pour la pureté du sang germanique. Des sous-hommes bannis en 1935 de la citoyenneté allemande au même titre que leurs concitoyens juifs lors de la promulgation des tristement célèbres Lois de Nuremberg, stérilisés à la chaîne, parqués dans des camps de concentration et d'extermination. L'auteur a choisi de privilégier l'angle du témoignage et dresse le portrait d'une dizaine d'hommes et de femmes, des récits de vie d'individus ballottés entre l'Afrique et l'Europe, d'artistes respectés comme le chanteur John Williams ou encore d'hommes politiques comme Raphaël Élisé, le premier maire noir de France (métropolitaine, s'entend). Cette dimension biographique donne corps au propos de Bilé, incarne cette froide sauvagerie perpétrée par les SS. Le livre est également l'occasion d'anecdotes troublantes : Heinrich Goering, par exemple, le père de Hermann Goering, qui fut le gouverneur civil de la colonie de Namibie à la fin du XIX^e siècle et pratiqua une politique

... ségrégative concentrationnaire sans merci. Où encore l'épisode de l'armée française d'occupation de la Rhénanie à la fin de la première guerre mondiale, en grande partie composée de Français des colonies d'Afrique et qui contribua à nourrir un racisme anti-noir parmi la population locale. Les huit cents métis issus des « liaisons impures » d'Allemandes et de soldats de cette armée furent d'ailleurs châtrés et exterminés à l'arrivée des nazis au pouvoir... Livre court et incisif, *Noirs dans les camps nazis* enrichit notre regard sur cet épisode inhumain de l'histoire humaine.

A. M.

CASTAGNEZ Noëlline
**Socialistes en République.
 Les parlementaires SFIO
 de la IV^e République**

[Presses universitaires de Rennes, 409 p., 21 €, ISBN : 2-86847-965-0.]

- L'ouvrage n'est pas une étude événementielle de la SFIO entre 1945 et 1958 mais une prosopographie de ses parlementaires. Cette enquête très richement documentée s'organise en trois temps. Le premier aborde la façon dont le parti se rénove à la Libération. Il atteste de l'ampleur de l'épuration qui a touché ceux qui avaient voté les pleins pouvoirs à Pétain ou collaboré avec Vichy. L'auteur montre que les socialistes ont peu capitalisé leur engagement dans la Résistance — éclaté, à la différence des communistes, dans une multitude de réseaux sans liens explicites avec le parti. 1944 n'est pas un nouveau départ pour le socialisme français. Au reste, il insiste sur le fait que le renouvellement des cadres et des élus bénéficie à 80 % à des individus déjà membres de la SFIO avant-guerre. La seconde partie décrit les itinéraires et la formation de ceux qui accèdent aux fonctions électives. Puis, Noëlline Castagnez analyse leur culture politique. En dépit de l'écart d'âge, elle discerne un phénomène de génération : des cadres plutôt issus des classes moyennes, ayant bénéficié de la promotion offerte par l'école, marqués directement ou indirectement par la Grande Guerre et pris dans le face-à-face avec le parti communiste. Il résulte de cet itinéraire collectif un fait politique

essentiel : l'impossibilité dans laquelle se trouve la SFIO d'opérer un *aggiornamento* idéologique, coïncée qu'elle est entre une rhétorique révolutionnaire constitutive de l'identité de ses cadres et de ses élus, et une pratique politique, comme malgré elle, de gouvernement — soit des « notables ouvriéristes » et un écart permanent entre la doctrine de référence et la pratique politique. Ainsi, outre son apport à la connaissance de la IV^e République, ce livre permet de mieux comprendre le devenir du parti socialiste après 1958 et les tentations de radicalisation idéologique qui le traversent régulièrement.

P. G.

CAUSARANO Pietro et alii (dir.)

Le xx^e siècle des guerres

[L'Atelier, 606 p., 33 €, ISBN : 2-7082-3762-4.]

- Les notions de « culture de guerre », de « brutalisation » (empruntée à George Mosse), de « guerre civile européenne » (dont le livre rappelle utilement qu'elle ne se réduit pas, comme le soutient Ernst Nolte, à une guerre idéologique entre communisme et fascisme !) ont, entre autres, profondément renouvelé l'historiographie des guerres du xx^e siècle et, plus largement, celle du « court xx^e siècle » (Eric Hobsbawm) qui s'ouvre en 1914. Ce livre collectif (54 auteurs !), dont l'initiative revient à la jeune et dynamique revue *Histoire et sociétés*, entend mettre à l'épreuve ce renouvellement historiographique sans en adopter les positions les plus tranchées et, partant, les plus contestables, comme l'analyse quasi monocausale par ce qui aurait été la « culture de guerre ». Il s'agit, comme le rappelle Jean-Jacques Becker, de « penser les guerres du premier xx^e siècle dans leurs dimensions politiques, sociales, économiques, techniques et culturelles ». C'est bien à une visée globale et comparatiste (pas si courante dans les ouvrages français !) par multiplication et variation des angles d'étude, des échelles et des espaces du phénomène « guerre totale » que nous avons affaire. Ce parti pris kaléidoscopique comportait évidemment un risque de dispersion et d'éclectisme. Mais le découpage thématique rigoureux de l'ouvrage (La guerre du premier xx^e siècle ; Pratiques et expériences

de guerre; Guerre et changement social; Après-guerre et cultures de paix; Interpréter la guerre: des catégories d'analyse de la guerre au xx^e siècle) et les introductions en forme de brillantes synthèses de ces cinq grandes parties (elles sont rédigées par V. R. Berghan, J.-J. Becker, A. Prost, R. Frank et F. Bock) assurent à l'ensemble une grande cohérence. Pour nuancer, compléter en quelque sorte et dépasser l'historiographie unilatérale de la « culture de guerre », l'ouvrage défend en particulier l'idée de l'émergence et de la consolidation de cultures de paix dans les après-guerres européens. Plus généralement, les auteurs illustrent, chacun dans leur domaine, une démarche explicite de contextualisation et d'historicisation qui bouscule les rigidités conceptuelles (comme, par exemple, celles induites trop souvent par le concept de totalitarisme) et les modèles acceptés, qui s'appuient pour la plupart sur des exemples européens décontextualisés (comme, par exemple, la valeur paradigmatique accordée à l'Holocauste pour penser les massacres de masse du xx^e siècle). Une contribution qui participe donc pleinement du travail historien, toujours recommencé, de complexification du réel.

C. D.

CAZACU Matei

Dracula

[Tallandier, 632 p., 27 €, ISBN : 2-84734-143-9.]

- Qui était Dracula? Vlad III, empereur de Valachie (l'actuelle Roumanie), tyran sanguinaire du xv^e siècle, ou le vampire romantique tout droit sorti de l'imagination de Bram Stoker, qui prétendait s'être inspiré des princes de Transylvanie? Dans une biographie très solide, Matei Cazacu, spécialiste du monde byzantin et chercheur au CNRS, explore cette sanglante histoire en un double propos qui croise enquête historique et enquête littéraire. Où l'on apprendra entre autres que Vlad Dracul se délectait à la vue de ses sujets empalés (rappelons que le supplice du pal consistait à introduire un long pieux graissé dans le rectum de la victime, pieux qui ressortait par la bouche sans léser les organes, si bien qu'elle agonisait ainsi

pendant trois jours avant de mourir de soif, les yeux mangés par les corbeaux), préférablement sous ses fenêtres ou autour de la table de sa salle à manger afin d'entendre leurs cris; que ce tyran, selon d'autres sources, était aussi un héros national de la lutte contre les Ottomans, dit « le bien-aimé »; et que l'écrivain Bram Stoker était un plagiaire qui, à la suite d'un déjeuner de crustacés, rêva d'un crabe qui lui pinçait la gorge, décida de se renseigner sur les vampires et « s'inspira » du roman d'une femme, Marie Nizet: *Le Capitaine vampire* (1879), judicieusement reproduit en fin de volume. Il fallait tout le sérieux d'un historien pour mener à bien cette enquête à la fois précise et enlevée, faire la part du document et de la fiction, de l'interprétation et de la manipulation des images, et éclairer un chapitre du vieux rêve de la vie après la mort.

À ne pas lire avant de se coucher.

L. M.

CHARLE Christophe

Le Siècle de la presse (1830-1939)

[Le Seuil, coll. « L'univers historique », 399 p., 26 €, ISBN : 2-02-036174-4.]

- Christophe Charle continue, avec ce livre, dans la veine des ouvrages de synthèse bien illustrée par sa *Crise des sociétés impériales* (2001); il entend cette fois-ci « explorer l'avènement du premier média de masse, la presse », dans le cadre français, de 1830 à 1939, siècle qu'il qualifie de « fondateur » pour la presse. Le choix de cet objet, qu'il situe à l'entrecroisement de l'histoire sociale et de l'histoire culturelle, est rien moins que fortuit puisqu'il avance que l'époque contemporaine peut être « définie comme le moment historique où se tisse un lien étroit entre une société et un ou des médias ». Défendue par un représentant éminent d'une certaine tradition d'histoire sociale « à la française » (même renouvelée), cette position qui accorde une place centrale à un objet plutôt « culturel » pour caractériser une époque illustre, à sa manière, l'inflexion culturelle de l'historiographie française. Le livre s'ordonne clairement autour d'un découpage chronologique qui entremêle une chronologie politique classique (Monarchie

... de Juillet, Deuxième République, etc.) et une temporalité propre à la presse. Les scansion de cette dernière temporalité sont fixées à partir de critères variés, comme le degré de contrôle de la presse par le pouvoir, le degré d'indépendance financière (l'influence de plus en plus grande des intérêts financiers après 1914), la construction d'une profession «incertaine» de sa légitimité... Plus généralement, le livre peut être lu comme le récit du déclin de la presse comme force sociale autonome depuis sa *success story* du XIX^e siècle. Sur ce point, l'auteur insiste sur l'importance de l'entre-deux guerres ; c'est bien à ce moment que la presse en France «commence réellement à prendre sa physionomie actuelle», confrontée de plus en plus à une offre médiatique diversifiée et fragilisée par une diffusion en déclin, la perte de crédibilité et le scepticisme des lecteurs, ce qui l'engage dans une crise structurelle dont elle n'est pas encore sortie. C'est au final un bilan en demi-teinte que dresse Christophe Charle : si la presse a incontestablement joué un rôle d'unificateur culturel, la censure de plus en plus grande de l'argent, en particulier, a provoqué l'affaiblissement du «quatrième pouvoir», un affaiblissement qui est aussi celui des valeurs démocratiques et qui serait, selon l'auteur, une «préfiguration» de la crise actuelle de la démocratie française.

C. D.

CHAUMON Franck
Lacan. La loi, le sujet
et la jouissance

[Michalon, coll. «Le bien commun», 123 p., 10 €, ISBN : 2-84186-241-0.]

- Franck Chaumon, psychanalyste, est également psychiatre de service public. Il fait beaucoup, notamment au sein de l'association Pratiques de la folie, pour que la psychiatrie ne soit pas ravalée à une logique gestionnaire. Il milite pour que la formation des psychanalystes ne soit pas réglementée par l'État, lequel tente régulièrement d'inclure la psychanalyse dans le champ des psychothérapies, ce qui reviendrait à coincer un peu plus le sujet, alors que la psychanalyse est un des derniers lieux où il n'est pas tenu de s'adapter, de se conformer. C'est à l'invitation

d'Antoine Garapon, magistrat, secrétaire général de l'Institut des hautes études de la justice, que Franck Chaumon produit ici une intéressante introduction à l'œuvre de Lacan. La question de la Loi et des lois lui donne un axe qui fait que son livre n'est pas une introduction de plus à Lacan, mais une approche originale et une belle occasion d'éclairer les notions de «symbolique», de «sujet», de «parole». Autant de termes qui font désormais partie d'une sorte de vulgate du droit qui vire au psychojuridisme puisque les juges sont aujourd'hui chargés de participer aux soins des victimes comme des criminels. Les juges doivent donner la justice avec la visée d'aider la victime à «faire le deuil» de supposés traumatismes, et ils sont chargés d'envoyer les agresseurs se faire soigner, par des «injonctions thérapeutiques» orientées par les experts psychiatres et psychologues. En s'attachant à montrer que la psychanalyse n'est pas une psychologie des profondeurs, Chaumon contribue à éclairer ces pratiques, et à rappeler aux psychanalystes qu'ils sont eux-mêmes toujours tentés de préférer au scandale freudien le confort de la psychologie adaptative.

Y. D.

COLLIN DELAVAUD Claude
Jusqu'au bout de la Terre.
Parcours d'un géographe

[Arthaud, 366 p., 20 €, ISBN : 2-70039-619-7.]

- Qui n'a jamais rencontré Claude Collin Delavaud, «aventurier scientifique» tel qu'il se définit, ne mesure pas combien la géographie doit à cet intrépide homme de terrain. Professeur à l'université de Paris VIII, ce géographe donne dans son autobiographie scientifique toute la passion qui anime ceux qui sont mordus par le désir de l'Autre. L'Autre? Les peuples à l'autre bout du monde, les paysages qui racontent une autre histoire géologique, les villes et les déserts, les oasis et les campements itinérants qui donnent une autre version de notre humanité largement sédentarisée. Nouveau nomade qui se nourrit, dès l'enfance en Île-de-France pendant la seconde guerre mondiale, d'imaginaire et d'aventures auprès des

groupes de jeunes, Claude Collin Delavaud est tout sauf un géographe de cabinet. Il aime les « terrains » (mot sacré chez les géographes) les plus exposés, avec une préférence pour l'ensemble himalayen et ses déserts périphériques, l'Amazonie (toute l'Amazonie, de l'Atlantique aux Andes), le Pacifique avec la *Boudeuse*, les îles Galapagos... Pédagogue et homme généreux, il inocule à ses étudiants le virus de l'exploration par des films qui en font, écrit Jean Bastié de la Société de géographie, un « professionnel de l'image ». Le livret de photos que les éditions Arthaud ont eu la bonne idée d'encarter donne à mesurer cette qualité du regard : un seul clic, tout est dit, même dans les portraits de ces Tadjiks et de ces femmes mongoles, de cette Jivaro de 85 ans, chef de clan sur le rio Tigre. Sur les sentiers de l'Inca et de Pizzare comme sur les routes « stratégiques » du Tibet et de l'Afghanistan, notre baroudeur ne cesse de trouver la boussole de l'être humain. Derrière les aventures de tous les jours, il tisse pour nous la trame de ces régions où seuls les aventuriers de sa trempe sont autorisés, par leur audace et leur talent, à circuler. C'est en quoi ce livre un peu tourbillonnant autour de cinquante ans d'aventures et de rencontres nous donne de l'optimisme, du plaisir et, pour ne rien gâcher, grâce à son immense talent, une certaine ivresse.

G. F.

CORBIN Alain,
COURTINE Jean-Jacques
et VIGARELLO Georges (dir.)

- Histoire du corps.

De la Renaissance aux Lumières (vol.1)

[Le Seuil, coll. « L'univers historique »,
573 p., ill., 40 €, ISBN : 2-02-022452-6.]

- De la Révolution à la Grande Guerre (vol. 2)

[Le Seuil, coll. « L'univers historique »,
573 p., ill., 40 €, ISBN : 2-02-022452-6.]

- Il y a peu, Jacques Le Goff et Nicolas Truong nous proposaient une *Histoire du corps au Moyen Âge*, et réparaient cet « oubli » des historiens. Cette nouvelle *Histoire du corps*, en deux volumes largement illustrés, nous

permet de suivre l'évolution de cet « objet culturel » jusqu'à l'orée de notre époque marquée par l'hédonisme ou la spéculation. Le corps est devenu un sujet d'histoire car tributaire, dans ses formes et ses mises en scène, de conditions matérielles et culturelles qui varient. C'est l'émergence du corps « moderne » qu'évoque d'abord ce livre, un corpus dont les attributs sont imaginés indépendamment de l'influence des planètes, des formes occultes ou des amulettes, non que disparaissent, loin s'en faut, les références au sacré, celui de l'Église et de la chair à la grâce. Ainsi, au côté de ce corps sacré figurent l'anatomie du commun (ou celui des *sang-bleu*), le corps sexué, fortifié par l'exercice ou détruit par la maladie. Un conflit de culture s'avive dès la Renaissance où le corps se singularise dans toute son autonomie ; à quoi s'ajoute un intense travail de la modernité sur les frontières du soi, les pulsions, les désirs : contrôle des politesses et des sociabilités, polissage des violences, auto-surveillance des gestes dans l'univers de l'intime. Une accentuation des affranchissements individuels balance une accentuation des impositions collectives. Le corps occupe un lieu dans l'espace. Il est lui-même un territoire qui possède ses enveloppes : la peau, le halo sonore de sa voix, l'aura de sa respiration. Ce corps physique, matériel, peut être touché, senti, contemplé. Les savants le manipulent et le dissèquent. Ils mesurent sa masse, sa densité, son volume, sa température. Ils analysent son mouvement. Ils le travaillent. Mais ce corps des anatomistes, des physiologistes et des gymnastes diffère radicalement du corps qui souffre et qui jouit. Or, le plus souvent, les historiens se sont montrés oublieux de la tension instaurée entre l'objet de sciences, de travail, le corps productif, expérimental, le corps inclus dans l'univers technico-scientifique contemporain et le corps qui éprouve le plaisir ou la douleur. C'est le rétablissement de cet équilibre entre les deux perspectives qui est rentré dans ce livre.

J.-C. T.

DARMON Marc

Essais sur la topologie lacanienne

[Éditions de l'Association lacanienne internationale, 475 p., 39 €, ISBN: 2-87612-047-X.]

- Le psychanalyste Marc Darmon attend de la topologie des effets de diffusion de la psychanalyse. C'est en 1990 qu'il avait publié ses *Essais sur la topologie lacanienne*, dont il donne aujourd'hui une réédition augmentée. En suivant le fil de l'enseignement de Lacan, Marc Darmon montre comment celui-ci a été amené à utiliser les surfaces topologiques pour tenter de saisir les lois de l'inconscient autrement qu'intuitivement. Comme par exemple avec le tore, ou avec l'étrange ruban de Möbius, cette surface «tordue» en une seule face et un seul bord. Nos catégories kantienne de l'espace et du temps, qui nous forcent à anthropomorphiser l'inconscient, ne conviennent pas pour saisir les trajectoires des signifiants dont nous sommes constitués en tant qu'êtres de langage. Marc Darmon nous aide à entrer en géométrie non euclidienne, dans laquelle la ligne droite n'est pas forcément le trajet le plus court entre deux points, de même qu'une association entre deux signifiants ou deux symptômes ne relève pas du sens commun. D'autres ouvrages récemment publiés intéressent les points de contact entre les mathématiques et la psychanalyse: *Le Réel en mathématiques*, passionnant recueil des interventions d'un colloque de Cerisy, avec notamment Pierre Cartier, cet ancien du célèbre groupe Bourbaki, lequel avait influencé Lacan dans sa méthode. Et puis *La Découverte de la géométrie non euclidienne sur la pseudosphère*, superbe ouvrage publié par la Librairie Albert Blanchard. Il s'agit des lettres échangées par les mathématiciens Eugenio Beltrami et Jules Hoüel entre 1868 et 1881. Un document très utile pour l'histoire de la géométrie non euclidienne et, plus largement, l'histoire des sciences, puisqu'une des conséquences de cette révolution a été la théorie de la relativité. Une histoire que Luciano Boi avait magistralement introduite avec *Le Problème mathématique de l'espace*, édité chez Springer en 1997. Au passage,

notons une production de Jacques Roubaud, le mathématicien oulipien qui avait déjà participé à l'édition des *789 néologismes de Jacques Lacan* et qui s'approche à nouveau de la scène psychanalytique avec un joli petit livre: *Ma vie avec le Docteur Lacan*, aux Éditions de l'Attente.

Y. D.

DOSSE François

Le Pari biographique.

Écrire l'histoire d'une vie

[La Découverte, 480 p., 29 €, ISBN: 2-7071-4193-3.]

- Lui-même auteur de deux biographies intellectuelles (Paul Ricœur et Michel de Certeau), historiographe et épistémologue, François Dosse retrace l'évolution du genre biographique depuis l'Antiquité, intégrant dans son champ d'étude tous les types de biographies, qu'elles soient ou non produites par des historiens. Alors que l'étude de la vie d'un individu a longtemps eu mauvaise presse auprès des historiens — Marc Ferro la qualifiait d'«handicapée de l'histoire» —, que ceux-ci se méfiaient du risque téléologique — «Sous l'enfant déjà perçait l'Empereur» — et considéraient, pour asseoir la scientificité de la discipline, que l'individu — le grand homme de l'histoire classique — est de peu de poids face au mouvement des structures profondes d'une société, l'auteur montre que ce genre a toujours trouvé un large public. Il analyse la façon dont il s'est renouvelé dès lors que, à partir des années 1980, des historiens professionnels, de plus en plus nombreux, s'y sont consacrés, l'irriguant de problématiques savantes désormais plus soucieuses de qualitatif que de quantitatif, attentives à l'exception — fût-elle ordinaire — et réévaluant la part de l'événement dans l'histoire tant en ce qu'il fait fracture que par ses résonances. À bien des égards, le traitement de la biographie suit, d'ailleurs, le même chemin que celui de l'événement. Elle ne se clôt plus avec la mort du «héros», pas plus qu'elle ne s'ouvre obligatoirement sur sa naissance. Au-delà de cette mise en perspective d'un genre, de sa contextualisation au sein du mouvement de l'historiographie et de ses débats, l'ouvrage explore un champ

peu défriché auparavant — tout spécialement en ce qui concerne les biographies historiques : celui de la relation du biographe au biographé, de l'écriture biographique elle-même et de l'utilisation des ressources littéraires. Il en résulte un livre qui permet de mieux comprendre ce qu'écrire l'histoire veut dire et d'approfondir la question des relations entre histoire et fiction.

P. G.

ÉVENO Patrick

Histoire du journal *Le Monde* (1944-2004)

[Albin Michel, 707 p., 28 €, ISBN : 2-226-14257-6.]

- Depuis décembre 1944, *Le Monde* occupe une place à part dans le système médiatique français. Dès sa fondation, Hubert Beuve-Méry, directeur du quotidien pendant un quart de siècle, proclamait sa volonté de faire un journal « indépendant des partis politiques, des puissances financières et des Églises ». Très vite considéré comme le « quotidien de référence », *Le Monde* a su rester indépendant même si, au cours de ses soixante années d'existence, il a connu des évolutions majeures. Alternant les périodes fastes et les périodes de crises internes, le journal et l'entreprise de presse *Le Monde* ont connu une histoire heurtée. À côté des ouvrages polémiques qui, récemment, ont suscité de vifs débats, ce livre porte sur *Le Monde* un regard distancié : celui de l'historien. Il cherche à donner à lire une véritable histoire du quotidien, de sa généalogie, de sa périodisation, parce que, comme toute collectivité humaine, *Le Monde* a changé, tout en s'efforçant de rester fidèle à ses valeurs fondatrices. Retracer son histoire fait appel à toutes les facettes de la discipline historique : politique, sociale, économique et culturelle. Résultat de plusieurs années de recherches dans les archives rédactionnelles et administratives, croisées avec de nombreux entretiens, cette *Histoire du journal Le Monde* nous fait revivre avec brio l'aventure d'un grand journal qui se transforme actuellement en groupe de presse.

J.-C. T.

FLEG Edmond

Pourquoi je suis juif

[Les Belles Lettres, 105 p., 13 €, ISBN : 2-251-44040-2.]

- Suffit-il de naître juif pour se sentir juif ? C'est à un itinéraire spirituel émouvant que nous convie ici le livre d'Edmond Fleg, dédié à ceux qui naîtront après nous. Né dans une famille genevoise très traditionaliste mais qui contrevenait pourtant au dehors aux proscriptions mosaïques, le petit Edmond devint sceptique quant aux rites familiaux et aux valeurs d'Israël. Après avoir balbutié sans les comprendre les mots de la prière hébraïque du soir, il en adressait une, plus personnelle, à Dieu, lui promettant spontanément d'être meilleur, le suppliant de l'aider. Adolescent, il lut l'Évangile et, pleurant au récit des supplices de Jésus, se détacha complètement du judaïsme, comme du Dieu de sa prière, à l'occasion de sa rencontre avec la philosophie. Toutefois, les passions déchaînées à l'occasion de l'affaire Dreyfus, alors qu'il étudiait à l'École normale supérieure, lui firent prendre conscience de l'existence de l'antisémitisme ainsi que de sa solidarité et de sa fraternité avec un peuple qu'il avait jusqu'à présent méconnu. Simultanément, il entendit parler du sionisme et se rendit au troisième Congrès sioniste de Bâle : si pour la première fois de sa vie il se sentit juif, il n'en restait pas moins attaché à la France par sa mère. Comment et pourquoi être juif, telle fut la question qui dès lors ne cessa de le tarauder jusqu'à la naissance de son propre fils. Il entreprit alors de connaître les sources du judaïsme, d'apprendre l'hébreu : enfin, les pratiques religieuses qu'il critiquait dans son adolescence prirent sens en tant que transposition de l'existence quotidienne sur le plan spirituel, de constant hommage à Dieu. Il comprit que l'élection, loin de faire d'Israël un maître, en faisait un serviteur soumis à Dieu, et que l'homme étant l'image de Dieu, aimer l'homme c'est aimer Dieu, qu'il est juif parce que « né d'Israël, et l'ayant perdu, je l'ai senti revivre en moi, plus vivant que moi-même ».

S. C.-D.

GAGNEBIN Murielle

Authenticité du faux.

Lectures psychanalytiques

[PUF, coll « Le fil rouge », 320 p., 28 €, ISBN : 2-13-054488-6.]

- Dans quelques textes devenus classiques, Freud a inauguré la relation théorique de l'art et de la psychanalyse. Depuis, celle-ci a trouvé dans l'art et la production artistique un champ d'investigation considérable. L'auteur, membre de la Société psychanalytique de Paris, et enseignant à Paris III, rassemble, dans *Authenticité du faux*, remaniés, des articles déjà parus en revues. Murielle Gagnebin place son propos à l'intersection ou à l'interface de deux domaines : l'esthétique et la psychanalyse. Ces deux champs se lient dans l'affirmation d'un inconscient de l'œuvre. C'est lui, et non l'inconscient de l'artiste, qui est ausculté. En effet, un tableau, un texte littéraire, un opéra, un film sont considérés comme une sorte de territoire vivant où combattent des forces psychiques, s'affrontent les pulsions. Cette thèse relève d'une décision théorique : traiter l'œuvre comme un *analogon* de la psyché. Murielle Gagnebin pratique cette démarche munie d'une grille conceptuelle qu'elle appelle « modélisation métapsychologique quaternaire de la création ». Cette formulation articule les découvertes de la pensée freudienne (inconscient, concept de pulsion, bisexualité psychique) et la théorie aristotélicienne de la causalité (les quatre causes). Dans ce livre ardu, l'auteur emmène le lecteur dans le tumulte des images. Séduction, feinte, tromperie, falsification, jubilation, chaque fois authentiques, ne sont saisissables, compréhensibles, que par l'apport de la psychanalyse freudienne et par le perfectionnement de la méthode d'investigation. Murielle Gagnebin aborde ainsi un certain nombre d'œuvres : Vermeer, *La Jeune Fille au chapeau rouge*, Lulu de Berg ; décrypte les peintres Giacometti, Pierre Lesieur, Morandi, de Staël, interroge les films de Warhol, Polanski, Paul Auster, et lit même *La Nouvelle Héloïse*. Que, dans ce même livre, l'auteur pratique la cohabitation des

commentaires d'œuvres et des récits de cas cliniques atteste, à ses yeux, la pertinence et la puissance de ce qu'apprend l'exercice clinique à l'exercice critique (d'art), et, risquera-t-on, réciproquement. Ce travail difficile reconnaît à l'image et à ses halos tout leur prestige. Mais pour rendre compte de l'art, échappe souvent, sinon toujours, une des quatre causes selon Aristote.

M. E.

GARDE Paul

Le Discours balkanique.

Des mots et des hommes

[Fayard, 484 p., 23 €, ISBN : 2-213-61704-X.]

- Depuis plus de dix ans, depuis que la résurgence du nationalisme grand-serbe consécutive à la chute du communisme a provoqué l'éclatement de la Yougoslavie, Paul Garde se consacre, livre après livre, à éclairer l'opinion sur les Balkans et sur leur histoire, que le public français non directement concerné considère généralement comme incompréhensible, tant elle lui paraît complexe. Revenant ici à ce qu'on pourrait appeler sa compétence d'origine, puisque Garde est slavisant et fut longtemps professeur de langues et de littératures slaves à l'université de Provence, ainsi qu'à Yale, Columbia et Genève, il nous introduit à ce qu'il appelle « le discours balkanique », autrement dit à l'histoire des mots dans cet espace aux cultures, aux croyances et aux destins à la fois noués et si divers. « Mal nommer les choses ajoute aux malheurs du monde », dit Camus, cité ici en exergue. On pourrait ajouter que nommer les choses, ce qui est le propre de l'homme, est s'exposer toujours à mal les nommer puisque chaque mot est porteur d'une histoire séculaire et d'acceptions qui nous échappent. Comment seront entendus les mots que je prononce par celui qui n'aura pas, de l'histoire, la même vision ni la même expérience que moi ? Si le malentendu règne en maître dans les rapports intersubjectifs comme dans les relations entre les peuples, il n'en est pas moins vital d'essayer de le réduire et, pour promouvoir le respect entre les peuples — ce qui est bien l'objectif de l'auteur —, de rendre à chacun ce qui lui appartient tout

en faisant valoir, honnêtement, le point de vue de ceux qui l'entourent. Sans se prétendre exhaustif, ce qui relèverait de l'impossible, Paul Garde nous entraîne dans un voyage captivant à l'intérieur des langues et de ces mots qui voyagent, passent les frontières et changent, à en fréquenter d'autres, d'écho et de coloration. Que veut dire État? nation? peuple? culture? Emprunts, contaminations, usages péjoratifs, ce qu'à travers leurs différentes acceptions ces mots nous racontent, c'est aussi, en filigrane, l'histoire de populations et d'hommes qui, nourris de mythologies variées et appartenant à des traditions différentes dont ils ignorent souvent l'essentiel, parlent des langages qui parfois se mettent à fonctionner tout seuls, telles des machines infernales, et peuvent les entraîner jusqu'à la guerre et à l'extermination de l'autre. Nous entraînant dans cette réflexion sur ces mots qui ont été, ces dernières années, si meurtriers, c'est aussi à la façon dont nous utilisons le langage que Paul Garde, avec sagesse et lucidité, nous invite à réfléchir.

L. L. L.

GOLDENSOHN Leon

Les Entretiens de Nuremberg. Présentés par Robert Gellately

[Flammarion, 550 p., 25 €, ISBN : 2-286-00943-0.]

- On croyait tout savoir du fameux procès de Nuremberg, qui a vu comparaître vingt et un responsables de la barbarie nazie. Certes, les Alliés n'avaient pu mettre la main sur Hitler, qui avait choisi le suicide dans son bunker, mais il restait encore quelques bourreaux du premier cercle comme Rudolf Hess, Hermann Göring ou Joachim von Ribbentrop, des théoriciens de l'antisémitisme comme Alfred Rosenberg ou Julius Streicher et quelques autres : au total, 19 accusés dans le box d'une comparution qui dura du 20 novembre 1945 au 1^{er} octobre 1946. Ce que l'on savait moins, c'est qu'un jeune psychiatre américain de 34 ans, Leon Goldhenson, né à New York, a été affecté à la prison de Nuremberg entre janvier et juillet 1946. Chargé de surveiller la santé mentale des accusés, la mission qui lui était dévolue était surtout d'éviter

le suicide de ces dirigeants hitlériens pour que la justice puisse aller jusqu'au bout de la procédure. Le psychiatre américain s'entretient donc quotidiennement avec les accusés par le truchement d'un traducteur et note scrupuleusement leurs propos et ses observations. Il procède aussi à des entretiens avec des témoins de la défense et de l'accusation. C'est ce dossier qui paraît en deux parties, celle consacrée aux 19 accusés et celle relevant les propos de 14 témoins. Cette volonté du psychiatre de sonder les reins et les cœurs pour déceler ce qu'il pensait relever d'une pathologie mentale offre un document exceptionnel. Certes, la nature de ces entretiens reste quand même surdéterminée par le fait que les accusés tentent de se disculper pour éviter la peine capitale ; ils considèrent le psychiatre comme le représentant du camp des vainqueurs, qui peut à tout moment utiliser leurs propos pour les confondre devant le Tribunal. Mais, malgré cette forte pression, le lecteur ne peut être que frappé par la brutale vérocité de la férocité des responsables nazis, qui en disent long sur eux-mêmes et sur les autres tel Göring accablant ses compères de son plus grand mépris. L'énigme subsiste évidemment sur les ressorts qui ont fait surgir de ces bons pères de famille, au QI supérieur à la moyenne, comme l'attestent des tests psychologiques, la barbarie à l'état pur. La vérité de la barbarie échappe immanquablement à toutes les prospections.

F. D.

**GRADOWSKI Zalmon, LANGFUS Lejb
et LEWENTAL Zalmen**

Des voix sous la cendre. Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau

[Calmann-Lévy, 442 p., 22 €, ISBN : 2-7021-3557-9.]

- Le soixantième anniversaire de la libération des camps nazis a été marqué récemment, dans toute l'Europe, par un grand nombre de manifestations du souvenir en présence des derniers témoins rescapés. Entre 1942 et novembre 1944, l'Allemagne nazie assassine dans les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau plus d'un million de personnes, des juifs

... européens dans leur immense majorité. Quelques hommes des *Sonderkommandos* (unités spéciales), constitués de juifs contraints d'extraire les cadavres des chambres à gaz, de les brûler dans les crématoires et de disperser les cendres, ont transcrit ces ténèbres et ont enfoui leurs manuscrits dans le sol de Birkenau. Cinq de ces textes ont été retrouvés après la guerre. Aucun de leurs auteurs n'a survécu, les équipes étant liquidées et remplacées à intervalles réguliers. Ce sont trois de ces manuscrits en partie inédits, dans une traduction du yiddish en français, qui sont présentés ici. La terreur, qui est la règle à Birkenau, est la toile de fond de cette histoire. C'est d'elle que parlent ces témoignages. Du silence, de ce monde à l'envers où le meurtre est devenu la norme et l'impératif moral d'un peuple saisi d'une angoisse obsidionale.

J.-C. T.

GUATTARI Félix
Écrits pour l'Anti-Œdipe.
Textes agencés par Stéphane
Nadaud

[Éditions Lignes & Manifeste, 512 p., 30 €, ISBN : 2-84938-023-7.]

- On savait bien sûr que ce pavé lancé dans l'après-mai 68 pour bousculer les conformismes, *L'Anti-Œdipe*, paru en 1972, était l'œuvre d'un duo : le philosophe déjà reconnu Gilles Deleuze, enseignant à Vincennes et auteur de nombreux ouvrages fondamentaux, et le psychanalyste militant Félix Guattari, qui n'avait jusque-là publié que des articles, mais qui jouait un rôle décisif dans la clinique de La Borde ainsi que dans nombre de groupes axés sur l'activité transversale comme la FGERI ou le CERFI. La notoriété acquise par l'un, Deleuze, a cependant eu tendance à effacer son autre, Guattari, malgré l'insistance des deux auteurs sur le fait que leur œuvre avait été pensée ensemble : « Nous avons écrit *L'Anti-Œdipe* à deux. Comme chacun de nous était plusieurs, ça faisait déjà beaucoup de monde. » C'est tout le mérite de cette nouvelle publication qui répare une injustice. On le doit au jeune pédopsychiatre Stéphane Nadaud, qui a effectué un véritable travail

de bénefacteur pour présenter de manière cohérente ce qu'il a consulté dans les archives de l'IMEC, dans le fonds Guattari, concernant la préparation de l'ouvrage avec Deleuze. En exhumant des extraits du Journal tenu par Guattari, ses notes préparatoires, ses lettres à Deleuze, Nadaud permet de faire comprendre au lecteur le rôle en rien « ancillaire » de Guattari, mais tout au contraire sa posture de découvreur de champs toujours nouveaux comme autant de métaux précieux qui vont être ciselés par le joaillier Deleuze dans la finalisation du projet d'écriture. Il serait cependant vain de chercher à reconnaître une paternité individuelle de telle ou telle partie de *L'Anti-Œdipe*. Cette plongée dans la gestation de l'ouvrage illustre au contraire la fécondité d'un agencement au cours duquel la réalisation commune change elle-même les deux protagonistes pour donner naissance à une troisième personnalité, produite de « l'agencement de leurs différences ». Cet exemple est unique dans l'histoire de la pensée et vaut le détour. Il est au plan humain la traduction des rapports entretenus entre la guêpe et l'orchidée.

F. D.

GUIONNET Christine et NEVEU Erik
Féminins/Masculins.
Sociologie du genre

[Armand Colin, 286 p., 26 €, ISBN : 2-200-26605-7.]

- Longtemps tenu pour une production intellectuelle militante venue d'une Amérique du Nord dont la rudesse des mœurs démocratiques, éloignée de notre héritage des mœurs policées de l'Ancien Régime, expliquerait sa popularité outre-Atlantique, le genre trouve petit à petit sa place dans la recherche en France. Nombre de disciplines sont concernées, de l'anthropologie à la pédagogie, de la sociologie à l'économie, de la philosophie politique à l'histoire. Le genre est l'ensemble des représentations culturelles bâties sur la distinction biologique sexuelle ; il fonde la différence des sexes, c'est-à-dire toutes les qualités, spécificités, particularités prêtées dans nos sociétés à l'un et l'autre sexe à partir d'une nature qui

ne peut pas être référée à des différences biologiques objectives. Les effets de ces représentations et discours sont structurants socialement : on a longtemps assigné des professions aux unes et aux autres selon des qualités respectives supposées, par exemple ; si ce n'est plus tout à fait le cas aujourd'hui, demeurent en revanche, en France, de très fortes discriminations professionnelles entre hommes et femmes qui sont au fondement du marché du travail ou de la représentation politique. Se tenant à distance des débats qui divisent les féministes pour savoir si la biologie a ou pas sa part dans la construction du genre, les deux auteurs de ce manuel pionnier montrent l'usage fructueux que les disciplines peuvent faire du genre à partir de cinq domaines : la socialisation et la construction des identités ; la sexualité et la conjugalité ; le travail ; la vie domestique ; l'espace public et la politique. Sans oublier que les deux genres ne pouvant se penser en dehors de leur relation fonctionnelle, le genre n'est pas un problème qui affecte le seul féminin ; il oblige à redéfinir le masculin.

E. V.

HAMMOUDI Abdellah

Une saison à La Mecque

[Le Seuil, 318 p., 21 €, ISBN : 2-02-0666980.]

- Anthropologue marocain enseignant aux États-Unis, l'auteur a fait le pèlerinage à La Mecque en 1999. Il en a rapporté ce témoignage important par sa double dimension. Croyant plus que pratiquant, l'auteur observe la prégnance du groupe sur l'individu, de plus en plus forte une fois prise la décision de faire le pèlerinage. Ce sont d'abord les séances préparatoires, bien avant le départ, organisées au Maroc par les autorités religieuses pour un parfait accomplissement des quatre « obligations » rituelles : l'*irham* (ablutions purificatoires et port d'une tenue blanche sans coutures pour les hommes) ; la circumambulation, sept fois autour de la *ka'aba*, la pierre noire de La Mecque ; la course entre Safa et Marwa, sept fois, et, surtout, la station à Arafa. Très vite, les participants exigent d'eux-mêmes

et des autres de savoir quelles sont leurs intentions réelles, l'état de préparation de leur être, afin que le pèlerinage soit réussi individuellement. Mais il en va aussi de la communauté car, au retour, il sera fait fête au pèlerin qui aura fait le *hadj* également pour les autres, associés dans ses prières. La pression du groupe se fait de plus en plus forte au fur et à mesure que se déroule le pèlerinage. Elle est, à Médine puis à La Mecque, relayée par la police des mœurs qu'exercent les autorités saoudiennes sur les esprits et les comportements. Mais la présence du commerce au plus près des sanctuaires contribue à inverser l'image pourtant proclamée : il n'y a pas pèlerinage parce qu'il y aurait une communauté des croyants de par le monde. Les stratifications sociales, la stigmatisation de certaines nationalités par les autorités saoudiennes (exemples : les Iraniens parce que shi'ites, les Marocains parce que laxistes dans la mixité de leur espace social ou « associationnistes » dans leur culte rendu aux marabouts), l'obligation de l'arabe classique comme seule langue de prière créent, le temps d'un recueillement commun, le sentiment qu'il y aurait une communauté de croyants idéalement égaux advenue par le pèlerinage.

E. V.

HATCHUEL Françoise

Savoir, apprendre, transmettre. Une approche psychanalytique du rapport au savoir

[La Découverte, 158 p., 12 €, ISBN : 2-7071-4474-6.]

- Que représente le savoir pour chacun et chacune d'entre nous ? Que pensons-nous, ressentons-nous, vivons-nous lorsque nous savons, croyons savoir ou ne pas savoir, apprenons, essayons ou refusons d'apprendre, enseignons, produisons un savoir ? À quoi nous renvoie notre apprentissage ou notre non-apprentissage, que cherchons-nous à travers le savoir, quels compromis tissons-nous avec lui ? Désirs, blocages, résistance, avidité, sentiment d'étrangeté ? Depuis quinze ans, le collectif « Savoir et rapport au savoir » de l'université Paris x-Nanterre s'interroge à partir de ces questions dans

... une perspective à la fois scientifique et engagée: mieux comprendre le psychisme humain, c'est aussi contribuer à libérer l'individu des dominations internes et externes dans lesquelles il se laisse enfermer. À cet égard, la notion de rapport au savoir, en nous aidant à mieux comprendre notre rapport aux autres *via* la médiation du savoir, se révèle particulièrement pertinente. À l'heure où l'on tend de plus en plus à confondre savoir et information, il n'est pas inutile de s'interroger sur les transformations de soi auxquelles doit faire face le sujet qui apprend et de rappeler la force de la pensée face à l'immédiateté de l'image.

J.-C. T.

JUDET DE LA COMBE Pierre

et WISMAN Heinz

L'Avenir des langues

[Éditions du Cerf, 242 p., 20 €, ISBN: 2-204-07602-3.]

- « L'enseignement de la langue maternelle est devenu le véritable enjeu de l'éducation publique », enjeu international devant inciter l'Union européenne à instituer une vraie politique des langues vivantes et de la culture, susceptible de développer l'autonomie des individus, telle est la thèse soutenue par l'helléniste P. Judet de La Combe et par Heinz Wisman, philosophe et philologue, au terme de la Mission ministérielle sur l'avenir des études classiques en France et en Europe qui leur a été confiée. L'apprentissage garanti par le milieu familial doit être relayé par la mise à distance qu'impose l'École, qui fait apparaître « autrement » la langue maternelle, non pas simplement comme un code, mais comme un milieu historique culturel au sein duquel survivent des langues plus anciennes, susceptibles d'être revivifiées à tout moment. Le discours moderniste insiste sur la nécessité d'une *lingua franca*, langue de service — successivement le latin, le français et actuellement l'anglais — pratiquée par tous, garante d'une extension infinie des échanges. Or, une telle langue ne privilégiant que la transmission de l'information, les auteurs opposent à cette universalité abstraite un modèle plus concret fondé sur un double travail des traditions linguistiques et culturelles. La communauté

européenne ne saurait être exclusivement économique et politique, mais doit forger son identité sur des valeurs culturelles reconnues, l'objectif étant d'élaborer un *tronc commun d'éducation européenne* susceptible de prendre en compte, tout en les dépassant, les particularités locales. Abolir la séparation nocive entre sciences et lettres, tel pourrait être le premier objectif de ce tronc commun. L'axe central devrait être constitué par l'« étude des langues de culture, envisagée d'un point de vue interculturel », ainsi que celle des langues « régionales », qui, posant les individus en sujets historiques, les fait accéder à la « majorité », cet idéal hérité des Lumières. « Apprendre aux élèves à avoir un regard historique sur leur propre langue, de manière à élargir leur capacité à exprimer ce qu'ils ne savent pas dire tout de suite », tel serait au fond l'objectif de cette formation.

S. C.-D.

KATZAROV Georgy (dir.)

Regards sur l'antiaméricanisme, une histoire culturelle

[L'Harmattan, 290 p., 25 €, ISBN: 2-7475-5650-6.]

- Préfacé par Hélène Ahrweiler, ce collectif rassemble une vingtaine de contributions présentées au cours d'un colloque qui s'est déroulé à Paris et à Giverny en juin 2001 (soit trois mois exactement avant le 11 septembre) et organisé par le Musée d'art américain Giverny/Terra Foundation for the Arts, sous la direction de Georgy Katzarov. Voix européennes et américaines s'y croisent pour étudier les facettes paradoxales de ce phénomène appelé l'antiaméricanisme et qui, depuis le XVIII^e siècle, vient de façon récurrente troubler les relations entre l'Europe et les États-Unis. Amour/haine, fascination/exaspération: le Nouveau Monde demeure, au cours de l'histoire, le pôle de fixation des passions européennes que les auteurs passent ici en revue au cours d'un inventaire critique passionnant et d'une pertinence non dénuée, parfois, d'humour. De la diversité et de la richesse des contributions, étayées de nombreuses bibliographies, ressort — parmi d'autres — l'idée que l'antiaméricanisme français

émanerait davantage de la droite nationaliste, voire de l'extrême droite, alors que l'antiaméricanisme américain (la critique exprimée de l'intérieur) appartiendrait plutôt à la gauche américaine. Chaque article est l'occasion, pour le lecteur français, de repenser ses propres préjugés, d'en identifier les origines historiques et de repenser en conséquence son rapport avec ce grand frère parfois un peu encombrant, certes, et pas toujours à la hauteur de ses promesses, mais aussi ô combien, dynamique et stimulant.

L. L. L.

KITSON Simon

Vichy et la chasse aux espions nazis

[Autrement, 268 p., 19,95 €, ISBN : 2-7467-0588-5.]

- Comme tient à le souligner d'emblée Simon Kitson (auteur d'une thèse sur la police de Vichy), ce titre est un peu provocant... L'auteur, à partir des archives « de Moscou » peu exploitées jusqu'alors — en écartant les sources orales —, essaie de remettre le contre-espionnage antiallemand de Vichy dans son contexte original. À l'encontre d'une historiographie peu disert sur le sujet mais qui défend très majoritairement la thèse d'une autonomie de l'activité antiallemande des services spéciaux français par rapport au gouvernement de Vichy, l'auteur nuance fortement cette idée en mettant en évidence que la répression de l'espionnage allemand « s'inscrit dans la politique vichyssoise ». Il y a évidemment là un risque de créditer Vichy d'une forme de résistance antiallemande. Il n'en est rien ; Simon Kitson, dans le droit fil des analyses de Paxton en particulier, inscrit bien cette répression de l'espionnage dans la volonté quasi-obsessionnelle de Vichy de défendre sa souveraineté et notamment sa souveraineté administrative sur la zone non occupée (du moins jusqu'en novembre 1942), quitte « à faire appliquer les directives allemandes par des fonctionnaires français ». Mais cette défense de la souveraineté entre constamment en conflit avec le choix de la collaboration avec l'Allemagne et ne peut donc être que vouée à l'échec ; ce qui explique, dans ce domaine comme dans d'autres,

cette constante oscillation entre fermeté et compromis qui caractérise l'action de Vichy vis-à-vis de l'occupant allemand. Le livre ouvre des pistes neuves sur le milieu des espions allemands en France et dans l'Empire, et sur leur sort (80 % sont français...), sur le quotidien de l'espionnage allemand, sur les rivalités internes à Vichy à partir du cas des services spéciaux... De quoi confirmer d'autres travaux sur Vichy qui tendent à donner du régime une image plus complexe, pluralisée, sans être pour autant ambiguë quant à la signification du choix fondamental de la collaboration par le régime de Pétain.

C. D.

LACAN Jacques

- Le Triomphe de la religion

[Le Seuil, coll. « Champ freudien », 102 p., 12 €, ISBN : 2-02-066341-4.]

- Des noms-du-père

[Le Seuil, collection « Champ freudien », 107 p., 12 €, ISBN : 2-02-079665-1.]

- Deux petits volumes par lesquels Jacques-Alain Miller, gendre et légataire testamentaire de Jacques Lacan, débute la publication de contributions inédites du grand psychanalyste français. Jusqu'ici, les Éditions du Seuil avaient publié une partie du *Séminaire* de Lacan, c'est-à-dire son enseignement oral, ainsi que ses *Écrits* et *Autres Écrits*. Ses autres contributions, des conférences, interviews ou impromptus, circulent au sein du réseau des psychanalystes lacaniens. Miller ouvre cette série au Seuil avec quatre textes : deux sur la religion, et deux sur la notion de nom-du-père, aujourd'hui incontournable dans le corpus conceptuel psychanalytique. À propos de religion, on peut donc lire ici d'une part le texte de deux conférences données par Lacan à Bruxelles les 9 et 10 mars 1960. Conférences auxquelles Lacan se réfèrera par deux fois au cours de son séminaire « L'éthique de la psychanalyse », en les intitulant « Discours aux catholiques ». Et, d'autre part, « Le Triomphe de la religion », titre donné par Miller, dont le texte provient d'une conférence de presse donnée par Lacan à Rome, en octobre 1974, devant des journalistes italiens. À propos de la notion de nom-du-père, on pourra lire un texte

... qui fait charnière dans l'histoire du mouvement psychanalytique français, puisqu'il s'agit de la séance unique du séminaire que Lacan avait intitulé « Les noms-du-père », et qu'il avait arrêté pour marquer le coup de son « excommunication », c'est-à-dire son éviction de l'International psychoanalytical Association, en novembre 1963. Association internationale dont les cadres avaient demandé à Lacan de renoncer à sa pratique des séances à durée variable et à ses critiques de la bureaucratie ambiante qui émoussait le tranchant freudien. Miller titre cette séance « Introduction aux noms-du-père » et y joint la conférence donnée par Lacan dix ans plus tôt, en 1953, « Réel, symbolique, imaginaire ». Texte fondamental puisque Lacan y jette les bases de son ternaire, nécessaire à la lecture de Freud.

Y. D.

LAPIERRE Nicole

Pensons ailleurs

[Stock, 300 p., 19,50 €, ISBN : 2-234-05569-5.]

- « Si le monde est si grand, c'est pour nous voir en lui tous dispersés. » Cette réflexion de Goethe en exergue dit bien quel est ici l'objet de la sociologue Nicole Lapière : un éloge des penseurs du nomadisme, eux-mêmes nomades par choix ou contraints à l'exil par les circonstances historiques et ainsi condamnés au statut de parias, d'intellectuels déracinés, de « traversiers » capables de circuler entre plusieurs mondes, dont les nuances sont analysées avec beaucoup de finesse. On croise une foultitude de personnages dans ce livre des passages, de Georg Simmel, Siegfried Kracauer, Karl Mannheim, à Hannah Arendt, Norbert Elias ou George L. Mosse. Beaucoup d'entre eux sont des juifs allemands, exilés aux États-Unis, mais pas exclusivement, témoin Edward W. Saïd, intellectuel américain d'origine palestinienne. La mobilité sur l'échelle sociale — descendante ou ascendante — procédant du désir de s'immerger dans une autre classe sociale est elle aussi prise en vue à travers la figure de Simone Weil, celle de Pierre Bourdieu ou de l'école de Chicago. Éloge du métissage, du trans-

culturel aussi, preuve de la résistance à l'uniformisation du monde, qu'il s'agisse de la jeune romancière anglo-jamaïcaine Zadie Smith, de la consécration des « études subalternes » créées dans les années 1980 en Inde et qui ont connu, depuis, un rayonnement international, ou encore de la réception de la poésie du Créole Édouard Glissant aux États-Unis. Éloge enfin de ces livres qui échappent décidément à tout « classement », qu'on redécouvre à la faveur d'un déménagement et pour lesquels on aménage, vaille que vaille, un « rayon des égarés ».

S. C.-D.

LAVILLE Jean-Louis

et CATTANI Antonio David

Dictionnaire de l'autre économie

[Desclée de Brouwer, 564 p., 32 €, ISBN : 2-220-05534-5.]

- Ce dictionnaire a pour objet la face la plus souvent cachée de « l'altermondialisme » : les élaborations théoriques. Elles visent, en économie, en politique, en droit et dans le domaine culturel, à proposer, au-delà de la dénonciation des méfaits supposés ou réels du libéralisme financier, un contre-modèle de société. Le pilier en est que les droits de l'homme ont une supériorité ontologique sur ceux du marché. Il en résulte des déplacements dans les valeurs fondamentales : coopération, économie sociale, solidarité, valeur du travail pour la collectivité, etc. Les articles de ce dictionnaire sont de deux ordres : ils explicitent l'historique et les ambitions de l'altermondialisme (exemple : marché solidaire, mouvements sociaux, organisations internationales ou bien encore services de proximité ou femmes et économie solidaire) ; ils précisent — c'est le plus nouveau — des notions théoriques fondamentales, alternatives à celles de la théorie financière libérale (économie morale, économie non monétaire, évaluation démocratique, monnaie sociale, tiers secteur ou socio-économie du travail).

E. V.

NATHAN Tobie

Du commerce avec les diables

[Le Seuil/Les Empêcheurs de penser en rond, 116 p., 12 €, ISBN: 2-84671-118-6.]

- Dans *Médecins et sorciers*, l'auteur mettait en perspective les psychothérapies traditionnelles (en Afrique) et la médecine scientifique, nous apprenant qu'il fallait prendre au sérieux les techniques basées sur la divination, la sorcellerie, la fabrication des fétiches, et surtout qu'il fallait questionner les thérapeutes eux-mêmes, avec leurs outils, leurs théories, leur pensée technique, leurs concepts. Cet ouvrage s'intéresse aux djinns, ces êtres invisibles, ces diables qui cohabitent avec les humains dans les pays du Maghreb, en Arabie, au Yémen, en Somalie, en Inde, au Pakistan, etc., susceptibles d'occuper le corps et de l'«endjinner» (rendre fou). Dans le monde musulman, le thérapeute est soit un guérisseur coranique, soit un membre d'une confrérie religieuse, soit un maître des esprits qui fait appel à ses propres djinns pour partir à la recherche du *s'hur*, objet magique fabriqué, porteur de l'action de sorcellerie. À partir de plusieurs cas cliniques, Tobie Nathan propose une «écologie» de ces êtres. Il décrit les techniques utilisées par les guérisseurs. Il montre comment identifier un nouveau djinn, le nommer, connaître ses exigences et organiser un rituel spécifique. On apprend alors que le commerce avec les diables est difficile: il est placé sous le signe du marchandage, de la tromperie, de la ruse. Le thérapeute doit être plus malin qu'eux. Les esprits invisibles pourraient bien avoir une fonction précise: permettre la réaffiliation de personnes menacées dans leur identité. C'est donc la question des mondes auxquels nous appartenons, les risques de l'égarement, qui est posée ici.

J.-C. T.

PAILLER Jean-Marie

et PAYEN Pascal (dir.)

Que reste-t-il de l'éducation classique ?

[Presses universitaires du Mirail, 388 p., 27 €, ISBN: 2-85816-764-8.]

- Ces actes d'un colloque font un vrai livre. Ils illustrent une tendance récente dans

la discipline historique. Alors que la génération porteuse de l'expansion de ce qui fut convenu d'appeler la «Nouvelle Histoire» s'est effacée, ou presque, l'heure est au bilan de ce qui demeure et peut se transmettre aux historiens en formation. Cela passe parfois par la relecture de textes fondateurs du renouveau, voilà un demi-siècle. Ces actes sont donc consacrés à un ouvrage qui fut fondamental dans la relance des études historiques au sortir de la seconde guerre mondiale: *l'Histoire de l'éducation dans l'Antiquité* d'Henri-Irénée Marrou.

Cette étude, qui balayait large, d'Homère à la «renaissance carolingienne», exerça une influence bien au-delà des cercles intéressés par le seul sujet. Elle annonçait, il est vrai, une méthode (il faut réfléchir aux implications philosophiques de la méthode historique: construction de la vérité, régimes de preuve et formes de l'explication, causale notamment). Elle proposait une épistémologie (seules les hypothèses et la synthèse expriment le fonds de vérité humaine que l'historien doit saisir et rendre: «l'intelligence générale des faits»). Elle affichait un engagement (le commerce avec les morts et la fréquentation du passé n'ont d'autre but que l'intelligence du présent dans ses continuités ou configurations de ruptures; ce dernier point tenait beaucoup à Marrou qui, sous l'Occupation, pensa son histoire de la «*paideia*» classique — transmission d'une forme avérée de dignité de l'humain — comme une réponse aux barbaries fasciste et nazie).

Les actes du colloque dressent à la fois le bilan de l'héritage global laissé par Marrou (les inquiétudes de méthode et d'objet) et de ce qui demeure plus particulièrement, en histoire culturelle, anthropologique ou de la pédagogie, de son *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*.

E. V.

RAYSKI Benoît

Jours tranquilles à Créteil.

Voyage au bout d'une haine ordinaire

[Ramsay, 180 p., 18 €, ISBN: 2-84114-710-X.]

- Un livre qui dérange est souvent un bon livre. *Jours tranquilles à Créteil*, document

... rendant compte de l'expérience douloureuse d'un certain nombre de Juifs, en France, aujourd'hui, est un bon livre au sens où il stimule la réflexion. Pourquoi de jeunes Juifs, aujourd'hui, quittent la France avec le sentiment que c'est la France qui, depuis longtemps, les a quittés? Benoît Rayski, s'engageant à leurs côtés, témoigne de ces expériences vécues dont on pensait qu'après la Shoah, elles n'étaient plus possibles. Des enfants persécutés, rackettés à l'école parce qu'ils sont juifs; des administrations lâches, qui au nom de la conciliation tardent à prendre les mesures qui s'imposent; la liste serait encore longue... Le «travail de mémoire» qui fut le slogan de nos démocraties n'aurait-il servi à rien? Juste et pertinent lorsqu'il fait la critique de l'école républicaine, dont la devise — «Liberté, égalité, fraternité» — est dans certains établissements bafouée tous les jours, Benoît Rayski apporte au débat collectif une riche moisson de ces faits aussi têtus qu'entêtants qu'il nous appartient d'essayer de penser. La question actuelle est celle-ci: pourquoi de jeunes musulmans nés en France s'autorisent-ils à manifester sans états d'âme un tel antisémitisme? Quelle histoire leur avons-nous transmise? et que leur en avons-nous caché? La réponse est multiple, et le conflit du Proche-Orient n'est sans doute que la partie émergée de cet iceberg historique.

L. L. L.

– ROUGIER Bernard

Le Jihad au quotidien

[PUF, 262 p., 20 €, ISBN: 2-13-054715-X.]

– BONNER Michael

Le Jihad. Origines, interprétations, combats

[Téraèdre, 216 p., 19 €, ISBN: 2-912868-26-2.]

- À partir d'une longue enquête de terrain dans les camps de réfugiés palestiniens au Liban, tout particulièrement à Aïn el-Héloué, Bernard Rougier explique ce qu'est le phénomène salafiste-jihadiste. Nous ne sommes pas ici dans les réseaux du terrorisme international qui frappe de Madrid à Bagdad.

Nous sommes au milieu d'une communauté de réfugiés chassés de leur terre natale, exclus des circuits de richesse du pays d'accueil. Cette double exclusion, nationale et sociale, est le terreau sur lequel prospère le jihad, face aux mensonges des discours de la solidarité arabe (qu'illustrent, par exemple, les tentatives de la Syrie de diviser à son profit les mouvements de réfugiés palestiniens), aux compromissions des régimes dictatoriaux et aux impasses d'une solution nationale qui ne vient pas. Les jeunes militants trouvent une vision d'avenir, une explication du monde dans une identité religieuse transnationale, non étatique et stimulée par l'accélération des moyens de communication qui les transportent, sans avoir à quitter leur communauté de croyance, en Irak ou en Afghanistan. Il en résulte une attitude de repli sur soi, de refus de la «mixité» communautaire, religieuse ou politique qui tout à la fois reconstruit, au sein des camps de réfugiés, des ghettos sectaires mais qui compense cet enfermement et ce refus du voisinage par des liens transnationaux avec les «frères», saoudiens par exemple. Cette solidarité vient tempérer le poids de l'exclusion volontaire hors des réseaux traditionnels de solidarité au sein des camps. Tous se pensent en guerre pour la défense de l'islam vrai — le jihad. Or, rien n'est moins consensuel, dans l'interprétation canonique, que cette notion. Dans la collection «L'islam en débats», qui entend, face au déferlement de littératures simplistes, retracer l'épaisseur historique constitutive de la complexité de nombres de notions, Michael Bonner cerne les enjeux. À partir d'une ample analyse des données historiques, théologiques et littéraires, il montre que dès l'origine il y eut, sinon antériorité, du moins indissociable unité du «grand jihad», c'est-à-dire du jihad interne, de la lutte contre l'ennemi au-dedans de soi, et du jihad externe, guerre contre les ennemis réels ou supposés. Il souligne aussi la virulence des débats théologiques pour savoir si le jihad doit être un combat individuel ou collectif: le volontaire pour le combat, qui en attend une récompense religieuse, est-il sincère dans ses intentions — aider à la défense de la communauté

menacée? La question n'a cessé de diviser les exégètes, car alors « la guerre sainte » peut ne plus s'identifier au combat pour s'amender soi-même, à la « lutte sainte ». Ces aspects, comme d'autres (tel le prétendu retour au « temps du Prophète »), sont étudiés dans le long terme de leurs variations historiques et dans celui de la tardive sédimentation du texte canonique et de ses interprétations.

E. V.

SANCHEZ Mario (dir.)

Qu'avons-nous fait des drogues ?

[Autrement, 166 p., 16,95 €, ISBN : 2-7467-0539-7.]

- Comment parler et écrire des drogues sans passion ? Comment ne pas être désarçonné par le gâchis de tant de vies — pleines de promesses — enchaînées aux psychotropes ? Comment, enfin, oublier tant de drames qui se nouent à nos portes, à toutes les portes derrière lesquelles on ne voudrait pas voir ? Car il a fallu attendre, en France, les dernières années du siècle passé pour que se mettent en place des programmes de substitution à l'héroïne. Un chamane invité aux États-Unis se scandalisait devant « le vol du tabac aux chamanes », « le vol de la coca ». En craignant aussi « le vol de l'ayahuasca ». Car les Occidentaux ne savent pas se servir de ces plantes qui, pourtant, ne sont pas dangereuses. Le seul usage des drogues serait-il, comme dans les sociétés anciennes, un rituel social, collectif ? Le rapport individuel aux psychotropes aurait-il aliéné les hommes en mal de sensations, fuyant l'ennui pour un bien-être illusoire ? Chez eux, la drogue comme un moyen ; chez nous, la drogue comme une fin en soi. Les auteurs, psychologues et historiens, analysent par des témoignages ce que peut être une « rencontre avec Dieu », ce qu'il en coûte de se croire « preux chevalier en armure ». Ils mettent en relief les pratiques visant l'union (homme et femme, mais aussi individu et société) contrairement à la peur courante du désir. Les pays riches ne feront pas l'économie d'une réflexion sur ce qu'ils ont fait des drogues, sur ce qu'ils veulent en faire. Ce livre est une excellente étape.

G. F.

STANZIANI Alessandro

Histoire de la qualité alimentaire

[Le Seuil, coll. « Liber », 444 p., 26 €, ISBN : 2-022-078841-1.]

- Les historiens se sont beaucoup intéressés, ces deux dernières décennies, à l'histoire des aliments et de l'alimentation — gastronomie, production et marché des produits, évolution des goûts selon les stratifications sociales, voire les stratégies de distinction, dont l'analyse fut élaborée par le sociologue Pierre Bourdieu. C'est, plus ou moins implicitement, contre une certaine naïveté positiviste qui guetterait ces historiens qu'Alessandro Stanziani dresse ses garde-fous. À partir des archives du ministère de la Justice concernant les fraudes alimentaires, et pour le cas de quatre aliments de base : le vin, le beurre, la viande et le lait, il retrace l'histoire des normes qui modelèrent les goûts et la consommation. La sécurité alimentaire résulte de luttes juridiques et économiques, dont les trois grands acteurs isolés par l'auteur sont : la production et l'usage de l'information ; la fabrication et l'application des normes ; la constitution de réseaux d'experts. L'objet de ces luttes : définir une politique de santé publique, avec des mesures de précaution qui ne remettent pas en cause le droit de l'économie concurrentielle.

E. V.

VASSEUR Nadine

La Leçon de français.

Les lycées français dans le monde

[Actes Sud/AEFE, 256 p., 15 €, ISBN : 2-7427-5305-2.]

- Qu'a représenté et que représente aujourd'hui l'enseignement français à l'étranger ? C'est en utilisant le prisme des « lycées français » du monde entier que Nadine Vasseur répond à cette question, tant il est vrai qu'il s'agit là d'un réseau à nul autre comparable. C'est ce que prouve cette série de portraits d'anciens élèves, impressionnants par leur nombre même, et par leur provenance, de l'Amérique du Sud à l'Asie. Cette coédition de l'éditeur arlésien

... avec l'Agence pour l'enseignement français à l'étranger, illustré par les photographies de Marc Roussel, leur rend un bel hommage, à eux ainsi qu'aux établissements qui les ont accueillis.

Vdp

SPORT

Sélection de Serge LAGET

Au tour de Poulidor, ses amis racontent...

[Éditeur Moulin du Got, Le Pénitent, 87400 Saint-Léonard-de-Noblat, ill., 72 p., 10 €, ISBN : 2-84989-005-7.]

- Le 12 juillet 2004, le Tour de France s'offrait son jour de repos à Limoges. En fait, quarante ans après, jour pour jour, le fameux duel du Puy-de-Dôme entre Anquetil et Poulidor, c'était l'hommage du Tour reconnaissant au grand champion limousin. Sacré anniversaire. Oui, « Poupou », avec ses quatorze participations au Tour entre 1962 et 1976, ses trois places de deuxième et ses cinq places de troisième, sans parler de ses abandons dramatiques et de ses duels avec Anquetil ou Merckx, a beaucoup donné à « la grande boucle ». Tellement que les amis de Raymond ont rehaussé cette journée exceptionnelle par la confection d'un livre de témoignages illustrés des caricatures que le regretté Robert Déro (1924-2000) lui consacra dans *L'Équipe*. Toujours généreux, serein et fair-play, Raymond, qui continue d'officier dans la caravane du Tour comme *public relation*, où il bat tous les records de popularité, n'a que des amis. On en retrouve un bouquet ici, qui nous montre l'homme, le champion, et le Limousin sous toutes les facettes. C'est ainsi que Jacques Augendre nous parle du philosophe, Jean-Paul Ollivier du malchanceux, Jacques Marchand du communicant malgré lui, Jean-Paul Brouchon de sa longévité, et Émile Besson de la genèse du sobriquet « Poupou ». Bien entendu, l'épisode des quatorze secondes du Puy-de-Dôme est raconté par Daniel Pautrat, un grand témoin, cependant que Sandrine Marcillaud-Authier évoque l'étonnante amitié entre Poulidor et Antoine Blondin, son voisin. Bref, au pays du massépain, un sacré beau gâteau de papier, d'encre, d'imprimerie et d'amitié. Faut-il préciser que Raymond en a soufflé les quarante bougies en souriant?

S. L.

BRETAGNE Jean-Marie

Chercheurs d'or

[Éditions Philippe Rey, 189 p., 15 €, ISBN : 2-84876-018-4.]

- Comment des athlètes, des apprentis champions, des champions peuvent bien préparer un grand rendez-vous olympique qui sera peut-être un des sommets de leur existence? Cette aventure très personnelle, parfaitement unique, de grands champions comme Guy Drut ou Michel Jazy nous l'avaient déjà racontée au fil de leurs autobiographies, mais personne ne l'avait placée sous un angle collectif et comparatif à la fois, comme réussit à le faire ici Jean-Marie Bretagne. La clef de cette réussite est en fait « le lieu où l'on fabrique de la performance », l'Institut national de l'éducation physique et des sports. Autrement dit, ces bâtiments de briques rouges, situés près de la Cartoucherie d'Ariane Mnouchkine, au cœur du Bois de Vincennes, près de Paris. Ici, sur 34 hectares farcis de pistes, de gymnases, de salles d'entraînement, de soins et de cours, ou de chambres, sans oublier la cafétéria, vivent 2000 personnes, des entraîneurs, docteurs, enseignants, techniciens, et 850 athlètes. Fort de cette unité de lieu, de temps et d'objectif (les jeux Olympiques d'été à Athènes, en 2004), l'auteur-enquêteur-complice suit donc au jour le jour, pendant une saison et demie, sept athlètes très différents : un pongiste, Patrick Chila ; un archer, Franck Fisseux ; un escrimeur, Brice Guyart ; une escrimeuse, Maureen Nisima ; un athlète sprinter, Ronald Pognon ; une gymnaste, Isabelle Severino ; et un boxeur, Jérôme Thomas. Sacrifices, entraînements, déceptions, blessures, compétitions, cours, journées de quatorze heures, on partage tout ou presque du cheminement quotidien des sept vers Athènes. Sans parler de leurs « sensations fortes », de leurs inquiétudes sur les qualifications, et déjà sur l'après-compétition, ainsi que sur la fameuse pression. Tous ne décrocheront pas l'or, on le sait, mais qu'importe, cette aventure est unique, et déjà un peu dorée, et ce livre a le grand mérite de nous la faire vraiment partager. Une première du genre.

s. l.

DALLONI Michel

Dernier Tour

[Éditions Adcan, coll. « Sportpolar », 185 p., 14 €, ISBN : 2-84814-010-0.]

- Préfacé par Guy Roux, ce polar qui se passe à Nice, ville de départ d'un Tour de France miné par le dopage, et en particulier l'EPO, nous permet de découvrir ce qu'est devenue la grande course, et comment peuvent travailler les journalistes modernes. Une dépaysante et authentique descente « à tombeau ouvert » au cœur de la course. Elle tient forcément de l'enquête policière et journalistique, en même temps que d'un savoureux reportage sur la ville de Nice, car l'auteur n'est pas pour rien niçois et cycliste, journaliste et fou de polars. Qui plus est, ayant aussi le culte de la famille, et de la tradition cycliste, Dalloni nous donne en prime des pages épatantes et très personnelles, y compris sur l'amitié entre un journaliste parisien et un journaliste local. Bref, une histoire presque vraie, bien ficelée, qui tourne comme souvent autour de l'exemplaire fidélité à un rêve de gosse, à un idéal de jeunesse. Heureusement, car les nouveaux « soigneurs de la guerre » dont nous parle Dalloni, ces gens capables de faire monter le taux d'hématocrite à des niveaux vertigineux, briseraient sans scrupule tous nos jouets.

s. l.

MONTAIGNAC Christian

Étoiles fuyantes

[Éditions JC Lattès, 210 p., 16 €, ISBN : 2-7096-2679-9.]

- Réputé chroniqueur à *L'Équipe*, Christian « aime les maudits », les paradoxes, le contre-pied, les trains qui n'arrivent pas à l'heure, bref, « les vainqueurs l'ennuient ». Il a donc mis tout son talent à trouver, à traquer, à décortiquer et à nous raconter, avec sa plume trempée dans l'encre violette et son écriture riche en pleins et en déliés, « ses » étoiles fuyantes, des destins en rupture, des vies brisées, des champions devenus fantômes. Il en a trouvé onze, parfaitement pathétiques, touchantes, troublantes, dérangeantes, insupportables. Cette sélection de champions du drame, pourrait-on dire, va de l'alpiniste Louis Lachenal, l'ombre

... oubliée de Maurice Herzog au sommet de l'Annapurna en 1950, au marathonien japonais Kokichi Tsuburaya en passant par le sauteur en longueur allemand Luz Long, l'ami de Jesse Owens, le gardien de but brésilien Moacyr Barbosa, le cycliste stéphanois Roger Rivière, le navigateur Alain Colas, le rugbyman néo-zélandais Bobby Deans, le skieur François Bonlieu, le pilote automobile italien Alberto Ascari, le nageur juif Alfred Nakache et le boxeur Robert Villemain. Toutes les époques, toutes les disciplines pour raconter des cicatrices, visibles ou non, une tristesse sourde, dévorante, envahissante parfois jusqu'à la mort. Montaignac a le don de renverser les sabliers, de retourner les réputations. Et si le véritable héros de l'Annapurna était justement Lachenal, l'homme qui a pris « la » photo, et dont la photo est ratée ? Et si, derrière le miroir convenu, lisse, brillant des étoiles filantes, les plus belles étaient les fuyantes ? On le croit volontiers en partageant le désespoir éternel de Barbosa, qui a encaissé le but qu'il ne fallait pas, celui qui tue plus sûrement et plus lentement qu'une balle. Et Bobby Deans, alors ? Sur son lit de mort, il proclamera encore que l'essai que l'arbitre écossais lui a refusé contre Galles était bel et bien valable. Toute sa vie, il a pensé à ça. Avec son essai, cet essai, les All Blacks auraient préservé leur invincibilité. Et on le lui avait refusé. Le rugby est certes un jeu, mais cette injustice plomba toute son existence, à être encore obsédante au moment où Bobby rejoignait « la terre promise » chère aux rugbymen. Quant à Tsuburaya, le marathonien japonais, qui n'a pas gagné le marathon olympique de Tokyo en 1964, qu'il ne devait pas perdre, il se tranche la gorge, parce qu'il n'a pas su couper le fil le premier. Les onze champions de Montaignac sont des samouraïs.

S. L.

VOYAGES

VOYAGES

Sélection de Gilles FUMEY, Louise L. LAMBRICHS et Jean-Pierre THIBAUDAT

CHRISTIE Agatha

La Romancière et l'archéologue. Mes aventures au Moyen-Orient

[Traduit de l'anglais par Jean-Noël Liaut, Payot, 256 p., 20 €, ISBN : 2-228-89943-7.]

- Agatha Christie avait quarante ans lorsqu'elle a épousé Max Mallowan, un jeune archéologue de 26 ans, rencontré en Iraq sur un champ de fouilles où la romancière avait été invitée par un couple ami. De 1934 à l'approche de la guerre qui met fin aux pérégrinations du couple, l'épouse suit son mari archéologue durant cinq saisons de fouilles sur divers sites de Syrie. Et ce livre, écrit en 1944, raconte ces années qu'elle juge rétrospectivement heureuses. Jamais il n'est question de ses romans ni de sa notoriété en Europe occidentale — quelqu'un demande même à son mari si sa femme sait écrire. Rien non plus d'un voyage littéraire où pulluleraient les descriptions poétiques d'Alep ou de Palmyre (« Je ne sais toujours pas aujourd'hui ce que je pense de Palmyre »). Ce que décrit Agatha Christie avec un humour constant et une humeur rarement exécrationnelle, c'est la vie quotidienne des expéditions et des fouilles. Des portraits, des saynètes, une plume alerte qui se pique de relater toutes les tracasseries de la voyageuse qu'elle est avec ivresse : l'achat homérique d'un chapeau à Londres avant le départ, les délices de l'Orient-Express (que l'on retrouvera dans un de ses plus célèbres romans), l'œil soupçonneux du douanier turc devant le nombre de chaussures emportées, une nuit parmi les souris et des mini intrigues policières : le mystère des six camemberts, la nuit des souris, le conte bref des sept cent sept puces que tue son mari. Le boss, c'est lui, calme flegmatique, very british. Agatha l'épouse ramasse des cailloux, des fragments de poterie, les porte à son mari et, devant elle comme il le fait devant ses ouvriers, il se livre à un tri impitoyable. Tout cela est raconté avec beaucoup de drôlerie. Et, au fil des passages, un portrait en creux de la Syrie à la fin des années 1930.

J.-P. T.

FAGAN Brian M.

L'Aventure archéologique en Égypte

[Traduit de l'anglais par Brigitte Chabrol, Petite bibliothèque Payot/Voyageurs, 276 p., 7,95 €, ISBN : 2-228-89945-3.]

- Le pillage des trésors de l'Égypte ancienne commença dès l'Antiquité et les récits des égyptologues sont bourrés de ces instants de déception où, croyant mettre la main sur un sarcophage intact, ils ne pouvaient que constater que, longtemps avant eux, des pillards étaient passés par là.

C'est cette histoire que raconte Fagan, celle du dépeçage de l'Égypte. S'y mêlent, venus d'Occident, des voyageurs sans scrupules, des diplomates trafiquants, des férus en égyptologie qui se doublent de fieffés voleurs, tout un trafic de statuettes, de papyrus, d'amulettes et de manuscrits. Fagan s'attarde particulièrement sur la figure romanesque, cupide, roublarde et finaude de Balzoni et est aussi impitoyable avec ses contemporains : le consul de France Drovetti et l'Anglais Salt, grands collectionneurs et grands voleurs du XIX^e siècle. Rares sont les figures guère cupides, comme celle de Champollion auquel l'auteur rend hommage. On connaît le Champollion déchiffreur des hiéroglyphes, mais on sait moins qu'il insista auprès de Méhémet Ali pour édicter une ordonnance réglementant l'appropriation et l'exportation des découvertes faites au cours des fouilles. Le pillage s'en trouva freiné, mais il continua. Fagan raconte comment, à la fin du XIX^e siècle, l'Anglais Wallis Budge, au grand dam du Français Maspéro, continua de désosser l'Égypte sans état d'âme, persuadé que les œuvres étaient plus en sûreté au British Museum que sur l'étagère poussiéreuse d'un musée égyptien à la merci du premier voleur venu. Vieux débat. Fagan l'évoque dans sa conclusion après avoir raconté vingt siècles de rapines, allant du romanesque au méthodique.

J.-P. T.

HUYGHE Édith et François-Bernard Les Routes des tapis

[Gallimard, coll. « Découvertes », 160 p., 13,90 €, ISBN : 2-07-031487-1.]

- Ce sont des petits périmètres de soie,

de coton ou de laine rugueuse qui jalonnent les sols de toute l'Eurasie, parfois les murs des grandes demeures et des palais, et qui sont devenus, en Occident, un plaisir ou une passion. Ils ont circulé depuis l'Antiquité. Ils sont copiés, inspirent les talents les plus éclectiques, qui en font l'un des accessoires du confort moderne. Les tapis — qui ne couvrent le sol que depuis le XVI^e siècle — existent déjà il y a plus de trois mille ans comme tissus d'apparat. Hérodote et Xénophon en Grèce, Caton et Catulle à Rome racontent aussi leur fascination pour ces objets d'Orient, qui connaissent un premier âge d'or, plus tard, sous les Sassanides. Toutes les tribus du Proche-Orient jusqu'à l'Afghanistan fabriquent et emploient des tapis, noués ou tissés, et les contacts entre nomades et sédentaires accentuent ce goût pour le luxe, le confort des cours persanes et ottomanes. Les matières et les couleurs, le vocabulaire et la grammaire des tapis assignent à ces objets des fonctions décoratives, voire mystiques, derrière des usages qui sont parfois restés banals, comme le bagage ou le lieu de prière. La carte des zones nomades dessine celle des tapis entre la Turquie et l'Iran, où les villes et les routes des tapis sont imbriquées. Le négoce suit l'expansion de l'islam et stimule toute l'activité marchande arabe, perse, juive et arménienne. Jusqu'à la Renaissance en Europe, le tapis sorti des *fondacchi* de Venise est réservé aux usages somptuaires et incarne ce que l'Orient a de meilleur. La géographie des tapis change au XVI^e siècle, lorsque la Perse crée des ateliers d'État et que les routes de l'Inde et de Chine livrent de nouveaux objets aux nouveaux styles, maintes fois copiés par les grandes manufactures européennes, telle celle de Thomas Moore à Moorfields. La mécanisation tue la symbolique de la patience accrochée au tapis et mène la production vers une première standardisation, battue en brèche par les créations de l'art contemporain. La fin du XX^e siècle a fait du tapis un média rustique dans la guerre de l'information : « tapis de guerre » (Afghanistan), « tapis de victoire » turkmènes évoquant le 11 septembre 2001. Des cartes de géographie sur tapis, dans les tableaux de Vermeer, aux cartes de guerre sur tapis afghans,

... la distance paraît infranchissable.
C'est oublier que les routes des tapis
ne sont jamais barrées.

G. F.

JORDIS Christine

Une passion excentrique

[Le Seuil, 448 p., 25 €, ISBN: 2-02-04773-4.]

- La façon dont voyage Christine Jordis relève d'un savoir-vivre dont on aimerait qu'il fasse école: un savoir-vivre qui est autant un savoir-être qu'un savoir-lire — les visages et les paysages comme les livres qui en ont transmis la mémoire —, un art subtil que ce livre original et très remarquable distille page après page, entraînant le lecteur dans un périple aussi sensible que savant. Qu'est-ce qui, pour elle, fut premier? l'amour de l'Angleterre? de la langue anglaise? ou l'amour de sa littérature et de l'univers qu'elle permettait de pénétrer? Difficile de le savoir. Toujours est-il que, dans cet univers-là, Christine Jordis se retrouve comme dans une patrie intérieure, délicieusement intime et singulièrement étrangère, dont elle nous ouvre les portes et nous fait partager, avec une grâce irrésistible, les sagesses et les curiosités. Le voyage dans l'espace qui structure le livre (Londres, le Sud, le Nord, le Centre et l'East Anglia) sert de prétexte à un voyage dans les profondeurs du temps et de l'histoire, chaque lieu rappelant à l'auteur des écrivains qu'elle a aimés, des œuvres ou des faits historiques qu'elle redécouvre et qui l'éclairent, et cette érudition impressionnante est elle-même si bien intégrée à l'aventure intime constituée par ce voyage que ce passé exhumé en devient un élément vivant et actuel. Passion «excentrique», nous dit le titre. Sans doute le mot est-il ici à prendre au pied de la lettre: comme ce qui vous décentre, mais aussi comme ce qui n'existe qu'à partir d'un centre difficilement cernable autour duquel chacun, sa vie durant, ne cesserait de tourner. Telle est la vocation des lectures comme des voyages: en nous éclairant sur les autres, elles nous éclairent sur nous-mêmes.

L. L. L.

LA CONDAMINE Charles-Marie (de)

Voyage sur l'Amazone

[La Découverte, coll. «Poche», 170 p., 7 €, ISBN: 2-7071-4353-7.]

- À la demande de l'Académie des sciences, La Condamine et ses confrères se lancent dans l'une des plus grandes aventures du XVIII^e siècle. Afin de vérifier si le globe terrestre est aplati aux pôles, deux équipes de mathématiciens, botanistes, physiciens et géodésistes sont envoyées par l'Académie en mission scientifique, l'une en Laponie, l'autre au Pérou. L'aventure de La Condamine gagne en intérêt: ses pérégrinations l'amènent à descendre l'Amazone en 1743-44, une exploration encore jamais effectuée à l'époque, et à découvrir, notamment, le caoutchouc et la quinine. Parti inconnu à l'abordage du Nouveau Monde, il en revient auréolé de gloire. Loin de la littérature d'aventures qu'il préfigure, *Voyage sur l'Amazone* nous ramène à une époque où le scientifique se fait écrivain en dressant la topographie d'un lieu en mots. Point de surenchère iconique ici! Les images et la cartographie s'évaporent pour faire place à un inventaire littéraire qui tient autant des sciences dures que de l'ethnographie. De l'Amérique méridionale au Brésil, La Condamine dresse l'inventaire d'un monde sur lequel il donne une idée des jugements portés sur les peuples de la forêt. C'est d'ailleurs là le principal intérêt d'un texte qui peut parfois se perdre dans un esprit de recherche vététaire. En foulant le sol américain, Christophe Colomb bouleversait la carte du monde mais aussi la conscience d'une Europe trop satisfaite d'elle-même. L'Amérique ne joue-t-elle pas le rôle d'un double inquiétant parce qu'imprécis? Plus que par son esprit scientifique un rien suranné, le texte brille de l'éclat des Lumières, mais dans des tonalités cyniques. L'explorateur français mettait ses contemporains face à quelques désillusions philosophiques: le Nouveau Monde n'était porteur que d'espoirs vains, tant la gageure du bon sauvage était une vue de l'esprit. La véritable violence du récit ne se trouve pas dans la description des peuples amérindiens, dans la faune ou la flore qu'analyse La Condamine. Elle est cachée

sous le vernis des mots. Pétri d'ambition, l'explorateur sacrifie ses compagnons sur l'autel de la science. La préface d'Hélène Minguet rappelle que ce voyage s'est déroulé avant tout dans ces eaux particulièrement troubles.

G. F.

MARGUERON Jean-Claude

Mari, nécropole de l'Euphrate

[ERC/Éditions Picard, 576 p., 104 €, ISBN : 2-86538-293-1.]

- Longtemps Mari avait appartenu au cercle restreint de ces cités mythiques dont on rêve un jour de découvrir les vestiges, les trésors enfouis. Des textes mentionnaient cette cité de l'Euphrate qui semblait avoir été d'importance au troisième millénaire. En août 1933, un enterrement allait changer cette donne. Des Bédouins qui enterraient l'un des leurs sur le tell Hariri, dans la vallée de l'Euphrate, soulevèrent des pierres pour marquer l'emplacement du défunt, comme c'est la coutume, et tombèrent sur une statue. La nouvelle se propagea, elle atteignit H. Seyrig à Beyrouth (le père de l'actrice y dirigeait les Antiquités) qui prévint le Louvre, lequel mandata un jeune archéologue d'aller voir de plus près. C'était André Parrot, celui qui allait découvrir Mari. Il fut bientôt épaulé par Georges Dossin, qui déchiffra les textes de Mari. Ce livre est écrit par leur héritier, Jean-Claude Margueron, et il est dédié à ses pères. Quand il prend leur relais en 1979 (mais il connaissait bien les lieux pour y avoir travaillé depuis le milieu des années 1950), les fouilles se poursuivent (on en compte une quarantaine entre 1933 et 2003), mais, surtout, Margueron infléchit les directions de la recherche, mettant en perspective l'analyse des monuments dans leur cadre de vie, dans l'espace et dans le temps : il les appréhende dans leur cadre urbain et analyse l'évolution de leur perception et leur rôle au fil des siècles. Un livre qui prend de la hauteur tout en restant au plus près des découvertes, mariant habilement les résultats scientifiques des fouilles (dont la lecture est habituellement fastidieuse pour un non-spécialiste) à des approches sensibles des lieux et des hommes qui ont fait Mari,

« premier exemple, après Habuba Kabira, de ville neuve créée de toutes pièces », mais aussi « première attestation d'une ville non sumérienne » et premier centre urbain installé non au bord d'un fleuve mais sur une terrasse, conclut Margueron. Un glossaire, des index toponymique et thématique complètent ce livre-somme.

J.-P. T.

PACCALET Yves

Voyage au pays des montagnes

[L'Archipel, 256 p., 18,95 €, ISBN : 2-84187-575-X.]

- Bien connu pour ses livres sur les requins et les dauphins, Yves Paccalet, qui fut l'un des compagnons du commandant Cousteau, est resté montagnard dans sa tête. Pour un natif de la Savoie, journaliste et volontiers philosophe, se poser la question de savoir pourquoi on grimpe, dans quel objectif on parcourt du regard les cimes avant d'envisager de les « vaincre », il n'y a qu'un petit pas, qui vient d'être franchi. Et qui nous introduit dans le monde du vertige, de l'altitude, du « vampirisme » de la montagne. Un milieu « âpre », « exigeant », « fatigant » voire « crevant ». Paccalet se plaît à décortiquer les parentés entre « ascension » et « ascèse », du physique et du spirituel, « qui se combinent lorsqu'on grimpe ». L'ascension avec Paccalet se fait par les cimes de l'enfance baignée par l'horizon du mont Blanc. Les sandales d'Empédocle sur l'Etna, les poèmes à l'humanité naissante au pied du Kilimandjaro, les émotions sur l'Alta Rocca, le vent d'Espagne sur les Pyrénées, tout comme l'ode « aux sources de la vie » sur le Kamtchatka, tout le livre pousse le lecteur à emboîter le pas du philosophe sur les pentes les plus célèbres du monde. Chaque virée est complétée par des « pensées sauvages » pour les animaux et les plantes, voire la neige. Des textes émerveillés où notre montagnard se livre tout en marchant. Le cahier de photos ne dément pas cette touche de poésie — parfois, à peine naïve pour qui est loin de l'épreuve de l'attraction terrestre. À quiconque reste cloué au niveau des plaines et des vallées, par la paresse, le handicap, la pensée molle, ce roboratif témoignage d'un passionné de la nature peut donner des ailes.

G. F.

- PINÇON Michel
et PINÇON-CHARLOT Monique

Sociologie de Paris

[La Découverte, 128 p., 7,95 €,
ISBN : 2-7071-4280-8.]

- Collectif

Le Goût de Paris

[Mercure de France, 126 p., 6 €,
ISBN : 2-7152-2417-6.]

- Paris change. Paris s'embourgeoise. Paris devient une concentration de richesses qui rejette au-delà du périphérique ceux qui n'ont plus les moyens d'habiter la capitale. Faut-il laisser le mouvement se poursuivre ou peut-on, simplement, le contrecarrer ? Les sociologues rappellent qu'un tiers des logements est aidé et que, dans certains quartiers, cette part augmente depuis trente ans. Là, les architectes y sont libérés de leurs inhibitions liées aux prix plafond et deviennent créatifs, ce qui attire les « bourgeois-bohèmes ». Paris change aussi sur le plan électoral, puisque la gauche (« plurielle ») répond à cette nouvelle bourgeoisie à fort capital culturel et scolaire. Cette gauche s'installe dans les quartiers est de la capitale, qui deviennent une zone de brassage social intense. Tout le monde est d'accord sur la mixité, mais la bourgeoisie assume avec « cynisme social » le « résidentiellement correct » qui, selon les auteurs, est organisé aussi au-delà du périphérique. Cette géographie se lit aussi dans *Le Goût de Paris*. Laforgue, Proust, Mallet-Joris tracent des « types » de Parisiens qui croisent, dans d'autres textes, *Aurélien d'Aragon* ou *Nadja* de Breton, Patrick Modiano ou Jean Rolin. Un portait mental et sentimental de Paris par la Seine, les quartiers, le métro, la toponymie, qui sont autant de territoires d'appartenance ou d'élection dans une ville « où l'enracinement n'est pas de mise ». Est-ce une bonne nouvelle pour les sociologues de Paris, pour que Paris change encore ? On peut l'espérer, sinon Paris sombrera, comme Venise, dans le statut peu enviable de ville-musée.

G. F.

POLO Marco

Le Devisement du monde

[Imprimerie nationale, 322 p., 84 €,
ISBN : 2-7433-0516-9.]

- Nous voici au seuil d'un ouvrage qui a marqué l'histoire. « Seigneurs, empereurs et rois... », ainsi commence le préambule qui fonde en dignité cette entreprise folle de raconter le monde, par le seul homme qui, jusqu'à ce jour, selon Barbieri, « ait connu et étudié autant de choses dans les diverses parties du monde, autant de grandes merveilles... » entre 1270 et 1295. Le résultat est à la hauteur de l'attente et la superbe édition de l'Imprimerie nationale y est pour beaucoup. Le spécialiste René Kappler a donné toutes ses recherches de dix ans sur ce manuscrit, et les photographes Roland et Sabrina Michaud ont parcouru les itinéraires de l'Italien pour les restituer dans leur configuration actuelle avec un talent qui ne fait pas défaut. Cet écart de temps entre la réalité d'hier et les photos d'aujourd'hui est d'autant plus riche que Polo n'a pas raconté son voyage, mais il a décrit ce qu'il a vu, ce qui lui a fait répulsion et fascination. De fait, la splendeur des palais du Grand Khan, tout comme son art de vivre (chasses, cérémonial), émerveillent le voyageur autant que l'organisation de l'administration, les « grandes et nobles villes », les ouvrages d'art comme les ponts ou les canaux de Qinsai. *Le Devisement du monde* est un récit oral, transcrit par Rustichello, auteur de romans de chevalerie et compagnon de cellule de Polo dans la prison de Gênes en 1298. Il fait revivre le Moyen-Orient (la prise de Bagdad) et l'Asie centrale de cette époque (l'histoire du prêtre Jean, celle des rois mages et, surtout, l'éloge du Grand Khan). Le retour par l'océan Indien, la côte du sous-continent et l'évocation dans le lointain des îles de Madagascar (nom donné par Polo à cette île), d'Aden et de Zanzibar, très riche comptoir à l'époque, ferme en 1293 la boucle de cet étonnant voyage. Il faut compter que, sur 600 membres de l'équipage, seuls 18 sont arrivés à bon port. Les descriptions « étranges et épouvantables » comme les « cannibales », les éléphants, les singes, les licornes à Java, mais aussi les croyances sur la maladie,

la mort, la magie à Sumatra montrent des scènes qui n'ont pas été vues et qui ne le seront plus après lui. Derrière sa carapace de marchand, Polo est ethnologue, géographe et anthropologue. L'Orient est décrit comme une terre de prodiges tout autant admirable qu'effrayante. *Le Devisement du monde* prépare d'autres visions du monde, comme celle des « marchands de poivre » que furent les Portugais et qui scelleront, jusqu'aux événements du xx^e siècle, les images exotiques que l'Europe a construites sur ces cantons du monde.

G. F.

TONDEUR Freddy

Sur les traces d'Henri de Monfreid

[Anako/Pages du monde, 256 p., 18 €, ISBN : 2-907754-91-2.]

- De l'aveu même de la fille d'Henri de Monfreid, le livre de Freddy Tondeur témoigne d'une connaissance en profondeur de cet explorateur insaisissable du début du xx^e siècle. Car la vie de Monfreid est compliquée, le personnage difficile à comprendre, tant les plis de la personnalité et des aventures sont multiples. On le lui pardonnera volontiers, tant son enfance est déjà aventureuse avec un couple de parents insolite et une famille nomadisante entre le Midi et Paris. Monfreid débarque en Éthiopie en 1911 et trouve un terrain où il va pouvoir étancher sa soif d'exploration. On le suit contrebandier, trafiquant d'armes et de drogue, mais aussi intéressé par les cultures d'huîtres perlières, la fabrication de la limonade et des pâtes, entreprises toutes autant incertaines que l'entrepreneur qui agit sur des coups de tête et de cœur. Henri de Monfreid prend le nom musulman d'Abd el-Haï avant d'échouer dans une livraison de cartouches à des tribus somaliennes contrôlées par les Anglais, échec lui valant de connaître la prison, qu'il reverra en d'autres occasions. Pendant la guerre, en 1942, Monfreid fait une expérience douloureuse dans un camp de concentration au Kenya. Mais il y a un autre Monfreid, le narrateur de ses propres aventures, l'« écrivain » qui est attachant à suivre dans le succès de ses *Secrets de la mer Rouge* et autres *Aventures de mer*. C'est un aventurier

à la retraite qui se livre à Pierre Dumayet sur les ondes, pianiste, peintre, bourlingueur qui passe hardiment le cap des quatre-vingt-dix ans. L'admiration de Freddy Tondeur n'est pas feinte car elle est sans concession. Ce qui rend ces tribulations passionnantes, parce que terriblement humaines.

G. F.

A

AGRIKOLIANSKY Éric et SOMMIER Isabelle (dir.)	Radiographie du mouvement altermondialiste	79
ALAIN	Platon	67
ALBERTI Leon Battista	L'Art d'édifier	6
ALLAIN Yves-Marie	D'où viennent nos plantes ?	10
AMALVI Christian	Dictionnaire biographique des historiens français et francophones	80
ANCORRE Delphine	Pistaches	41
ANGOT Christine	Les Désaxés	54
ANGOT Christine	Une partie de cœur	54
APRILE Sylvie (dir.)	Comment meurt une République. Autour du 2 décembre 1851	80
ASTIÉ Charles	Musée virtuel du vélo-pède (1817-2000)	74
AYRES Didier	Le Livre du double hiver	46
AYROLES François et TED Benoît	Playback	26

B

BAILLY Jean-Christophe	Le Champ mimétique	15
BARASH Jeffrey Andrew	Politiques de l'histoire. L'historicisme comme promesse et comme mythe	67
BARRATIER Christophe	Les Choristes (DVD)	31
BARU	L'Enragé	23
BATAILLE Georges	Romans et récits	55
BAUQUIS Pierre-René et Emmanuelle	Pétrole et gaz naturel. Comprendre l'avenir	74
BAYOU Hélène (dir.)	Images du monde flottant	15
BENAMEUR Jeanne	Une heure, une vie	35
BENAMEUR Jeanne et COUPRIE Katy (ill.)	Prince de naissance, attentif de nature	32
BÉNÉZET Mathieu	Médéa	46
BÉNICHOU Paul	Romantismes français I et II	37
BENSAUDE-VINCENT Bernadette	Faut-il avoir peur de la chimie ?	75
BERADT Charlotte	Rêver sous le troisième Reich	81
BERNARD Raymond	Les Otages (DVD)	31
BILÉ Serge	Noirs dans les camps nazis	81
BLANC Monique	Voyages en enfer	16
BOLOGNE Jean-Claude	Une de perdue, dix de retrouvées	10
BONNER Michael	Le Jihad. Origines, interprétations, combats	96
BOUILLAGUET Annick et ROGERS Brian G. (dir.)	Dictionnaire Marcel Proust	41
BRANSTÄTTER Christian	Wiener Werkstätte. Les Ateliers viennois 1903-1932	16
BRETAGNE Jean-Marie	Chercheurs d'or	99
BRION Patrick	Martin Scorsese	26
BUBER Martin	Lettres choisies de Martin Buber (1899-1965)	68

C

CASADESUS Robert	Symphonies n° 1, n° 5 et n° 7 (CD)	65
CASTAGNEZ Noëlline	Socialistes en République	82
CATTANI Antonio David et LAVILLE Jean-Louis	Dictionnaire de l'autre économie	94
CAUSARANO Pietro et alii (dir.)	Le xx^e siècle des guerres	82
CAZACU Matei	Dracula	83

CHABAS Jean-François	Le Porteur de pierres	36
CHAMBAS Jean-Paul	Théâtre et peinture	59
CHARLE Christophe	Le Siècle de la presse (1830-1939)	83
CHAUMON Franck	Lacan. La loi, le sujet et la jouissance	84
CHEVASSUS-AU-LOUIS Nicolas	Savants sous l'occupation	75
CHRISTIE Agatha	La Romancière et l'archéologue	100
CHRYSIPPE	Œuvre philosophique	68
CLUNY Claude Michel	L'Autre Visage	47
COHEN-HALIMI Michèle	Entendre raison. Essai sur la philosophie pratique de Kant	69
Collectif	Au tour de Poulidor, ses amis racontent...	98
Collectif	Guillaume Leblon	13
Collectif	Juifs, chrétiens, musulmans en dialogue	78
Collectif	L'Année francophone internationale 2005	78
Collectif	Larousse du vin. Tous les vins du monde	9
Collectif	Les Mots de l'histoire des femmes	79
Collectif	Nicolas Chardon	13
Collectif	Picasso en un trait	34
Collectif	Pierre Malphettes. Little Odyssey 1997-2004	13
Collectif	Reimpré	14
Collectif	Wang Du	14
Collectif	Le Goût de Paris	104
COLLIN DELAUAUD Claude	Jusqu'au bout de la Terre. Parcours d'un géographe	84
CORBIN Alain (dir.)	Histoire du corps I & II	85
CORNALBA Jean-Louis, MALONE Vincent et SADOUN Chloé (ill.)	Cochon-Neige ou les Tribulations d'un petit cochon trop mignon	34
CORVAISIER Laurent (ill.) et GROSLEZIAT Chantal	À l'ombre du flamboyant. 29 comptines créoles	33
COUDERC Jean-Charles, GOLDZAHN Nicolas, NOUAITI Abderrahim et KAHN Raphaël	Les Prouesses de l'architecture	76
COUPRIE Katy (ill.) et BENAMEUR Jeanne	Prince de naissance, attentif de nature	32
COUSSEAU Alex	Poisson Lune	36
COUSSEAU Henry-Claude (dir.)	Dieux et Mortels. Les thèmes homériques dans les collections de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris	17
CUREAU DE LA CHAMBRE Marin	Le Système de l'âme	69

D

DAL SASSO Christophe	Ouverture (CD)	63
DALLONI Michel	Dernier Tour	99
DARMON Marc	Essais sur la topologie lacanienne	86
DAUMAL René	Chroniques cinématographiques	27
DEDIEU Thierry	Jeanne	35
DEL VOLGO Marie-José et GORI Roland	La Santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence	70
DELPIERRE Lin (photographies) et LAGARCE Jean-Luc	Un ou deux reflets dans l'obscurité	60
DENNY Walter B.	Iznik. La céramique turque et l'art ottoman	11
DÉOTTE Jean-Louis	L'Époque des appareils	69
DESPLANCHE Vincent (ill.) et PANAFIEU Jean-Baptiste (de)	Sur les traces de... Charles Darwin	35
DESPLÉCHIN Marie et VIOLET Lydie	La Vie sauve	45
DIEUZAIDE Jean	Lourdes	17

DIEUZAIDE Jean	Une vie de photographes	17
DOA	La Ligne de sang	52
DOSSE François	Le Pari biographique	86

E

ELIRAZ Israël	Dîner avec Spinoza et des amis	47
ESNAULT Philippe et CALEF Maria	Henri Calef. Cinéma sans étoile	27
ESQUENAZI Jean-Pierre	Godard et la société française des années 1960	28
ÉVENO Patrick	Histoire du journal Le Monde (1944-2004)	87

F

FAGAN Brian M.	L'Aventure archéologique en Égypte	101
FDIDA Jean-Jacques et FRONTY Aurélia (ill.)	Contes en partage	34
Ferran Pierre	Perles du courrier administratif	11
FILIOL Éric	Les Virus informatiques. Théorie, pratique et applications	76
FLEG Edmond	Pourquoi je suis juif	87
FORTIER Natali	Lili Plume	32
FRIOT Bernard et LOUIS Catherine (ill.)	Pour vivre, presque poèmes	33
FRONTY Aurélia (ill.) et FDIDA Jean-Jacques	Contes en partage	34

G

GADAMER Hans-Georg	Esquisses herméneutiques. Essais et conférences	70
GAGNEBIN Murielle	Authenticité du faux	88
GALLOIS Jean	Camille Saint-Saëns	65
GARCIN Christian	La Jubilation des hasards	55
GARCIN Christian	La neige gelée ne permettait que de tout petits pas	55
GARDE Paul	Le Discours balkanique	88
GATTI Armand	L'Arche des langages	60
GAUTHIER Michel	Olivier Cadiot, le facteur vitesse	38
GERBER Alain	Charlie	64
GERMAIN-THOMAS Olivier et RAZA Sayed Haider	Mandalas	22
GODARD Henri	Giono. Le roman, un divertissement de roi	39
GOLDENSOHN Leon	Les Entretiens de Nuremberg	89
GOLDZAHL Nicolas, COUDERC Jean-Charles, NOUAIATI Abderrahim et KAHN Raphaël	Les Prouesses de l'architecture	76
GORI Roland et DEL VOLGO Marie-José	La Santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence	70
GOSELIN Thomas	L'Humanité moins un	23
GRADOWSKI Zalmon, LANGFUS Lejb et LEWENTAL Zalmen	Des voix sous la cendre	89
GRAF Marion et TAPPY José-Flore (dir.)	La Poésie en Suisse romande	48
GRAN Iegor	Jeanne d'Arc fait tic-tac	42
GRINBERG Ivan	L'Aluminium. Un si léger métal	76
GROSLEZIAT Chantal et CORVAISIER Laurent (ill.)	À l'ombre du flamboyant. 29 comptines créoles	33
GUATTARI Félix	Écrits pour l'Anti-Œdipe	90
GUGLIELMI Joseph Julien	Faut suivre	48
GUIDOBONI Emanuela et POIRIER Jean-Paul	Quand la terre tremblait	76

GUILLERME André, LEFORT Anne-Cécile et JIGAUDON Gérard	Dangereux, insalubre et incommodes. Paysages industriels en banlieue parisienne XIX^e-XX^e siècle	8
GUIONNET Christine et NEVEU Erik	Féminins/Masculins. Sociologie du genre	90

H

HAMMOUDI Abdellah	Une saison à La Mecque	91
HATCHUEL Françoise	Savoir, apprendre, transmettre	91
HOLDER Éric	Les Sentiers délicats	56
HOOZEE Robert et VALLES-BLED Maïté (dir.)	D'Ensor à Magritte, dans les collections du Musée de Gand	22
HUYGHE Édith et François-Bernard	Les Routes des tapis	101

I

ILARI Jean-Luc et MELCION Jean-Pierre (dir.)	Technologie des pulvérulents dans les IAA	77
JARRY Grégory	L'Os du gigot	24

J

JIGAUDON Gérard, GUILLERME André et LEFORT Anne-Cécile	Dangereux, insalubre et incommodes. Paysages industriels en banlieue parisienne XIX^e-XX^e siècle	8
JOOS Maxime (dir.)	Claude Debussy, Jeux de formes	66
JORDIS Christine	Une passion excentrique	102
JOUET Jacques	À bouche que veux-tu	10
JOULIE Françoise	Boucher et les peintres du Nord	18
JUDET DE LA COMBE Pierre et WISMAN Heinz	L'Avenir des langues	92
JULLIEN François	Nourrir sa vie, à l'écart du bonheur	71

K

KAHN Raphaël, GOLDZAHN Nicolas, COUDERC Jean-Charles et NOUAITI Abderrahim	Les Prouesses de l'architecture	76
KAPLAN Leslie	Fever	56
KATZ Ron et LA TOUR D'Auvergne (de) Arielle (photographies)	La France en Amérique. Héritage architectural	6
KATZAROV Georgy (dir.)	Regards sur l'antiaméricanisme, une histoire culturelle	92
KESSLER Siegfried et SHEPP Archie	First Take (CD)	63
KITSON Simon	Vichy et la chasse aux espions nazis	93
KOTIN MORTIMER Armine	Paradis, une métaphysique de l'infini	38
KRIEGEL Blandine	Michel Foucault aujourd'hui	71

L

LA CONDAMINE Charles-Marie (de)	Voyage sur l'Amazone	102
LA TOUR D'Auvergne (de) Arielle (photographies) et KATZ Ron	La France en Amérique. Héritage architectural	6
LACAN Jacques	Des noms-du-père	93
LACAN Jacques	Le Triomphe de la religion	93

LAGARCE Jean-Luc et DELPIERRE Lin (photographies)	Un ou deux reflets dans l'obscurité	60
LANGFUS Lejb, GRADOWSKI Zalmon et LEWENTAL Zalmen	Des voix sous la cendre	89
LANG-WILLAR Thibault	Trajectoire de l'idiot	56
LAPIERRE Nicole	Pensons ailleurs	94
LARTIGUE Pierre	Rose Sélavy, et caetera	42
LAURENTI Jean	La 403 et quelques scrupules	57
LAVESSIERE Sylvain (dir.)	Le Sacre de Napoléon peint par David	18
LAVILLE Jean-Louis et CATTANI Antonio David	Dictionnaire de l'autre économie	94
LE FLOC'H	Trois éclats blancs	24
LÈBRE Jacques	La Mort lumineuse	49
LEFORT Anne-Cécile, GUILLERME André et JIGAUDON Gérard	Dangereux, insalubre et inconfortables. Paysages industriels en banlieue parisienne XIX^e-XX^e siècle	8
LEJET Édith	Espaces nocturnes, Améthyste (CD)	65
LEWENTAL Zalmen, GRADOWSKI Zalmon et LANGFUS Lejb	Des voix sous la cendre	89
LONGHI Roberto	Le Caravage	19
LOUIS Catherine (ill.) et FRIOT Bernard	Pour vivre, presque poèmes	33

M

MACÉ Gérard	Illusions sur mesure	50
MACÉ Gérard	Leçons de choses. Dessins d'Émile Boucheron	19
MADEC Philippe	L'Architecture	35
MAJAN Raphaël	Les Japonais	52
MALONE Vincent, CORNALBA Jean-Louis et SADOUD Chloé (ill.)	Cochon-Neige ou les Tribulations d'un petit cochon trop mignon	34
MALRIEU Jean	Libre comme une maison en flammes. Œuvre poétique 1935-1976	50
MALTE Marcus	Intérieur nord	53
MANDRYKA	Le Concombre masqué	24
MARCHE Claude	Barrages. Crues de rupture et protection civile	77
MARGUERON Jean-Claude	Mari, nécropole de l'Euphrate	103
MATHIS	Cinq, six bonheurs	36
MAZOYER Marcel et ROUDART Laurence	Agricultures du monde. Du néolithique à nos jours	35
MELCION Jean-Pierre et ILARI Jean-Luc (dir.)	Technologie des pulvérulents dans les IAA	77
MÉROT Alain (dir.)	Histoire de l'art de l'an mil à nos jours	20
MICHAUD Éric	Histoire de l'art. Une discipline à ses frontières	20
MNOUCHKINE Ariane	L'Art du présent	61
MODIANO Patrick	Un pedigree	43
MONOD Théodore	La Mort de la « baleine rouge »	58
MONTAIGNAC Christian	Étoiles fuyantes	99

N

NADJA	Le Menteur	25
NATHAN Tobie	Du commerce avec les diables	95
N'DOUR Youssou	Sénégal, la cuisine de ma mère	12
NEMIROVSKY Irène	Suite française	43
NEVEU Erik et GUIJONNET Christine	Féminins/Masculins. Sociologie du genre	90

NOGUEZ Dominique	L'Embaumeur	54
NOUAIATI Abderrahim, GOLDZAHN Nicolas, COUDERC Jean-Charles et KAHN Raphaël	Les Prouesses de l'architecture	76
NOUDELMANN François et PHILIPPE Gilles (dir.)	Dictionnaire Sartre	72

P

PACCALET Yves	Voyage au pays des montagnes	103
PAILLER Jean-Marie et PAYEN Pascal (dir.)	Que reste-t-il de l'éducation classique ?	95
PAPON Pierre	Le Temps des ruptures	77
PAYEN Pascal et PAILLER Jean-Marie (dir.)	Que reste-t-il de l'éducation classique ?	95
PÉROUSE DE MONTCLOS Jean-Marie	Jacques-Germain Soufflot	7
PHILIPPE Gilles et NOUDELMANN François (dir.)	Dictionnaire Sartre	72
PINÇON Michel et PINÇON-CHARLOT Monique	Sociologie de Paris	104
PLANCHON Roger	Apprentissages, mémoires	61
POIRIER Jean-Paul et GUIDOBONI Emanuela	Quand la terre tremblait	76
POLO Marco	Le Devisement du monde	104
PONTBRIAND Chantal (dir.)	Parachute. Essais choisis 1975-1984 et 1985-2000	21
PRÉVOT Jacques (dir.)	Libertins du xvii^e siècle. Tome II	73
PRIGENT Christian	L'Incontenable	38
PROUST Marcel	Lettres	44

Q

QUIMPER Paul	Perles parlementaires	11
--------------	------------------------------	----

R

RAY Lionel	Comme un château défait	51
RAY Lionel	Matière de nuit	51
RAYSKI Benoît	Jours tranquilles à Créteil	95
RAZA Sayed Haider et GERMAIN-THOMAS Olivier	Mandalas	22
REVAULT Philippe et SANTELLI Serge (dir.)	Harar. Une cité musulmane d'Éthiopie.	8
Revue Europe	Pierre Jean-Jouve	40
Revue Europe	Psychanalyste et écrivain ?	40
Revue Fin	N° 20	45
RIFF Hélène	Papa se met en quatre	33
ROBERT-GUÉDON Danielle	Les Vivants, les morts et les marins	44
ROCHEFORT Christiane	Œuvre romanesque	58
ROGER Marie-Sabine	Le Quatrième Soupirail	36
ROGERS Brian G. et BOUILLAGUET Annick (dir.)	Dictionnaire Marcel Proust	41
ROSENTHAL Olivia	Les félins m'aiment bien	62
ROSSEL-KIRSCHEN André	Pathé-Natan. La véritable histoire	29
ROUDART Laurence et MAZOYER Marcel	Agricultures du monde. Du néolithique à nos jours	35
ROUGIER Bernard	Le Jihad au quotidien	96
ROUILLARD Dominique	Superarchitecture. Le Futur de l'architecture 1950-1970	7
ROUX Annelise	Ici reposit	53

S

SADOUN Chloé (ill.), MALONE Vincent et CORNALBA Jean-Louis	Cochon-Neige ou les Tribulations d'un petit cochon trop mignon	34
SALVAING François	Le Cœur trouble et autres nouvelles	59
SANCHEZ Mario (dir.)	Qu'avons-nous fait des drogues ?	97
SANTELLI Serge et REVAULT Philippe (dir.)	Harar. Une cité musulmane d'Éthiopie	8
SAPIN Mathieu	Salade de fluits	25
SATRAPI Marjane	Poulet aux prunes	25
SCOFFIER Richard	Frédéric Borel	8
SHEPP Archie et KESSLER Siegfried	First Take (CD)	63
SIMON Yves	Lou Andreas-Salomé	39
SOMMIER Isabelle et AGRIKOLIANSKY Éric (dir.)	Radiographie du mouvement altermondialiste	79
SOUVERAIN Jacques	Le Platonisme dévoilé ou Essai touchant le Verbe platonicien	73
STANZIANI Alessandro	Histoire de la qualité alimentaire	97
STEHR Frédéric	Un cochon chez les loups	33

T

TANNERY Claude	L'Héritage spirituel de Malraux	40
TAPPY José-Flore et GRAF Marion (dir.)	La Poésie en Suisse romande	48
TED Benoît et AYROLES François	Playback	26
THORNTON Clifford	The Panther And The Lash (CD)	63
TONDEUR Freddy	Sur les traces d'Henri de Monfreid	105

V

VALLÉS-BLED Maïté et HOOZEE Robert (dir.)	D'Ensor à Magritte, dans les collections du Musée de Gand	22
VASSEUR Nadine	La Leçon de français. Les lycées français dans le monde	97
VENAILLE Franck	Pierre Jean Jouve, l'homme grave	51
VIEILLARD-BARON Jean-Louis (dir.)	Bergson. La durée et la nature	74
VIGERIE Patricia	Quand on parle du loup	10
VIGROUX Franck	Push The Triangle (CD)	64
VIOLET Lydie et DESPLÉCHIN Marie	La Vie sauve	45
VIRMAUX Alain et Odette	Colette et le cinéma	29

W

WISMAN Heinz et JUDET DE LA COMBE Pierre	L'Avenir des langues	92
WORMS Frédéric (dir.)	Annales bergsoniennes II, Bergson, Deleuze, la phénoménologie	74

Z

ZABUNYAN Elvan	Black is a Color. Une histoire de l'art africain-américain contemporain	23
ZAGDANSKI Stéphane	La Mort dans l'œil	30

adpf — dernières parutions •

adpf diffusion • Anne du PARQUET et Fatima BASTOS

TÉL. : (33 1) 43 13 11 00, fax : (33 1) 43 13 11 25, mél : diffusion@adpf.asso.fr

Paul Claudel,
écrivain diplomate

À l'occasion du cinquantième anniversaire
de la mort de Claudel

• Exposition Paul Claudel
Responsable scientifique : Michel Autrand
14 affiches (60 x 80 cm), 350 euros

• Livret Paul Claudel
Par Michel Autrand, Pascale Alexandre-Bergues,
Yvan Daniel et Pascal Dethurens.
Adpf, coll. « Écrivains diplomates », 144 p.,
2005, 20 euros, ISBN : 2-914935-40-4

« De cette double vie diplomatique et littéraire
qui n'en fait véritablement qu'une, que reste-t-
il

en fin de compte ? L'option religieuse qui,
avec la retraite, est devenue extérieurement
envahissante, tout comme le succès in
extremis de son théâtre largement applaudi,
ont quelque peu occulté ce que sa vie et son
expérience avaient d'extraordinaire : une
carrière de diplomate hors normes — qui n'a
pas toujours eu l'heur de plaire aux tenants de
l'orthodoxie du Quai —, et en même temps
une place de premier plan dans le théâtre et la
poésie, récompense avérée pour ce fils de
Rimbaud

et ce disciple de Mallarmé. [...] Structure d'une vie, structure d'une œuvre,
extravagantes toutes deux, seules capables de
restituer l'effort d'un monde en train de se
réunir : " Voici l'Amérique ruisselante qui
surgit, l'Asie sent un Dieu nouveau s'agiter au
fond de ses entrailles ". Pour ce miracle,
diplomatie et dramaturgie
se sont donné la main. »

MICHEL AUTRAND

Saint-John Perse,
écrivain diplomate

• Exposition Saint-John Perse
Responsables scientifiques : Pierre Oster
et Fondation Saint-John Perse.
17 affiches (70 x 97 cm), 400 euros

• Livret Saint-John Perse
Par Henriette Levillain, préfaces
de Dominique de Villepin et de Yves-André
Istel.
Adpf, coll. « Écrivains diplomates », 124 p.,
2005, 15 euros, ISBN : 2-914935-35-8

« Au poète indivis d'attester parmi nous la
double vocation de l'homme. Et c'est hausser
devant l'esprit un miroir plus sensible à ses
chances spirituelles. C'est évoquer dans le
siècle même une condition humaine plus digne
de l'homme originel. C'est associer enfin plus
hardiment l'âme collective à la circulation de
l'énergie spirituelle dans le monde... Face à
l'énergie nucléaire, la lampe d'argile du poète
suffira-t-elle à son propos ? — Oui, si d'argile
se souvient l'homme. Et c'est assez, pour le
poète, d'être la mauvaise conscience de son
temps. »

SAINT-JOHN PERSE

(suite)

Jean-Paul Sartre

À l'occasion du centième anniversaire
de la naissance de Jean-Paul Sartre

• Exposition Jean-Paul Sartre

Responsable scientifique : François
Noudelmann.

19 affiches (5 affiches 68 x 68 cm et 14
affiches 60 x 68 cm), 400 euros

• Livret Jean-Paul Sartre

Par François Noudelmann.

Adpf, 92 p., 2005, 15 euros,

ISBN : 2-914935-36-6

« L'énergie et la course de Sartre ont traversé
des pensées, des livres, des êtres, des lieux,
des histoires, pour les inquiéter et les
dépasser. Toujours en avance sur ses propres
travaux,
l'auteur a laissé inachevés quantité de ses
livres.

On ne le voit jamais s'arrêter ni d'écrire,
ni d'apprendre, ni d'aimer, ni de s'engager,
ni de voyager. Il a dit ce mouvement par la
figure de la spirale, la reprise tourmente du
passé qui
se nourrit du tour infini et récupère ses
anciennes voltes [...]. Plutôt que de céder au
fantôme de l'unité ou à la périodisation
scolaire de sa pensée, on préférera parler de
constellations, de trajectoires et d'étincelles.
Le siècle qu'elles irradient s'est curieusement
pensé en Sartre, sa conscience libre
et révoltée. Leurs éclats, excès et lumières,
nous préservent de croire que les jeux sont
faits. »

FRANÇOIS NOUDELMANN

Et aussi :

Livret Merleau-Ponty

Par Claude Imbert.

Adpf, 120 p., 2005, 17,50 euros,

ISBN : 2-914935-39-0

Livret Paul Ricœur

Par Olivier Mongin et Michaël Foessel.

Adpf, 104 p., 2005, 15 euros,

ISBN : 2-914935-41-2

VIENT DE PARAÎTRE N° 20

Directeur de la publication
François Neuville

Rédacteur en chef
Paul de Sinety

Vient de paraître, publié quatre fois par an et tiré à 12 000 exemplaires, est diffusé dans les services et établissements culturels français à l'étranger.

Le numéro 21 paraîtra
en juin 2005

Réalisation
adpf publications •
6, rue Ferrus,
75014 Paris

Conception graphique
David Poullard

Impression
4M impressions

Achevé d'imprimer en février 2005
à Montreuil

**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpF mars 2005 •

ISSN : 1623-4766

ISBN : 2-914935-43-9